

PLEINS FEUX SUR LA BANQUE

M.L.
LEGO



la plume d'or

Table des matières

Chapitre 1	7
Chapitre 2	24
Chapitre 3	37
Chapitre 4	46
Chapitre 5	59
Chapitre 6	75
Chapitre 7	89
Chapitre 8	103
Chapitre 9	137
Chapitre 10	165

Pleins feux sur la banque

M.L. Lego



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Lego, M. L., 1963-

Pleins feux sur la banque
Pour les jeunes de 13 ans et plus.
ISBN 978-2-924594-18-6
I. Titre.

PS8623.E466P53 2016 jC843'6 C2015-942563-8
PS9623.E466P53 2016

Conception graphique de la couverture : M.L. Lego

Photo du couvert arrière : Jim Lego

© M.L. Lego, 2016

Dépôt légal – 2016
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN :978-2-924594-18-6

Aussi disponible au format numérique

Les Éditions La Plume D'or reçoivent l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire
de la SODEC et du Fonds du livre du Canada.

2^e impression : septembre 2019

À toi, Shawn !

Chapitre 1

Marie-Lou

Comme tous les matins, Marie-Lou se leva tel un robot, une routine qui lui plaisait bien. Tout était prêt de la veille : la cafetière était programmée, sa tenue de travail était déjà choisie et son petit déjeuner n'attendait qu'à être dégusté. Tout ceci faisait partie de son train-train quotidien. Dès la deuxième sonnerie du cadran, elle sautait du lit et marchait en direction de la salle de bain en laissant tomber sa culotte au sol. Puis, assise dans la douche, elle se laissait réveiller par l'eau chaude. Ce matin-là, elle se surprit à penser à ce qu'elle avait fait la veille, non sans regretter de s'être couchée aussi tard. Elle sentait encore les doigts de Sébastien sur son corps. Ce type savait exactement comment la prendre. À ce dernier mot, elle sourit, car prendre était celui qui convenait le mieux à cette courte nuit.

Une fois réveillée, elle coupa l'eau et sortit de la baignoire. Elle attrapa sa serviette au passage et la noua autour d'elle. Du coup, elle frissonna. Pas de doute, cette journée promettait d'être froide. Sentant l'odeur du café qui s'était répandue dans tout l'appartement, elle s'en servit une tasse, ajouta un peu de lait et alla s'installer devant la télévision juste à temps pour entendre le présentateur annoncer qu'il faisait moins treize sur Montréal. C'est le moment que choisit son chien Loup pour venir se blottir près d'elle. Ce drôle de chien, elle l'avait recueilli dans un refuge un mois plus tôt, suite au décès prématuré de son chien Gizmo. Mort d'un cancer du pancréas, ce dernier était tout pour elle. Presque un fils. À peine deux jours après ce triste événement, ne pouvant se résigner à vivre sans la présence d'un chien, elle parcourut différents sites Internet, à la recherche d'un chien à vendre. C'est ainsi qu'elle tomba sur la photo de Loup, un magnifique épagneul cocker pure race de deux ans, abandonné quelques jours plus tôt par sa maîtresse. Si le chien s'était adapté très facilement à sa nouvelle vie, Marie-Lou ne mit que très peu de temps à deviner l'origine de son nom. L'animal, effectivement, se mettait à hurler chaque fois qu'il entendait une sirène d'ambulance. Même s'il hurlait

fort, cela ne le rendait que plus attachant.

Alors qu'il commençait à lui mordiller la main, Marie-Lou lui donna une petite tape sur le museau. Du coup, il descendit du canapé et alla jouer avec une balle de tennis. Regardant l'heure, Marie-Lou constata qu'il était près de sept heures trente. Détestant être en retard, elle se leva dans le but de se préparer, puis se dirigea à la cuisine, suivie de Loup qui n'espérait rien de mieux qu'une ration de croquettes. La jeune femme se resservit du café, débrancha la cafetière et mordit dans un bagel aux fraises. Elle resserra sa serviette au-dessus de sa poitrine et décida de se maquiller avant d'enfiler ses vêtements. Ce faisant, elle se contempla dans le miroir. Ses cheveux blonds et longs tombaient jusqu'au milieu de son dos, alors que ses magnifiques yeux verts lui apparaissaient plus cernés qu'à l'habitude. Elle traça un fin trait noir sur ses paupières, juste à la base des cils, et appliqua une poudre d'une teinte légèrement rosée sur ses joues. Satisfaite du résultat, elle se défit de sa serviette et en tenue d'Ève, alla dans sa chambre.

Elle mit des sous-vêtements et se mira à nouveau. Grande, mince, maquillée et en petite tenue, elle dégageait un côté femme fatale qu'elle mettait rarement en valeur. Repensant à la soirée de la veille, son corps en demandait encore. Si elle aimait le sexe, elle aimait moins l'idée qu'elle aimait cela ! De son histoire avec Sébastien, elle voulait tout et rien à la fois. Elle aimait qu'il la désire, qu'il l'aime et qu'il réclame sa présence plus que quelques heures par semaine, mais outre cela, jamais il ne s'était prononcé sur leur relation. Son intérêt s'était toujours limité aux flatteries physiques. À croire que les sentiments réels, pour lui, étaient inexistants. La plupart du temps, les lendemains se limitaient à un petit déjeuner silencieux, marqué par de timides sourires. Tout ça pour dire qu'en fin de compte, elle le connaissait bien mal, ce type. Elle savait qu'il n'était pas l'homme de sa vie, tout comme à trente-deux ans, elle ne se sentait pas prête à avoir des enfants et à se soumettre aux contraintes d'une vie bien rangée. Par contre, elle aimait savoir que si jamais, un jour, elle devait changer d'idée, il y avait quelqu'un pour jouer le rôle. Sébastien serait-il un bon père ? Peut-être. Mais qu'importe. Elle, elle ferait une bonne maman et c'est tout ce qui importait. Lorsqu'elle était enfant, son père n'avait jamais été très présent et à elle seule, sa mère avait assumé à merveille les rôles de père et de mère. Il n'était donc pas nécessaire qu'un homme soit l'image parfaite du bon père de famille si son désir d'avoir

un enfant s'avérait un jour être le plus fort. Étant la seule dans son groupe d'amies à ne pas avoir quelqu'un de stable de sa vie, elle supportait mal la pression de ses proches à cet effet, encore moins les commentaires de sa jeune sœur, mère de trois petits garçons. Cela la faisait néanmoins sourire, jugeant que le célibat était loin d'être désagréable. Elle était libre et de ce fait, c'est elle seule qui décidait si elle devait revêtir de la lingerie sexy ou encore, un bon vieux survêtement.

Elle passa une jupe et une chemise, épingla à son col l'insigne de sa banque : un petit carré doré avec, au centre, le chiffre un d'inscrit en argent. La banque où elle travaillait depuis maintenant plus de trois ans offrait les taux les plus avantageux et utilisait les vêtements de ses employés comme support publicitaire. Elle mit un gilet et un manteau, rangea ses souliers dans un sac et chaussa ses bottes. Ainsi vêtue, elle était loin de ressembler à la femme fatale qui quelques minutes plus tôt, se regardait dans la glace. Elle glissa un rouge à lèvres dans sa poche et s'empara de son bagel qu'elle entendait terminer dans l'auto.

Muguette

La rame de métro était bondée, les portes restaient ouvertes et pour la troisième fois, une voix féminine annonçait à l'interphone que tous les départs sur la ligne verte étaient retardés. Muguette pestait. Encore un fichu problème avec ce métro de merde ! Trois fois, cette semaine, trois fois ! Voilà qui la mettrait encore plus en retard, elle qui avait dormi dix minutes de trop, le confort de son lit l'ayant convaincue de prendre ce risque. Il lui faudrait encore une fois trouver une excuse pour éviter les foudres de madame Brassard. Avec son sourire d'employée modèle, cette vieille peau de mal baisée avait l'art de cueillir les retardataires à la porte et de leur enlever leur bonne humeur. C'était là son plaisir. Les portes du métro se refermèrent enfin. Muguette émit un sourire en profanant, comme toujours, mille et une obscénités à l'encontre de cette femme qu'elle méprisait. Encore quatre stations et deux coins de rue à parcourir et elle y serait avec à peine dix minutes de retard. Ce matin, ce serait la faute du métro, tiens ! Pas question de porter elle-même le blâme. Ce boulot à la banque, disons-le, n'était pas sa tasse de thé. Vraiment pas son truc. Si elle l'exécutait, c'était uniquement pour payer son loyer, son paquet de cigarettes quotidien et ses cuites du vendredi soir. Pour elle, le lundi était synonyme de souffrance et le vendredi, de délivrance. Elle détestait réellement cet emploi avec ces connes en tailleur qui racontaient leur énième voyage dans les « tout inclus » de Cuba et qui parlaient de leur chien comme s'il s'agissait de leur enfant.

Madame Brassard était la pire... Une femme sans ambition qui à force de temps et de léchage de culs était devenue une petite directrice prenant plaisir à humilier les caissières dont elle avait la charge. Fréquemment, cette sorcière lançait des réflexions désobligeantes sur ses origines françaises. Chaque fois, elle commençait ses attaques en disant : « Vous, les Français... », et terminait avec une phrase pour le moins insultante.

Bon... le métro s'arrêta finalement à sa station. Dès que les portes s'ouvrirent, elle se précipita à l'extérieur, non sans bousculer certaines gens sur son passage. Elle grimpa le grand escalier à toute vitesse et poussa la porte de sortie alourdie par le vent qu'il faisait dehors. Le temps était glacial et la rue avait des airs de patinoire. Dans ces conditions, impossible de courir jusqu'à la banque. En retard, oui, mais pas question de

se casser une jambe pour cette salope de Brassard. Elle était déjà en retard et à ce compte-là, cinq minutes de plus ne changeraient en rien l'humeur de sa patronne.

Brassard

La grande horloge de la salle d'attente affichait 8h35 et la montre de madame Brassard 8h40. Plus qu'une vingtaine de minutes avant l'arrivée des clients et le meeting du matin. Marlène, qui travaillait à l'accueil, avait déjà ouvert son ordinateur et commençait à passer en revue tous les rendez-vous de la journée. Madame Brassard l'aimait bien, cette petite. Avec sa ponctualité et son sourire constant, elle représentait merveilleusement l'image de la banque. Tout le contraire de cette Muguette, quoi ! Encore en retard, cette dernière, comme toujours, ne donnait même pas l'impression d'être mal à l'aise. Lors de son entrevue, Brassard avait tout de suite deviné que cette fille constituerait un problème. Pas de doute, les Françaises savent se vendre. Avec son bel accent, son vocabulaire fourni, sa jupe trop courte et ses grands yeux bleus, la rencontre s'était terminée en un jeu de séduction avec monsieur Laprise, le directeur. Brassard avait pourtant tout fait pour la déstabiliser en y allant de questions bien tournées sur ses emplois précédents, lesquels étaient nombreux et de courte durée. Ce faisant, elle croyait bien souligner discrètement l'instabilité de cette fille. Mais peine perdue. Monsieur Laprise était sous le charme de la belle et les dés étaient jetés.

Il était maintenant 8h45 et la petite chipie n'était pas encore rentrée. Pas le choix. La réunion du matin devait tout de même commencer. Brassard s'y rendit donc, mais en prenant bien soin de demander à Marlène de la prévenir dès que Muguette rentrerait. Elle aimait ces rencontres matinales avec les membres de son équipe. Même qu'elle avait fait installer, dans la cuisine, un tableau sur lequel figuraient les ventes de la veille, ainsi que des remarques, le tout servant à améliorer les résultats de son service.

Assise, café à la main, Marie-Lou feuilletait un magazine. Pendant ce temps, Bruno, adossé contre le mur, jouait avec son cellulaire et Pierrette, la feuille coincée entre les dents, reportait les derniers chiffres de la veille. Brassard adorait cette petite équipe. Même si trop timide à son goût, Marie-Lou faisait bien son travail, Bruno, qui ne rentrait que sur appel, lui était bien utile alors que Pierrette était pratiquement née en même temps que la banque. Bien que plus jeune que Brassard, elle paraissait plus âgée, en plus d'avoir cette aptitude à régler tout problème

insoluble aux yeux des autres.

Muguette poussa la porte d'entrée en claquant des dents. Décidément, même après toutes ces années, elle ne s'était guère habituée aux rigueurs de l'hiver québécois. Elle adressa un petit salut à Marlène qui se saisit aussitôt du téléphone. Cette peste appelait Brassard, elle en était persuadée. Nul doute que cette matinée serait un véritable calvaire. Elle descendit les marches menant à la cuisine où se déroulait la réunion d'équipe. Tout le monde était là. Vraiment, cette routine la déconcertait. Non, mais... qu'est-ce qu'on en avait à foutre des chiffres de la veille ! Pas assez de cartes de crédit vendues, pas assez de placements, trop de temps consacré à chaque client... À croire que la banque était d'abord et avant tout une usine à profit qui se fichait carrément des besoins de sa clientèle. Brassard posa son regard sur elle. En guise de réponse, elle lui offrit son plus beau sourire hypocrite et lui dit :

-Désolée, encore un problème dans le métro. La ligne verte était au ralenti.

-Tiens... de répliquer Brassard, c'est pourtant la ligne que prend Bruno, et lui, il est arrivé à 8h25.

Muguette se mit alors à bafouiller une série d'excuses peu convaincantes. Manteau sur le dos et bottes aux pieds, elle se laissa tomber sur une chaise. Cette satanée Brassard avait encore eu le dessus ! Elle jeta un regard à Bruno qui lui répondit en lui adressant un sourire en coin. Elle aimait bien ce type. Si devant la patronne il ne soufflait mot, dès que cette dernière avait le dos tourné, il ne manquait pas de la malmenier en y allant de ses meilleures blagues. Plus d'une fois, il avait fait rire Muguette aux éclats, ce qui toujours mettait un peu de gaieté dans sa journée. Marie-Lou, quant à elle, se montrait impassible et buvait chacune des paroles de la Brassard. On aurait dit qu'elle avait un balai dans le cul alors que Pierrette brillait par sa présence. Clair que cette dernière aurait voulu obtenir le poste de Brassard et si tel avait été le cas, pour sûr qu'elle aurait été bien meilleure qu'elle. Mais, disons-le, il s'agissait du genre de femme qui restait dans l'ombre.

Brassard frappa des mains pour signifier que la réunion était terminée et que la journée de travail devait commencer. Aussitôt, tout le monde se leva pour prendre le chemin des escaliers, pendant que Mu-

guette alla à son casier pour y déposer son manteau et son sac avant de faire de même.

Dès que Brassard arriva au plancher, Marlène la regarda de loin, attendant qu'elle lui fasse signe d'ouvrir la banque. L'autorisation obtenue, elle prit son trousseau de clés et s'avança dans l'entrée. Comme toujours, des petits vieux l'attendaient. Elle ne comprenait vraiment pas comment ces gens pouvaient se pointer aussi tôt à la banque. La plupart étant des retraités, sûrement que pour le tuer le temps, ils n'avaient rien de mieux à faire que de procéder à une mise à jour quotidienne de leur carnet bancaire. Mais il était si tôt... Que faisaient-ils donc du reste de leur journée ?

Avec un sourire accueillant, elle leur ouvrit la porte. Les connaissant tous, elle avait parfois l'impression d'être là pour écouter leurs problèmes bien plus que pour prendre des rendez-vous. Soudain, une main sur son épaule la fit sursauter. Puis elle entendit une voix rauque lui susurrer à l'oreille :

-Si quelqu'un te met un couteau sur la gorge, que fais-tu ?

Elle se retourna doucement avec un petit sourire en coin et répondit :

-Je ne sais pas, monsieur Stanislas, je crois que j'aurais très peur.

Monsieur Stanislas la regarda à la façon d'un vieux prof satisfait de la réponse de son élève et enchaîna en disant :

-Ma chère enfant, en pareilles circonstances, sache qu'il faut lever le genou comme ceci, et lui asséner un grand coup dans les bijoux de famille. Ensuite, une fois que le bandit est penché et qu'il se tord de douleur, tu lui envoies un autre coup directement dans le nez. Crois-moi... ce sera la fin pour lui !

Marlène éclata de rire, comme chaque fois que ce brave monsieur Stanislas, un ancien professeur de karaté, se plaisait à lui faire une démonstration d'autodéfense, ce qui se produisait à chacune de ses visites. Un jour, en pleine démonstration, après que sa jambe ait suivi l'autre, le pauvre homme partit à la renverse avant de se retrouver sur les fesses. Humilié, il n'avait pas bronché, mais ne revint pas à la banque avant au moins deux semaines. Et lorsque Marlène le revit, il se déplaçait à l'aide d'une canne.

Une fois tous les clients entrés, elle partit se rasseoir derrière son

bureau. La journée promettait d'être bien remplie. Elle prit la liste des rendez-vous à confirmer et composa le premier numéro.

Marie-Lou, quant à elle, ouvrit son ordinateur, non sans remarquer que la salle d'attente ressemblait à un hospice. Elle appela le premier chiffre indiqué au tableau électronique qui trônait dans la pièce, mais personne ne se leva. « Il ne sert vraiment à rien, ce tableau », maugréa-t-elle en se redressant sur sa chaise pour crier clairement le numéro affiché.

Une petite vieille chancelante s'avança prudemment vers son comptoir. Lorsqu'elle y fut, elle sortit son livret avec une lenteur déconcertante. Tellement, que la pauvre Marie-Lou bâilla en se disant que ce n'était certes pas aujourd'hui qu'elle allait battre des records de vente ! Après que la dame lui eut remis son livret, elle se pencha vers l'imprimante, installée entre sa caisse et celle de Muguet, pour lancer la mise à jour. Ce faisant, elle constata que sa voisine n'avait toujours pas ouvert son ordinateur. Courbée, la Française envoyait un texto à l'aide de son cellulaire, ce qui bien évidemment, était interdit durant les heures de travail. En plus d'être désespérante, cette fille ne faisait aucun effort. La mise à jour terminée, Marie-Lou tendit le livret à sa propriétaire qui au même moment, passa deux doigts sous son nez pour essuyer ce qui en coulait.

-Il fait froid, aujourd'hui, dit-elle. C'est très dur, l'hiver, pour les gens de mon âge. Dire qu'à la télévision, on n'arrête pas de nous rabâcher les oreilles avec le réchauffement planétaire ! Si c'est vrai, c'est pas ici qu'on voit la différence.

La voyant se lever en appuyant ses deux mains sur le comptoir, Marie-Lou la salua d'un sourire. La vieille semblait déçue. Faut dire que la véritable raison de sa présence à la banque n'était pas de s'enquérir de l'état de ses finances, mais bien de socialiser. Marie-Lou aurait bien voulu lui accorder ce plaisir, mais voilà... pour madame Brassard, seul le rendement comptait. Chaque transaction était chronométrée par la machine d'appel. Elle n'était pas favorable à ce genre de pratique, mais elle avait besoin de ce boulot pour survivre... du moins, pour le moment. Son obéissance lui garantissait trente-cinq heures par semaine, ce qui n'était pas à dédaigner. Elle appela le prochain numéro, tout en espérant que cette fois, il s'agirait d'une vente.

Pendant ce temps, Muguet rangea son cellulaire dans son tiroir, non sans remarquer le regard réprobateur de Marie-Lou. Qu'est-ce que

ça pouvait bien lui faire, à celle-là, qu'elle enfreigne la règle ? Après tout, elles étaient toutes les deux dans la même galère ! Elle ouvrit enfin son ordinateur, tapa ses codes et s'apprêta à accueillir son premier client.

-Bonjour, monsieur, que puis-je faire pour vous ?

Elle ne daigna même pas écouter la réponse, sachant pertinemment ce que ces p'tits vieux venaient faire à cette heure-là. Elle prit le livret de l'homme et entra le numéro du compte.

-Il faut que je retire deux cents dollars, dit le client. C'est la fête de mon petit-fils, aujourd'hui. Il a dix-huit ans et je veux l'aider à payer son permis de conduire. Vous conduisez, vous, Madame ? Vous êtes bien jeune pour travailler dans une banque. Vous avez quel âge, au fait ? Sûrement que vous êtes étudiante, pas vrai ? Mon petit-fils, lui, veut devenir policier. Vous étudiez en quoi ?

-Pour procéder au retrait, je vais avoir besoin d'une pièce d'identité, Monsieur, ou de votre carte bancaire.

-Mais Mademoiselle, j'ai un compte ici depuis près de quarante ans.

Cette réponse, Muguet ne la connaissait que trop bien. Les vieux du matin n'étaient pas dans une banque, mais bien dans LEUR banque. Elle devait sans cesse leur répéter qu'elle ne pouvait pas retenir le nom de tout le monde et que si elle exigeait une pièce d'identité, c'était pour leur unique protection. À chaque transaction, c'était la même rengaine. Si le client se faisait frauder et qu'on décelait un manquement aux règles de la part de la caissière, celle-ci devait rembourser la somme perdue à même son salaire. Alors à ce compte-là, pas question.

-Demandez à madame Brassard, insista le client. On se connaît, elle et moi. Quarante ans, Mademoiselle, quarante ans que je suis avec vous.

Le client articulait à s'en fendre le dentier. Non sans lâcher un long soupir, Muguet se retourna vers Brassard, laquelle, affairée à ses propres tâches, l'ignora totalement.

-Madame Brassard est occupée, pour le moment, dit-elle au client. Donnez-moi une pièce d'identité, ou patientez jusqu'à ce qu'elle se libère.

Levant les yeux au ciel, l'homme fourra sa main dans la poche intérieure de son manteau et en sortit un portefeuille aussi vieux que lui. Ceci fait, il jeta son permis de conduire sur le comptoir. Muguet le saisit et

nota les informations requises sur le bordereau, à savoir le nom, la date de naissance et la date d'expiration. Du coup, elle se rendit compte que le permis n'était plus valide depuis deux ans. Elle regarda le vieillard en se disant que ce con ne devait même pas le savoir. Elle ajouta donc trois ans à la date expirée avant de remettre le document à son propriétaire.

-Un instant, monsieur, lui dit-elle, je vais chercher votre argent. Ce ne sera pas long.

Elle se leva et se dirigea vers le distributeur de billets. Bruno, appuyé contre le mur, attendait que Pierrette lui donne de l'argent américain. Cette dernière passait toutes ses journées dans la guérite à vider les enveloppes déposées dans les guichets et à fournir aux caissiers tout ce qui n'était pas à leur disposition.

-T'as dormi dans un arbre, miss France ? demanda Bruno en pointant le collant de Muguette dont tout l'arrière du genou était déchiré.

-Putain de merde ! lâcha cette dernière, je ne l'avais pas vu.

-T'as jamais pensé à faire une phrase sans jurer, miss monde ?

Ce à quoi Muguette répondit en ricanant :

-Ta gueule, Bruno !

Celui-ci n'eut pas le temps de répliquer, puisque Pierrette tapa sur le double vitrage de l'hygiaphone pour le prévenir que l'argent qu'il attendait se trouvait dans le passe-monnaie. Il le prit et se retourna vers Muguette pour lui envoyer un baiser avant de regagner son siège. La jeune femme sourit légèrement... Oui, ce mec lui plaisait de plus en plus.

Marlène barrait le huitième nom sur la liste d'appel lorsqu'une voix masculine l'interpella.

-Bonjour, Marlène, comment allez-vous, ce matin ?

Monsieur Laprise, directeur général et fantasme de plusieurs femmes, se tenait devant elle. Non sans rougir, elle le salua. Cet homme avait un tel charisme qu'elle fondait chaque fois qu'elle le voyait. Les cheveux grisonnants, rasé de très près, il était toujours impeccablement habillé. Elle lui tendit les clés de son bureau et retourna travailler.

Elle en était au dix-septième nom lorsqu'elle se rendit compte qu'un certain affolement régnait aux comptoirs caissiers. Madame Brassard, debout, raide comme un piquet, balayait la salle d'attente du regard, pen-

dant que Pierrette, qui avait quitté sa guérite, parlait au téléphone. Tenant le combiné entre son épaule et son cou, elle gesticulait nerveusement et semblait paniquée. Quelque chose se passait, Marlène en était persuadée. Elle se leva afin de mieux voir et vit Muguet assise sur sa chaise tournée dans le mauvais sens, faisant ainsi dos à la salle d'attente. Un verre d'eau à la main, la Française n'avait pas du tout bonne mine. On aurait dit qu'elle venait de voir un fantôme. À genoux devant elle, Bruno la regardait tout en lui chuchotant quelque chose. Marlène trouvait la scène touchante, se disant qu'ils avaient l'air de deux amants tourmentés.

-Marlène, il me faut les clés. On vient de se faire cambrioler.

Marie-Lou se tenait tout juste derrière elle. Il lui semblait bien, aussi, que quelque chose n'allait pas.

-Marlène... les clés ! s'impacienta Marie-Lou.

Marlène se ressaisit et ouvrit le tiroir de son bureau. Elle y prit le trousseau et le tendit à sa collègue.

-Pierrette a appelé la police, l'informa cette dernière. C'est Muguet qui s'est fait braquer. Tu connais la procédure ?

Marlène acquiesça et composa le numéro de monsieur Laprise. La banque fut fermée, les témoins de la scène furent priés de rester et la police était en route.

-Oui, Marlène, fit monsieur Laprise après avoir décroché le combiné.

-Excusez-moi, Monsieur, mais nous avons un problème aux caisses... c'est la Française... je veux dire Muguet... elle vient de se faire cambrioler.

-C'est bon. Ne vous inquiétez pas, Marlène, je descends tout de suite.

Après avoir raccroché, Marlène se sentit toute drôle, déstabilisée qu'elle était par l'excitation, l'inquiétude et la voix rassurante du directeur. Puis un bruit sourd en provenance de la porte vitrée la sortit de ses pensées. Trois policiers en uniforme se tenaient derrière. Le plus avancé des trois, le nez pratiquement collé contre la vitre, lui faisait signe de venir ouvrir. Elle se leva d'un bond, prit le trousseau de clés et se dirigea

droit vers eux, tout en cherchant la clé devant permettre d'ouvrir la porte. À mi-chemin, elle tomba nez à nez avec son patron.

-Je m'occupe des policiers, Marlène, lui dit-il. Retournez à la réception et veillez à annuler tous mes rendez-vous d'aujourd'hui, s'il vous plaît.

Sans mot dire, Marlène s'exécuta. Une fois à son poste, elle se saisit du téléphone et composa le numéro du premier rendez-vous.

De son côté, Marie-Lou avait regagné sa place et éteint son ordinateur. Alors qu'elle voyait Muguet, encore sous le choc, trembler de tous ses os, elle eut pitié d'elle. La pauvre fille avait dû avoir la peur de sa vie. Bruno était toujours là, à genoux devant elle, pour tenter de la rassurer. Marie-Lou savait que lorsqu'on subissait ce genre d'agression, il fallait s'isoler et se remémorer tous les détails pour les besoins de l'enquête. Mais Muguet était dans un tel état, qu'il apparaissait évident qu'elle n'entendait rien de ce que Bruno lui racontait. À l'accueil, les policiers s'entretenaient avec monsieur Laprise et madame Brassard, laquelle avait en main le petit bout de papier que le braqueur avait glissé sur le comptoir de Muguet. Les bandits d'aujourd'hui étaient loin d'agir comme dans les films. Ils rentraient, visage découvert, et donnaient un mot à la caissière où il était écrit qu'ils possédaient une arme et qu'ils venaient faire un «retrait». Paniquée, Muguet remit à l'homme le maximum de ce que sa carte pouvait offrir. Ayant conservé le papier, tout de suite après le méfait, elle avait prévenu Brassard, sans d'abord chercher à savoir si l'individu avait quitté les lieux. Voilà qui aurait pu irriter le voleur et mettre tout le monde en danger. La consigne, lorsque ce genre de situation survenait, était de ne pas jouer les héros et de s'assurer que le voleur n'était plus dans la banque avant de signaler le vol. La formation de deux heures que les employés recevaient une fois par année n'était apparemment pas rentrée dans la tête de la Française.

-Les policiers vont interroger Muguet et ensuite, ce sera toi, adressa Pierrette à Marie-Lou.

-Mais pourquoi moi ? questionna cette dernière.

-Parce que tu étais assise à côté d'elle. Ça va, dis-moi ?

-Oui, je te remercie. Je crois que toi, tu peux rentrer, Pierrette. Madame Brassard te laissera sûrement partir. Je ne pense pas qu'on rouvrira les caisses, aujourd'hui.

Monsieur Laprise, les trois policiers et Brassard avaient apparemment terminé leur entretien puisqu'ils s'avançaient maintenant vers les caisses. Bruno était debout et tenait le verre d'eau de Muguettes dans ses mains. La tête relevée et toujours en position assise, cette dernière avait l'air d'une petite fille. Monsieur Laprise s'agenouilla à ses pieds pour lui dire :

-Bonjour, Muguettes, ces policiers auraient des questions à vous poser, à toi et Marie-Lou. C'est important que tu leur fournisses des réponses très précises afin que nous puissions faire arrêter ce fou furieux.

Muguettes pencha la tête en guise d'approbation. Voyant cela, le directeur se releva et fit signe aux policiers pour les aviser qu'ils pouvaient procéder.

À treize heures vingt-deux, alors que ceux-ci en avaient terminé avec les témoins et que monsieur Laprise les reconduisait à la sortie, Brassard fixa le vide, sentant une immense fatigue s'emparer d'elle. Bien qu'elle n'en était pas à son premier vol, elle avait l'impression d'avoir vieilli de dix ans en une seule journée. En voyant le directeur serrer la main des policiers, elle trouvait qu'il maîtrisait la situation avec classe. Vu les émotions vécues aujourd'hui, elle décida de fermer le service caissier.

-Avez-vous encore besoin de nous ?

Brassard tourna la tête et tomba sur Marie-Lou. La panique ne l'avait nullement gagnée, celle-là. En revanche, Muguettes, qui se tenait tout juste derrière, faisait peine à voir.

-Non, les filles, vous pouvez partir. Merci de votre collaboration. Allez vous reposer. Quant à toi, Muguettes, je comprendrai parfaitement si tu ne rentres pas demain. Par contre, s'il te faut plus d'une journée de congé, tu devras me fournir un billet médical.

Muguettes souffla un petit «oui», pendant que Marie-Lou fixait Brassard avec un regard désapprobateur. Celle-ci savait parfaitement bien que sa dernière phrase était de trop, mais en même temps, elle savait que la Française ne se générait guère, une fois remise de ses émotions, pour s'offrir un repos forcé aux frais de la banque. Si la jeune fille était actuellement victime, elle, en tant que chef, devait faire respecter les règles. Et

puis d'ailleurs, c'était pour le propre bien de son employée. N'importe quel psychiatre dirait que lorsqu'on subit un traumatisme comme celui-ci, la meilleure chose à faire consiste à reprendre ses activités au plus vite, histoire de ne pas entretenir ses peurs. Quant à Marie-Lou, libre à elle de penser ce qu'elle voulait.

Après qu'elle l'ait reconduite chez elle, Muguette regarda la voiture de Marie-Lou s'éloigner. Si cette fille était d'un ennui mortel, il apparaissait évident qu'en période difficile, on pouvait compter sur elle. Elle ouvrit la porte de son appartement, avant de retirer son manteau et ses bottes. Le fait de se retrouver à la maison la calma quelque peu. Bien que son appartement était petit, il avait quelque chose de rassurant. L'entrée donnait directement sur une double pièce qui servait à la fois de chambre et de salon. Un couloir étroit débouchait, à droite, sur la salle de bain, et, à gauche, sur la cuisine. C'est là qu'elle se rendit. Elle prit une tasse, la remplit d'eau, s'adossa contre le mur et vide d'énergie, se laissa glisser le long de celui-ci jusqu'à ce qu'elle se retrouve en position assise. Elle repensa au fameux bout de papier que le voleur lui avait présenté. «Donne-moi tout l'argent que tu peu ou je t'égorge». Une phrase dont elle se souviendrait longtemps. Même la faute d'orthographe qu'elle comportait, elle ne l'oublierait pas. Si la menace lui avait glacé le sang, elle avait quand même pris le temps de se dire : «Tu peu... ça prend un X». De toute sa vie, jamais elle n'avait eu aussi peur. On lui avait déjà raconté plusieurs histoires au sujet de vols armés, mais pas une fois elle n'avait pu imaginer ce qu'une personne pouvait ressentir en pareille situation. Les policiers lui avaient posé toutes sortes de questions sur l'individu, mais elle était si angoissée qu'elle ne se souvenait plus de rien. À vrai dire, elle se sentait comme au lendemain d'une grosse cuite, alors que seulement quelques vagues images de la veille lui revenaient en mémoire. Mais heureusement, les représentants de la loi s'étaient montrés compréhensifs, lui disant que sa réaction était tout à fait normale et que de toute façon, ils sauraient identifier l'agresseur grâce aux caméras de surveillance. Tout ce dont elle était à même de se rappeler, c'est que l'homme portait une casquette noire et un foulard blanc qui camouflait la moitié de son visage. Des gants, aussi. Oui, il portait des gants. Assez étrangement, elle ne se rappelait que des choses qui s'enlevaient.

Elle se releva, posa sa tasse dans l'évier, dénoua ses cheveux et se rendit à la salle de bain. Elle fit couler l'eau de la douche et en moins

de deux, se retrouva sous le jet, nue et en pleurs. Elle pouvait enfin se laisser aller, sans crainte d'être jugée par personne. Elle libéra tous les sanglots qu'elle avait étouffés jusque-là, toute la peine qu'elle éprouvait devant l'injustice qu'elle subissait quotidiennement sur les lieux de son travail. Vrai que c'était injuste... Pourquoi elle ? Pourquoi toujours elle ? Ce qu'elle en avait marre d'être sans cesse la tête de turc de ces connards !

Une fois sa rage calmée, elle coupa l'eau. Elle avait maintenant l'esprit plus clair, et se disait que ce triste événement n'était rien d'autre qu'un signe du destin. Elle, Muguet, n'avait plus rien à foutre dans cette fichue banque. Il fallait qu'elle se casse, et vite ! Elle s'empara de sa brosse et la passa délicatement dans sa chevelure mouillée. Elle sortit son fer, le brancha, et retourna au salon. Elle enfila un jogging, un t-shirt, puis consulta son cellulaire pour vérifier si elle avait reçu des messages. Il n'y en avait qu'un seul, et il était de Bruno. N'ayant nullement l'envie de parler au téléphone, elle se contenta de lui envoyer un texto pour l'inviter à passer la voir. Du coup, elle figea. Après ce qu'elle venait de vivre, inviter un collègue de travail chez elle n'était certes pas la meilleure des idées. Mais trop tard, son téléphone vibra. « OK serai là dans 2 hres. Quoi ton adresse ma belle ? ».

Ainsi, il s'amenait. Elle ne savait trop quoi penser. Même si elle aimait bien ce garçon, jamais elle n'avait envisagé autre chose, avec lui, qu'un simple flirt amical autour d'une bière. Elle lui envoya son adresse en se disant qu'après tout, elle n'en avait rien à faire puisque plus jamais elle ne remettrait les pieds dans cette banque. Donc peu importe ce qui se passerait avec lui, il n'était plus son collègue, alors...

Cela l'amena à penser à Brassard et à la remarque de cette dernière au sujet du billet médical. Décidément, cette vieille peau n'avait aucune compassion. Alors parfait ! Elle suivrait son conseil. Dès le lendemain, elle irait chez son docteur et mettrait le paquet pour obtenir le plus long arrêt de travail possible. Celui-ci terminé, elle remettrait sa démission et voilà tout !

-Dans ta gueule, Brassard ! lança-t-elle en émettant un large sourire.

Elle posa son cellulaire sur la table et s'étendit dans son lit pour y faire une petite sieste en attendant l'arrivée de Bruno.

Plus tard, elle se réveilla en sursaut, après avoir fait un cauchemar. Le voleur était retourné à la banque et l'avait attendue à la sortie. Sentant

qu'il la suivait, elle voulait s'enfuir, mais ses jambes refusaient de lui obéir, reculant plutôt vers le sombre individu. Sans pouvoir tourner la tête, elle se rapprochait de plus en plus de lui, jusqu'à ce qu'elle en vienne à sentir sa respiration dans son cou. Les policiers l'avaient prévenue que les prochains jours allaient être difficiles. Elle se redressa et voyant qu'il faisait déjà noir, se demanda quelle heure il pouvait bien être. Elle passa la main dans ses cheveux et constata qu'ils étaient secs et bouclés. Tout de suite, elle bondit hors du lit et courut vers la salle de bain. Le fer était brûlant, tout autant que le comptoir et le lavabo. Rien de dramatique, mais ç'aurait été le comble de foutre le feu à l'appartement. Elle soupira en se disant que cette journée ne finirait jamais. Elle ouvrit un des tiroirs sous le lavabo, et en sortit une pince. Elle prit ensuite la moitié de sa chevelure, l'enroula en un chignon et y fixa la pince. Ceci fait, elle saisit une mèche des cheveux laissés détachés et passa le fer dessus. Elle s'apprêtait à retirer la pince pour effectuer la deuxième partie du travail quand on sonna à la porte.

-Bruno !!! s'écria-t-elle.

Elle débrancha le fer, attacha la totalité de ses cheveux et courut vers la porte. Elle avait complètement oublié ce cher Bruno. Après la troisième sonnerie, elle ouvrit.

Chapitre 2

Noah

Alors que le cadran indiquait 6h30, Noah s'assit sur son lit, éteignit le réveil programmé pour 7h00 et prit son paquet de cigarettes. Il n'avait presque pas fermé l'œil de la nuit. La fille qu'il avait ramenée était partie vers 4h00, heure à laquelle il avait commencé à somnoler. Non seulement s'était-elle avérée un mauvais coup, mais elle lui avait volé les quelques heures de sommeil dont il avait besoin. Il alluma sa cigarette et tira dessus à pleins poumons. La première bouffée représentait son nirvana du matin. Entendant la sonnerie de son cellulaire, il pinça sa cigarette entre ses lèvres et commença à secouer les draps. Un bruit sourd en provenance du sol lui indiqua qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait. L'appel manqué venait de Shawn, son partenaire de travail. Puis le téléphone sonna une seconde fois pour signaler qu'il avait un message. Cela faisait douze ans qu'il connaissait Shawn et ce con n'avait toujours pas compris qu'il n'écoutait pas ses messages. Il l'appela donc.

-Hi Noah !

-Shawn, je t'ai déjà dit de ne pas me parler en anglais avant que j'aie pris mon premier café !

-All right ! On a du travail, il faut que tu viennes me rejoindre. Prends un café, avant... j'te préviens, c'est pas joli.

Noah nota l'adresse où il devait se rendre et raccrocha. Il écrasa son mégot de cigarette, attrapa le jean roulé en boule à ses pieds et l'enfila. La douche attendrait à ce soir. Il se brossa les dents devant le miroir qui lui renvoya un visage cerné et blême. Il se sourit. Lui, un homme noir qui se trouvait blême... voilà qui ferait rire plusieurs de ses collègues.

Manteau sous le bras et bottes détachées aux pieds, il descendit les marches à toute vitesse. Moins de dix minutes après l'appel de son collègue, il était dans sa voiture. Il avait besoin de son café sur-le-champ, et quant à son petit déjeuner, il le prendrait plus tard. Il repensa à Shawn et à son fameux « c'est pas joli ». Depuis le temps qu'il travaillait avec lui au sein de la police, il avait appris à distinguer « le pas joli » dans sa voix. Les affaires dont ils étaient chargés n'étant jamais agréables, cette précision

signifiait donc qu'il s'agissait d'un meurtre violent.

La rue avait été bloquée par des voitures de police et le logement où le meurtre avait été commis était délimité par des banderoles jaunes qui en interdisaient l'accès. Ce genre de précaution l'avait toujours fatigué, sachant que cette déco ne servait qu'à épater les journalistes. La porte s'ouvrit avant même qu'il ait posé la main sur la poignée. Devant lui, Shawn, avec une sorte de bonnet de douche sur la tête et une blouse blanche sur le dos, ressemblait davantage à un chirurgien qu'à un policier.

-Hey ! How are you ? l'entendit-il lui demander.

-Tu vois, même après un café, l'anglais... je suis pas capable ! Qu'est-ce que tu fous habillé de cette façon ? Vous découpez E.T. ou quoi ?

Shawn ne répondit pas et le laissa passer avant de fermer la porte. Noah regarda autour de lui pour très vite constater que l'appartement en était un tout petit. Il se retourna vers son partenaire et lui demanda :

-Et alors... qu'est-ce qu'on a ?

-Muguette Lalande, jeune femme originaire de Paris, en France. Elle a été retrouvée morte ce matin, probablement violée. On attend encore les résultats du labo pour le confirmer. Elle n'a aucun casier judiciaire et selon les papiers d'identité qu'on a trouvés, elle vivait ici. Elle n'a pas de famille permanente au Québec où elle avait le statut de résidente permanente. Enfin, son corps a été découvert dans la cuisine.

Sur ce, Shawn fit signe à Noah d'emprunter le couloir. Shawn souriait tout le temps et en toute occasion. Avec ses magnifiques dents blanches et sa superbe gueule, il aurait pu faire tomber n'importe quelle fille.

-Enlève-moi donc ce bonnet de bain ! râla Noah. T'as l'air de ma tante après sa pose de bigoudis. Tu veux vraiment faire savoir à tout le monde que t'es un pédé ?

Non sans rougir, Shawn retira son bonnet pendant que Noah s'engagea dans le couloir en maugréant. Si ce dernier n'avait pas de problème avec l'homosexualité de son ami, il en avait un avec le fait qu'il ne l'assumait pas. Il aboutit dans la cuisine, pour vite se rendre compte que tout était sens dessus dessous. Une bagarre y avait sans doute eu lieu. Sur le sol, il trouva un tracé indiquant un corps petit et menu.

-Tiens, dit Shawn, j'ai les photos de la victime. On a emporté le corps il y a une heure.

Noah prit l'appareil photo que son partenaire lui tendait. La fille avait la mâchoire complètement brisée et un de ses yeux était enfoncé. Elle avait un t-shirt remonté au-dessus des seins, alors que son jogging était descendu aux chevilles.

-Hum... on ne l'a pas loupée, marmonna-t-il.

Shawn, téléphone à l'oreille, lui fit signe qu'il y avait du nouveau. Il raccrocha et pour changer... sourit.

-On a peut-être une piste, lança-t-il. Cette fille s'est fait braquer à son travail, hier. Elle était caissière dans une banque.

Noah jeta l'appareil photo dans les mains de Shawn et se précipita dans le salon avant de se mettre à fouiller partout. Il enleva et secoua les draps du lit, retira tous les coussins du sofa et se mit à quatre pattes pour regarder en dessous. Shawn, qui l'avait suivi, l'observait d'un air interrogateur.

-Passe-moi un de tes gants, demanda Noah.

Sans broncher, Shawn s'exécuta. Noah avait trouvé quelque chose. Il se releva, brandit un cellulaire et indiqua :

-Une fille qui vient de se faire braquer n'ouvre pas sa porte... sauf si elle attend quelqu'un.

En consultant les derniers messages, il vit que le nom de Bruno apparaissait. Il cliqua sur la discussion et lança à son comparse :

-Et voilà! Appelle le bureau et demande-leur de nous trouver ce Bruno. Ensuite, prends tes affaires, on va faire un tour à cette banque.

Marlène prit sa crème et commença à se frotter les mains. Brassard était en réunion avec le reste de l'équipe et pour la première fois, elle aurait bien aimé y assister. Nul doute que le braquage se trouvait à l'ordre du jour. Muguette n'avait donné aucun signe de vie depuis vingt-quatre

heures. Et de plus, comme à son habitude, elle était en retard ! Brassard s'attendait bien à ce qu'elle ne vienne pas, mais de là à ne pas prévenir. Voilà qui allait lui coûter cher ! La sonnette de la porte retentit. Voyant qu'il s'agissait de monsieur Laprise et qu'il la regardait d'un air sévère, elle se leva et se dirigea vers lui. Dès qu'elle y fut, elle hésita à ouvrir après avoir remarqué que derrière lui se trouvaient deux hommes qu'elle n'avait jamais vus auparavant et qui eux aussi, semblaient vouloir entrer dans la banque. Mais puisque monsieur Laprise lui adressa un signe d'impatience, elle ouvrit.

Le premier des deux hommes qui marchaient à la suite du patron était un grand noir mal rasé d'environ quarante ans. Il portait un manteau de cuir pas très épais pour la saison. Le second, également grand et mince, paraissait plus jeune. Avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus et sa jolie bouche, il était franchement beau. « On dirait Brad Pitt », se dit Marlène.

-Marlène, ces deux messieurs sont des policiers, lui indiqua monsieur Laprise, ou plus précisément, des inspecteurs. Appelez madame Brassard et dites-lui de nous retrouver dans mon bureau.

Aussitôt, l'employée prit le téléphone tout en regardant les trois hommes s'éloigner.

Monsieur Laprise pénétra dans son bureau et fit un pas de côté pour laisser passer Shawn et Noah. Après quoi, il ferma la porte et les pria de s'asseoir. Une fois installé, Shawn sortit l'appareil photo de son manteau et commença à fouiller dedans.

-Nous allons vous montrer la photo de cette Muguette, signifia-t-il au directeur, mais je vous préviens que c'est dur à voir. Vous n'avez qu'à nous confirmer qu'il s'agit bien d'elle, d'accord ?

Noah surveillait son confrère qui souriait encore. Ce dernier se montrait beaucoup trop courtois. Tellement, que ça lui donnait un air louche. « Et vlan ! se dit Noah en levant les yeux au ciel. Ce con trouve le directeur à son goût ! » Il regarda vaguement autour de lui, pour vite constater que le bureau était pratiquement vide. Seuls deux cadres affichant les diplômes de monsieur Laprise étaient fixés au mur, en plus d'un troisième exhibant une vieille photo sur laquelle figuraient des employés. Outre cela, une petite étagère supportait un aquarium et quelques livres de finance. Pas la moindre trace d'une quelconque vie familiale. Or donc :

orientation sexuelle non définie et suspect potentiel.

-Voilà, lança enfin Shawn. Je l'ai trouvée.

Alors qu'il allait tendre l'appareil au directeur, Noah lui retint le bras et dit :

-Attendons cette madame Brassard, vous voulez bien ?

-C'est vous qui décidez, acquiesça Laprise. Elle ne devrait pas tarder. En attendant, puis-je vous offrir une tasse de café ?

-Certainement, s'empressa de répondre Shawn. Je le prendrai noir. Et toi, Noah ?

-Oui, même chose pour moi. Merci.

-C'est parfait. Trois cafés noirs. Je reviens tout de suite, messieurs les inspecteurs.

Dès que Laprise eut refermé la porte derrière lui, Shawn se tourna vers Noah pour lui demander :

-Pourquoi tu ne veux pas qu'il regarde le photo sans cette madame Brassard ?

-On dit «la» photo ! Parce que c'est toujours bon de comparer les réactions de deux personnes qui subissent la même perte.

-Truth ! Qu'est-ce que... dit Shawn avant d'être interrompu par la sonnerie de son téléphone.

-Fuck ! Fuck ! Fuck ! grommela-t-il en consultant son afficheur.

-Quoi ? chercha à savoir Noah. Qu'est-ce qui se passe ?

-Le braqueur... il a été interpellé avant le meurtre ! Le gars s'est rendu. C'est un drogué bien connu des services de police. Et le poste de police... c'est son alibi.

-O.K., mais on s'en doutait un peu, non ?

-Ce n'est pas tout, mon ami, le fameux Bruno est un collègue de travail de la victime. Il est peut-être ici ?

La porte s'ouvrit et le directeur, un plateau entre les mains, servit les enquêteurs avant de retourner s'asseoir à son bureau. Ses yeux étaient rouges et brillants, démontrant qu'il avait pleuré. Il avait donc offert des cafés dans le but de se retrouver seul pour évacuer son trop-plein d'émotions. Voyant que Noah l'observait de façon insistante, gêné, il s'adressa à l'autre agent :

-Votre français présente un léger accent... je me trompe ?

-Yes, ma mère est Irlandaise et mon père Français.

-Il y a longtemps que vous habitez au Québec ?

-Une bonne trentaine d'années. Je suis né en Angleterre et mes parents ont déménagé ici pour le travail. Si j'ai gardé mon accent anglais, c'est parce que ma mère nous faisait l'école à la maison, à ma sœur et moi.

Noah était déconcerté par l'attitude de Shawn. Les jambes croisées, sa tasse entre les mains, ce con faisait fi de ses fonctions. Le directeur lui-même ne s'attendait pas à obtenir autant d'informations. Quelqu'un frappa à la porte, ce qui obligea Laprise à aller répondre. Profitant de ce fait, Noah en profita pour serrer le bras de son partenaire.

-Merde, Mister Diva ! l'invectiva-t-il. T'arrête ça tout de suite, c'est clair ?

-What ? Je le mets en confiance ! Pourquoi Mister Diva ?

-Tais-toi, d'accord ! Fais juste te taire.

Brassard entra dans le bureau et le directeur la présenta aux deux enquêteurs. Noah se leva aussitôt pour lui tendre la main.

-Bonjour, madame, je suis Noah Lafrenière, et voici mon collègue Shawn Ford. Nous sommes ici pour vous parler au sujet de Muguet Lalande.

L'entretien terminé, Noah fit claquer la porte de la banque et enfonça la main dans la poche arrière de son jean pour s'emparer de son paquet de cigarettes. Dehors, la neige commençait à tomber et son humeur était plus que maussade. Les témoignages n'avaient rien donné : personne n'avait d'alibi, aucun suspect possible, pas même ce Bruno qui avait passé la nuit dans un bar. Selon ses dires, il était allé voir la victime, mais celle-ci n'avait pas répondu, parce que probablement déjà morte.

-Écoute... take it easy, O.K. ? dit Shawn en posant la main sur l'épaule de son compère. Au moins, on sait que la fille connaissait son meurtrier et que la bagarre a eu lieu dans la cuisine... C'est mieux que rien, non ?

Il avait raison. Comme il n'y avait eu aucune trace de lutte dans le salon, il apparaissait évident que la fille avait invité son visiteur imprévu à entrer chez elle.

-Excusez-moi, messieurs, ma patronne aimerait vous parler.

Shawn et Noah se retournèrent et aperçurent Marie-Lou, la dernière personne à avoir vu la victime en vie, qui les invitait à la suivre. Ils s'exécutèrent donc, non sans que Noah se dise que celle qui était maintenant devenue la suspecte numéro un avait un bien joli cul. Ils arrivèrent derrière le comptoir des caisses où Brassard, visiblement inquiète, les attendait.

-Messieurs, le dossier de Muguet que vous avez demandé... eh bien, il n'est plus là.

Bien évidemment, la banque gardait en filière tous les dossiers de ses employés. On y retrouvait différents détails, comme leur profil financier et surtout, leurs informations personnelles : ancien travail, adresse, numéro d'assurance sociale, diplômes, etc. Ces dossiers permettaient à la banque de mieux connaître ses employés et de procéder à leur enquête de crédit annuel.

-O.K., mais vous êtes certaine qu'il n'a pas été rangé ailleurs ? s'enquit Shawn en exhibant son plus beau sourire.

«Ce gars-là sourit tellement qu'il fatiguerait un clown !» songea Noah en son for intérieur.

-Monsieur Ford, rétorqua Brassard, ce n'est pas juste le dossier de Muguet qui a disparu, mais tous les dossiers des employés, y compris le mien et celui de monsieur Laprise.

-Fuck !

Le juron de Noah irrita Brassard, qui se demandait pour qui se prenait cet inspecteur à la noix. Elle avait passé plus d'une heure dans le bureau de Laprise à répondre à toutes leurs fichues questions, et tout le personnel avait eu droit au même traitement. Même si elle n'aimait pas Muguet, sa mort l'affectait énormément. Elle essayait de se montrer pragmatique et d'aider du mieux qu'elle pouvait, mais il ne fallait tout de même pas exagérer. Sentant ses nerfs lâcher, il lui fallait s'isoler. Elle confia donc à Marie-Lou le soin d'expliquer aux enquêteurs comment fonctionnait la chambre forte où jusque-là, les dossiers étaient conservés. Ceci fait, elle s'excusa et prit le chemin des toilettes.

Shawn la regarda s'éloigner, non sans se dire qu'il était temps qu'elle daigne enfin montrer un signe d'émotion. Étant celui qui jouait le méchant policier, lorsque Noah lâchait un juron dans la langue de Shakespeare, c'est qu'il en avait plus qu'assez et que les autres avaient intérêt à marcher droit.

Trousseau de clés en main, Marie-Lou n'avait nullement envie de jouer le rôle de sa patronne. Sachant qu'une cellule de crise avait été mise en place dans la cuisine et qu'une psy était à la disposition des employés, elle aurait préféré prendre congé pour confier elle aussi ses angoisses.

-Écoutez, miss... on sait que c'est difficile, mais si on veut attraper le coupable, il faut avancer, O.K. ?

La jeune femme acquiesça. Décidément, ce flic anglophone était nettement plus sympa que l'autre. Plus humain, aussi. Et en prime, il était mignon comme tout.

-La chambre forte, dit-elle, est l'un des lieux les plus importants de la banque. Non seulement elle renferme les dossiers des employés, mais aussi, ceux des clients. Vous comprenez que si l'argent se remplace, les renseignements sur les gens, eux, sont plus difficiles à retracer.

Ce disant, elle désigna la lourde porte métallique qui se trouvait devant elle. À travers les barreaux, on distinguait un petit couloir permettant d'accéder à une autre porte similaire, qui elle, débouchait sur la salle contenant les fameux dossiers.

-Mon trousseau comporte deux clés, enchaîna-t-elle, soit une pour chaque porte. Il faut aussi savoir que pour plus de sécurité, dès que ces portes se referment, elles se verrouillent automatiquement.

De son côté, Brassard s'enferma dans les toilettes et s'assit sur le couvercle de la cuvette. La tête entre les mains, elle s'apprêta à donner libre cours à ses larmes, puis se ressaisit. Non, elle ne pouvait pas pleurer. Pas elle. Elle devait être forte et ne pas flancher. Pas maintenant, du moins. Elle devait surmonter ses émotions pour mieux réfléchir à cette histoire. Qui donc était ce monstre et pourquoi s'en prenait-il à sa banque ? Jusqu'où irait-il ? Est-ce qu'elle-même était en danger ? Si oui, comment

se mettre à l'abri ? Elle avait beau le cacher aux autres, elle était morte de peur. Ce n'est pas l'idée de mourir qui l'angoissait le plus, mais celle de ne pas savoir quand et comment cela se produirait. Du coup, elle repensa à Muguet. Soit, elle ne l'aimait pas. Mais jamais elle n'aurait osé souhaiter que cette pauvre fille subisse pareil sort. Elle se sentait coupable. Ses mauvaises pensées seraient-elles reliées à ce vil assassinat ? Non... elle refusait de croire qu'elle pouvait être responsable d'une telle atrocité, même s'il était vrai qu'elle détestait la victime. Mais comment aurait-elle pu l'aimer ? Cette Muguet était jeune alors qu'elle, elle ne l'était plus. Cette fichue fille était belle comme le jour, alors qu'elle, elle ne l'avait jamais été. Elle pouvait mentir aux autres, mais pas à elle-même : Muguet Lalonde avait une insolence et un charisme qui la faisaient baver d'envie.

Petite, Brassard était de ces enfants sages qui rêvaient de briser les règles, mais sans jamais le faire. Ni moche ni belle, elle n'était que d'un moyen ennuyeux. Elle s'était toujours détestée et si, plus jeune, elle admirait les filles comme Muguet, en vieillissant, elle s'était mise à les haïr. Elle avait encore en mémoire cette fameuse fois où, préadolescente, elle avait remarqué qu'une feuille circulait dans sa classe. Des petits rigolos s'étaient amusés à noter les filles entre zéro et dix en ajoutant un commentaire sur chacune d'elles. Sa note à elle fut de cinq, alors que le commentaire disait : « physique quelconque ». Cela l'avait marquée, même si des filles avaient reçu des notes et des commentaires beaucoup plus dévalorisants que les siens. À vrai dire, cela l'avait laissée inconsolable. Son « quelconque » lui avait collé à la peau durant des années. Elle aurait franchement préféré être laide. Avec le temps, une fille laide peut devenir jolie et une jolie fille peut se transformer en un véritable laidron. Ça, elle l'avait vu plus d'une fois. Par contre, un physique moyen... restait toujours moyen et surtout, ordinaire ! Si les laides et les belles se remarqueaient, les quelconques passaient inaperçues. Étant l'une de celles-là, elle était donc condamnée à vivre dans l'anonymat le plus total, dans une vie où le seul moyen de réussir est de se faire remarquer.

Elle revit dans sa tête la photo de Muguet que les policiers lui avaient montrée. « Comme elle a dû souffrir », se dit-elle. Son pauvre visage était si démoli, qu'il ressemblait à tout sauf à un visage. Pourquoi s'en être pris ainsi à elle ? À n'y rien comprendre. Sûrement que cette fille devait avoir des ennemis. Ainsi donc, Brassard n'était pas la seule à la mépriser. Les enquêteurs lui avaient confié qu'ils étaient persuadés

que Muguette connaissait son agresseur et que ce triste événement n'avait peut-être rien à voir avec la banque. Néanmoins, étant donné qu'il y avait eu un braquage, ils se devaient d'enquêter en ce sens. Qui sait si un complice du voleur n'aurait pas voulu se venger ?

Soudain, Brassard se sentit mal. Son cœur battait à tout rompre et son estomac lui pesait. Elle allait être malade. Elle pencha doucement sa tête vers l'arrière, se leva en prenant appui sur le mur et se rua vers le lavabo. Elle fit couler un peu d'eau froide et passa les mains sous le jet pour s'asperger le visage. Puis elle se regarda dans le miroir et son haut-le-cœur s'estompa. Elle était peut-être bien pâle et fatiguée, son physique était peut-être bien moyen, mais elle, au moins, avait le privilège d'être encore en vie. Et elle comptait bien le rester. Elle coupa l'eau, tira sur le bas de sa chemise et ajouta un peu de volume à ses cheveux grisonnants en les secouant du bout des doigts. Il était temps de réapparaître. Après avoir actionné la chasse d'eau, elle se dit que ce geste en était un ridicule lorsque le bruit se mit à envahir la pièce. Elle ne voulait surtout pas que les autres pensent qu'elle craquait. L'image de la femme faible, non merci pour elle. Si l'auteur du meurtre de Muguette se trouvait dans les parages, pas question qu'il pense qu'elle le redoutait.

Elle sortit et remarqua tout de suite qu'une certaine agitation régnait autour de la chambre forte. Croyant à un autre hold-up, elle s'immobilisa sur-le-champ. Non... pas encore ! Quelqu'un la bouscula. C'était le policier noir. Celui-ci se retourna pour lui adresser un petit geste d'excuse et reprit sa conversation téléphonique. Il semblait hors de lui.

-Incroyable ! cria-t-il à son interlocuteur. Comment peut-on être aussi con ! Dans combien de temps serez-vous là ?... Quoi ?... Vous ne pouvez pas avant ?... Très bien... Je vous attends.

Il raccrocha et prit la direction de la porte d'entrée pendant que Marlène, qui avait quitté son poste, regardait la scène avec amusement. Ce n'était donc pas un vol. Du coup, Brassard se sentit soulagée.

-Marlène, dit-elle, je peux savoir ce qui se passe ici ?

-C'est l'inspecteur anglais, madame, il s'est enfermé dans la chambre forte... entre les deux portes.

Brassard ordonna à l'employée de retourner à son poste et avança vers la chambre forte, où se trouvaient Marie-Lou et monsieur Laprise.

Derrière les barreaux de la porte qu'il empoignait très fort, Shawn, mal à l'aise, ressemblait à un bagnard.

-Ah ! Miss Brassard, s'excusa-t-il d'un air franchement désolé, j'ai eu un petit problème. J'ai fermé la première porte, je me suis rendu dans la chambre forte, mais... j'étais perdu dans mes pensées, voyez-vous, et... je suis parti en fermant la porte après avoir oublié les clés dans la salle des dossiers.

-Vous n'êtes pas le premier à qui cela arrive, lui fit savoir Brassard. Marie-Lou... va chercher le double des clés dans mon bureau et ouvre la porte.

Plutôt que de s'exécuter, l'employée baissa les yeux tout en se mordant la lèvre inférieure. Clair qu'elle faisait de son mieux pour ne pas éclater de rire.

-Miss Brassard, reprit Shawn, c'est justement cela, le problème... cette demoiselle m'a donné le double. J'ai continué mes recherches... je suis ressorti pour aller à la toilette et... j'ai encore oublié les clés... qui sont restées dans la salle.

Tout comme monsieur Laprise, Brassard était bouche bée. Ce coup-là, on ne le lui avait encore jamais fait. Si plusieurs nouveaux employés s'étaient déjà embarrasés comme lui, jusque-là, leur bêtise avait toujours pu être réparée grâce au double.

-Ce n'est pas possible, se dit-elle. Décidément, le policier noir avait raison... ce gars-là est tout sauf une lumière !

-Ne vous inquiétez pas, miss Brassard, poursuivit Shawn, mon collègue a appelé votre serrurier.

-C'est MADAME Brassard ! Bien... j'espère que vous avez au moins une piste. Tu peux aller prendre une pause, Marie-Lou, je m'occupe de ça.

Marie-Lou avait une heure devant elle. Il fallait qu'elle mange. La matinée s'était déroulée à vive allure et son estomac ne lui rappelait que trop bien que son petit déjeuner était loin. En descendant l'escalier pour se rendre à la cuisine, elle fut étonnée de croiser l'inspecteur Lafrenière qui la dévisagea d'un air déplaisant. Elle passa devant les casiers et s'arrêta devant celui de Muguette. Assez bizarrement, elle sentait la présence de

la Française. Elle n'arrivait pas à réaliser ce qui venait de se produire... Comment pouvait-on mourir aussi jeune et surtout, dans de telles circonstances ? C'en était trop. Du coup, elle songea à la cellule de crise. Parler lui ferait sûrement du bien, sauf que pour le moment, ce dont elle avait besoin, c'était de respirer. La gorge serrée, elle se pencha, les mains sur les genoux. Elle était à deux doigts de faire une crise d'angoisse. Elle devait se calmer, arrêter de penser, prendre son manteau et ses bottes, se concentrer... mais surtout, ne pas penser.

Assis dans l'auto, Noah soufflait dans ses mains pour les réchauffer lorsque Shawn, tout souriant, ouvrit la portière côté passager pour prendre place à ses côtés.

-Tu as trouvé quelque chose ? s'enquit-il.

-Pas la moindre piste dans cette foutue banque ! râla Noah. Le casier de la Française était une vraie poubelle... J'y ai trouvé des papiers de bonbons, des bouteilles vides, des mégots de cigarettes... tout, sauf des indices. Tout ce que j'ai pu découvrir, c'est que cette fille n'avait aucun intérêt pour son boulot !

-T'as fouillé le bureau du directeur ?

-Contrairement au casier de la fille, le bureau de Laprise était minutieusement rangé. Mais là encore, je n'ai rien trouvé.

-What the fuck ! s'exclama Shawn. Un tiroir rempli de dossiers ne disparaît pas comme ça !

-J'ai manqué de temps. Ils t'ont libéré trop vite.

Shawn soupira. La feinte de l'abruti qui s'enferme dans la chambre forte s'était soldée en échec. Sûr que les dossiers n'avaient pas quitté la banque. Déplacer des papiers d'un endroit à l'autre pouvait passer inaperçu, mais partir avec, par contre, risquait fort d'attirer les regards. Personne ne savait quand, exactement, les dossiers avaient disparu. Probablement que le coupable les avait sortis un à un, après les avoir dissimulés au milieu d'autres documents. Tous les employés avaient accès à la chambre forte ; c'est donc dire les caissiers, les conseillers et les membres de la direction... Cela faisait beaucoup de suspects potentiels.

Noah voyait que son collègue essayait de cogiter. Ils n'avaient rien

et cela était de très mauvais augure. En posant son regard vers l'entrée de la banque, il vit Marie-Lou en train d'en sortir, les bras croisés sur la poitrine et le visage penché vers le bas. Elle semblait ailleurs. Qui sait si entre ses bras bien coincés, son manteau ne cachait pas des documents ?

-Qu'est-ce que tu penses d'elle ? demanda-t-il à Shawn en la regardait s'éloigner.

-Qu'elle est trop jeune pour toi.

-L'amour n'a pas d'âge ! ricana Noah.

-C'est très joli, ça, mon ami... Quel est le nom du pédophile qui a dit ça, déjà ? Au fait, pourquoi c'est toujours moi qui joue le retardé quand on est forcé de contourner les règles ?

-Devine !

Chapitre 3

Bernard aligna ses instruments, du plus petit au plus grand. Lorsqu'il travaillait, il aimait que les choses soient bien à leur place. Il prit son escabeau afin de se retrouver au-dessus de la table d'opération, son petit un mètre quarante-cinq ne lui permettant pas de travailler sans cette aide. Grâce à cet instrument, il avait la taille parfaite pour exécuter son boulot. S'il avait été grand, nul doute qu'il aurait souffert de maux de dos. Perché sur la deuxième marche de l'échelle, il commença à observer le corps de la jeune femme qu'on lui avait amenée. Son visage avait été drôlement amoché. Sans même avoir à bouger la tête du cadavre, il lui était facile de conclure que le décès était dû à un étranglement. L'œil enfoncé avait probablement causé des dégâts internes, mais rien de mortel. Quant à la mâchoire, disons qu'elle n'en était plus une. Si cette pauvre fille avait été jolie, la mort lui épargnait au moins les douleurs d'une guérison qui n'aurait jamais été totale. Les traces affichées sur son cou étaient parfaitement nettes. Il ne s'agissait pas d'une simple bagarre qui avait mal tourné. Clair que les coups qui avaient été portés visaient à maîtriser la victime. En tant que médecin légiste, Bernard avait l'habitude de ce genre d'agressions, lesquelles, en général, étaient suivies d'un viol. Les auteurs de ces crimes odieux adoraient s'acharner sur leur proie, histoire de mieux savourer leur emprise sur elle. L'examen gynécologique qui devait suivre lui permettrait sûrement de trouver une preuve qui servirait à coincer le salaud qui avait fait ça. Il baissa le drap qui recouvrait le corps, pour vite se rendre compte que l'organe génital de la défunte n'avait pas été forcé. Comme il n'y avait pas de traces non plus dans la région de l'aine, rien ne laissait croire à une agression sexuelle. Le rapport indiquait pourtant qu'elle avait été retrouvée sans sous-vêtements, son jogging baissé et son t-shirt relevé. Soit le violeur avait été dérangé durant la commission de son acte, soit la fille s'était débattue au point de l'obliger à la tuer et que sans vie, elle était devenue d'aucun intérêt. Il examina ses bras où il nota plusieurs ecchymoses. De plus, sa main droite avait trois doigts fracturés. Il descendit de son escabeau et bien que persuadé qu'il ne trouverait rien, s'empara des instruments gynécologiques.

-Qu'est-ce qui t'est arrivé, ma pauvre... Muguettes ? marmonna-t-il après avoir lu le nom de la jeune femme sur le rapport.

Noah se gara dans le stationnement de la morgue pendant que Shawn, qui ne souriait plus, ne cessait de gueuler :

-I hate this place!!!

Cet endroit le déprimait. Des tiroirs où on rangeait des cadavres en attendant de les découper, non merci pour lui. Rien de plus répugnant. Il ne comprenait pas comment Bernard arrivait à passer ses journées là-dedans. Noah le regarda, amusé, comme toujours, par son dégoût de la chose.

Lorsqu'ils entrèrent dans la salle d'autopsie, le médecin légiste en était à laver son dernier instrument après avoir constaté que la victime n'avait pas été violée. Entendant la porte grincer, il se retourna vers ses deux visiteurs.

-Salut, les amis ! leur lança-t-il.

-Ça va, mon vieux ?

Noah aimait beaucoup Bernard, qui, doté d'un sens de l'humour semblable au sien, savait parfaitement répondre à ses plaisanteries.

-Et toi, ma grande ?

-I really hate this place ! Comment peux-tu vivre ici ? Comme c'est sinistre !

Caché derrière son collègue, Shawn avait sorti un mouchoir pour couvrir son nez et sa bouche. Il avait l'air de masquer une odeur, bien qu'il n'y en avait aucune. Bernard ne l'appréciait pas réellement. Depuis le temps qu'il lui rendait visite dans le cadre de ses enquêtes, jamais il ne l'avait vu sourire. Rien à voir avoir son pote Noah.

-Bon, commença-t-il, la fille n'a pas été violée. Les coups au visage ont dû l'assommer et il semble clair qu'elle est morte par strangulation. Selon moi, celui qui a fait ça a eu un problème qui l'a empêché de finir ce qu'il avait à faire.

-Comment peux-tu prétendre que c'est un homme qui a fait ça si elle n'a pas été violée ? chercha à savoir Shawn en parlant à travers son mouchoir. Ouf ! Ce que ça pue, ici !

-Par instinct ! Les coups portés au visage ne sont pas nombreux, mais vu la force utilisée, sûr que c'est un homme. La fille a essayé de se défendre et étant donné la nature des coups, son assaillant était beaucoup

plus fort qu'elle. Et comme il a pris ses précautions, je n'ai aucune empreinte pour vous. L'acte était donc prémédité.

Noah n'en revenait pas. En une seule matinée, Bernard en avait davantage appris avec une morte qu'eux avec des vivants. Soudain, un bruit de métal fit sursauter le médecin légiste. Se sentant mal, Shawn, affreusement blême, s'était appuyé contre la table à roulettes où se trouvaient les divers instruments ayant servi à l'autopsie. Du coup, il en avait fait tomber la moitié par terre. Son impair commis, il s'accroupit maladroitement en se concentrant pour ne pas vomir.

-Putain, Shawn ! Je venais juste de les désinfecter !

Bernard était en colère. S'il y avait quelque chose qui le dérangeait, c'était bien qu'on dérange ses affaires. Sans lâcher son mouchoir, Shawn ramassa le matériel d'une main. S'il restait ne serait-ce qu'une seule minute de plus dans cette position, sûr qu'on le mettrait lui aussi dans un des tiroirs.

-Alors, mon p'tit Bernard, on est dans sa ménopause ? se risqua à dire Noah qui contrairement aux deux autres, passait un bon moment.

-Très drôle, maugréa Bernard. J'ai pas une minute à perdre... Tu sauras que j'ai encore trois cadavres qui attendent de savoir pourquoi ils sont froids !

-Arrête ton cinéma, Willow ! Y'a aucun mort, ici, qui portera plainte pour avoir choppé la grippe pendant que tu les découpais.

La réplique ne manqua pas de faire rire Bernard. Noah savait réellement comment s'y prendre pour parvenir à le calmer. Pendant ce temps, Shawn était passé du blanc au vert, sentant sa langue se contracter et la salive envahir sa bouche. De ne pas se mettre à vomir devant les deux autres exigeait de lui un effort considérable.

Bernard reprit la conversation en les avisant qu'il n'avait aucun autre renseignement à divulguer au sujet de la jeune femme battue. Du coup, Noah et Shawn convinrent qu'ils n'avaient d'autre choix que de passer la deuxième partie de la journée avec les amis de Muguette. Qui sait ? Peut-être bien que quelqu'un leur fournirait une information susceptible de faire progresser l'enquête.

-Hey ! Attendez, les gars, leur lança Bernard alors qu'ils s'apprê-

taient à partir. Dites donc, est-ce qu'il y en a un des deux qui pourrait me descendre le mort qui se trouve dans le tiroir du haut ?

N'y voyant aucun inconvénient, Noah releva ses manches et suivit Bernard. Une fois sa tâche terminée, il retrouva Shawn dans le couloir. Celui-ci semblait consterné.

-Tu l'as vraiment aidé à sortir le mort du tiroir ? demanda-t-il d'un air dégoûté.

-Bah... oui.

-Fuck, Noah ! Comment fait-il quand tu n'es pas là ?

-Euh... il monte sur son escabeau, attrape les pieds du cadavre et le balance par terre. J'imagine que ça les abîme un peu, mais bon... ça ne concerne que ceux qui se trouvent en haut.

-Dégueulasse ! s'exclama Shawn en s'appuyant contre un mur. Ce fichu de Bernard n'a donc aucun respect pour les morts !

-Arrête de chialer, ma poule, c'était juste une blague ! de répliquer Noah en lui donnant un coup sec sur l'épaule.

N'en pouvant plus, Shawn se rua vers la sortie, pendant que l'autre, croulant de rire, lui balançait :

-Va falloir t'endurcir, mon pote, et passer du thé au cognac, car là, je dois te le dire, tu me fais drôlement honte !

Le poste de police était pratiquement vide. Les quatre policiers qui étaient de service s'occupaient à remplir de la paperasse, non sans regretter amèrement leur choix de carrière. Café à la main et tête baissée, Claudia, l'inspectrice en chef, traversa le couloir en direction des escaliers. De fort mauvais poil, elle avait envie de tout, sauf de jouer les gentilles et de sourire à tous. Shawn et Noah avaient encore contourné les règles. Tant et si bien qu'elle dut sacrifier toute sa matinée de congé qu'elle entendait consacrer à sa fille pour se coller au téléphone et excuser le bordel que ses deux clowns de service avaient foutu dans cette banque. Elle savait parfaitement bien que Shawn avait fait exprès de s'enfermer dans la chambre forte, car il était tout, sauf stupide à ce point.

-Ces p'tits cons vont me le payer ! grommela-t-elle.

-Qui ? chercha à savoir sa secrétaire en levant les yeux.
-Personne ! Préviens-moi quand Shawn et Noah seront arrivés.

La secrétaire acquiesça et pointa trois jeunes affalés sur un sofa.
-Ils sont là pour eux.

Soupirant, Claudia prit la pile de documents qui la concernait et partit s'isoler dans son bureau. Quand Shawn et Noah pénétrèrent dans le commissariat, des applaudissements retentirent, suivis des rires des quatre policiers présents.

-Content de voir que vous vous sortez les doigts du cul pour nous accueillir, les gars ! leur lança Noah.

Ce dernier cessa toutefois de sourire lorsque ses collègues lui signalèrent que Claudia savait pour la banque. La connaissant, elle devait être en furie. Avec Shawn à sa suite, il traversa le poste de police pour se rendre à leur bureau. Un petit gros à lunettes et deux filles les attendaient dans le couloir.

-Ils ont l'air complètement *high*, non ? chuchota Shawn avec raison.

Les jeunes sentaient le weed à plein nez. L'interrogatoire allait être long ! Après avoir suivi les agents dans un bureau, les trois sortirent de leur état végétatif dès qu'ils aperçurent les photos de Muguette. L'une des deux filles éclata en sanglots lorsqu'elle confia que la défunte était une personne pleine d'énergie qui aimait la vie et qui ne répondait jamais non à une invitation pour prendre part à une fête.

-Elle était super cool ! ajouta-t-elle.

Voyant que le petit gros avait l'air de bien la connaître, Noah lança un regard que Shawn comprit tout de suite. Ce dernier fit sortir les deux filles, ce qui fit déglutir bruyamment leur compagnon. Noah retira lentement sa veste et prit place sur un siège.

-Dis-moi, mon gars, tu baisais cette Muguette, pas vrai ?

-Oui, quelques fois.

-Tu peux m'expliquer ce qu'un canon comme elle pouvait trouver d'attirant chez quelqu'un comme toi ?

Le pauvre bougre s'attendait à tout, sauf à une question comme celle-là. Muguet se tapait tout le monde, alors pourquoi pas lui ? Clair que ce satané flic l'étudiait. Aussi, valait-il mieux tout faire pour partir au plus vite.

-Je sais pas, répondit-il, disons qu'on s'entendait bien. Ce n'était pas une fille difficile. Je l'aimais bien et il est sûr que si elle avait voulu aller plus loin...

-Mais elle ne voulait pas... l'interrompit Noah.

Le pauvre garçon comprit qu'il était fort probablement dans le pétrin lorsqu'en se tournant vers Shawn, il constata que lui aussi le regardait d'un air soupçonneux.

-Non, monsieur, reprit-il, elle ne voulait pas. Cette fille ne cherchait pas de relation stable, si vous voyez ce que je veux dire...

-Non, on voit pas, lança Noah.

Le bon moment passé à la morgue n'allégeait en rien l'ennui qui régnait pendant cet interrogatoire. Outre une description plus poussée de la victime, il n'y avait rien de plus à en tirer. Si Bernard était persuadé qu'un homme avait fait le coup, Noah, lui, n'en était pas si sûr. Pourquoi n'y avait-il pas eu viol et surtout, pourquoi cette mise en scène ?

-Muguet était une amie, continua le petit gros en élevant la voix et en se levant de son siège, et oui, je l'aimais beaucoup. Jamais je ne lui aurais fait le moindre mal.

Du coup, les deux inspecteurs comprirent qu'ils n'en apprendraient pas davantage. Shawn, qui jusque-là était adossé au mur, quitta sa position pour aller ouvrir la porte.

-All right ! Vous pouvez partir, mais arrangez-vous pour qu'on puisse vous joindre en tout temps en cas de besoin.

Le jeune parti, il referma la porte derrière lui et reprit sa position initiale.

-We got nothing ! soupira-t-il.

-Fais-moi pas chier avec ton anglais, veux-tu ! maugréa Noah. Je sais très bien qu'on ne m'a rien du tout !

Cela dit, il se releva et remit sa veste. La journée n'avait rien donné et entre aujourd'hui et demain, n'existeraient que des heures devant permettre au coupable d'effacer de précieux indices.

Claudia entendit un homme lancer un juron dans le couloir. Ne reconnaissant que trop bien la voix, elle bondit de sa chaise. Shawn et Noah s'apprêtaient à quitter les lieux et il était hors de question qu'ils partent sans qu'elle les ait d'abord engueulés.

-SHAWN! NOAH! ICI! hurla-t-elle à partir du seuil de la porte de son bureau.

-Salut, Claudia! On revient... on a une piste et il faut qu'on se dépêche.

Shawn se tourna vers Noah pour savoir de quelle piste il voulait parler. En guise de réponse, il se fit pousser vers l'escalier.

-Cours avant qu'elle le fasse! lui ordonna-t-il.

Shawn n'eut pas à se le faire répéter et dévala les marches aussi vite que possible. Toujours plantée dans le cadre de sa porte, Claudia était rouge de colère. Elle regarda sa secrétaire qui faisait semblant de lire des documents. Endormie par la belle gueule de Shawn, cette conne ne l'avait même pas prévenue que les deux étaient là. Elle rentra dans son bureau, non sans faire claquer la porte. S'ils pensaient lui avoir échappé, ils se mettaient le doigt dans l'œil. Depuis le temps qu'elle était leur supérieure, il n'y avait eu, à son souvenir, aucune enquête qui s'était déroulée normalement. En revanche, ils les avaient toutes résolues. Elle se demandait comment ils pouvaient s'entendre aussi bien. À un certain moment, elle était persuadée qu'ils couchaient ensemble. Mais après qu'une dispute plus forte que les autres eut éclaté entre Noah et elle, une fois la tension baissée, il s'était excusé auprès d'elle, et ce, après les heures de bureau. La pression qu'elle subissait à l'époque l'avait fait pleurer et Noah l'avait prise dans ses bras, avant de lui servir un baiser qui ne manquât pas de la surprendre. Non seulement n'en avait-il jamais reparlé depuis, mais son attitude n'avait guère changé. Son acolyte et lui la plaçaient constamment dans des situations inconfortables face à la direction. Elle les engueulait, pour les défendre ensuite... franchement ridicule!

-Ces deux cons vont me le payer! se promit-elle.

Ce disant, elle sourit. Oh que oui, ils allaient payer ! Même que le prix du serrurier pour la porte de cette chambre forte serait prélevé à même leur salaire.

La journée avait été éreintante et Marie-Lou n'avait pas osé rencontrer la psychologue. Ses pensées étaient toutes liées au meurtre de Muguet, et elle n'arrivait pas à les verbaliser. Loup vint se coller à elle. Assise dans le salon, sans lumière, dans le silence le plus total, elle ferma les yeux et sentit sa gorge se resserrer, tout comme cela s'était produit durant la matinée. Comment arriverait-elle à trouver le sommeil ? Il fallait bouger. Peut-être qu'elle pourrait appeler Sébastien ? Non... pas question de lui confier le rôle du mâle protecteur. Après tout, elle ne risquait rien. Sûrement que la Française était mêlée à des histoires pas très nettes. C'était une fille qui attirait les problèmes, ce qui n'était pas son cas à elle. Si elle invitait Sébastien, pour sûr qu'il essaierait de la toucher et de l'embrasser, alors qu'en ce moment, elle avait envie de tout sauf ça. Elle repensa aux dossiers disparus. Qui sait si ce n'était pas Muguet ? Car cette fille, disons-le, avait quelques fois des comportements pour le moins étranges. Peut-être qu'elle redoutait la prochaine enquête de crédit ? Puis elle secoua la tête en se disant que c'était absurde. Nul besoin du journal intime d'un employé pour conduire une enquête de crédit, seul un numéro d'assurance sociale suffisait. Elle se leva et alluma la lumière, tout en se disant qu'elle devait se changer les idées. Elle ouvrit la radio, empoigna le balai et commença à le passer dans la cuisine. Rien de mieux que de faire du ménage pour oublier ses tracas !

-Tu es fier de moi, hein, mon beau Loup ?

Entendre sa propre voix s'adresser à son chien lui sembla de trop. Elle laissa son balai, ramassa le tas de poussières et le jeta. Elle prit le sac-poubelle et décida d'aller le porter en bordure du chemin, histoire de prendre un peu d'air. Alors que la neige tombait à gros flocons, elle sortit sans manteau, les bottes à moitié fermées. Sa rue était déserte, la neige avait recouvert le gris de l'asphalte et les voitures commençaient à ressembler à des igloos. Il lui faudrait se lever plus tôt, le lendemain, pour ramasser tout ça. Mais qu'à cela ne tienne... elle aimait ce vent qui soule-

vait la neige pour ensuite la faire danser en petits tourbillons, tout comme elle aimait entendre le craquement de cette dernière sous son poids. La poésie s'arrêta dans un jappement. Derrière elle, Loup cherchait un coin où faire ses besoins.

-Merde ! jura-t-elle. La porte !

Elle l'avait mal refermée et Loup en avait profité pour sortir. Elle s'approcha de lui pour l'attraper, mais le chien, qui raffolait de l'extérieur, n'avait nullement l'intention de se laisser faire. Du coup, il se mit à courir dans tous les sens, l'air de dire : « Attrape-moi si tu peux ! »

Regardant tout autour d'elle, Marie-Lou sentit la peur la gagner lorsqu'elle constata que la rue était déserte. Tout, sauf rester dehors. Elle courut à l'appartement, prit la boîte de biscuits pour chien, et la secoua de façon à faire le plus de bruit possible. Il n'en fallait guère plus pour convaincre Loup de rentrer. Dès qu'il fut à l'intérieur, elle ferma la porte, puis la verrouilla. Plus rassurée, elle donna un biscuit à Loup qui le dévora dans le temps de le dire.

En se penchant pour ranger la boîte de biscuits dans le compartiment se trouvant sous le four à micro-ondes, elle remarqua, sur le plancher, des traces de pieds autres que les siennes. Quelqu'un s'était introduit chez elle. Telle une déchaînée, elle se rua vers la porte.

-Tu crois aller où, comme ça ? entendit-elle alors.

Le coup porté sur sa nuque lui fit l'effet d'une décharge électrique. Elle n'arrivait pas à relever la tête, ni même à crier, tant elle était étourdie. Elle essaya de ramper jusqu'à sa chambre dans le but de s'allonger au plus vite, mais ce faisant, elle reçut un deuxième coup, lequel lui fut fatal. Après qu'elle se soit complètement effondrée au sol, un troisième coup fut porté, celui-là visant à séparer sa jolie tête du reste de son corps.

Chapitre 4

Le jeune homme se réveilla avec la drôle de sensation que quelque chose vibrerait près de lui. Il sortit du lit et prit son cellulaire. Qui pouvait bien l'appeler à une heure aussi matinale ? Aucun appel manqué n'étant indiqué, il crut donc qu'il avait rêvé. Son estomac le brûlait. Pas étonnant, vu le nombre de shooters qu'il s'était envoyé la veille ! Intimidé par la beauté du policier qu'il avait rencontré au bar, seul un sévère excès d'alcool lui avait permis de passer outre son complexe d'infériorité.

-Allo ?

Il se retourna pour voir le policier en question, assis dos à lui, parler au téléphone.

-Fuck ! l'entendit-il dire. J'arrive tout de suite !

Après quoi, il le vit se lever sans se retourner pour enfiler son pantalon et sa chemise. Lorsqu'enfin il daigna lui faire face, il était impeccable. Malgré la nuit qu'ils venaient de passer ensemble, pas un seul cerne n'entachait son beau visage et pas un seul cheveu n'était déplacé.

-Hi... euh... Mathieu, lui dit-il en souriant.

-C'est pas Mathieu, c'est Mathias.

Son cœur voulait exploser et son cerveau éclater tant il était déçu et honteux. C'est qu'avec ce policier, il avait pensé que peut-être...

Shawn était plutôt familier avec ce genre de réaction. C'est pourquoi l'erreur volontaire concernant le prénom de sa dernière conquête lui permettait de lui signaler qu'il n'y aurait pas de lendemain à leur histoire. Il détestait ces moments-là. Mais bon... il fallait faire vite, car Noah l'attendait. Apparemment, leur suspecte numéro un avait été retrouvée morte. Il prit sa veste et contourna le lit afin de rejoindre son amant d'un soir.

-C'était super, comme nuit, dit-il, en lui prenant le visage à deux mains. I'm sorry, mais je dois m'en aller. Le boulot m'appelle !

Il l'embrassa rapidement sur les lèvres, mit son veston et s'éclipsa tel un voleur.

Noah en était déjà à son quatrième café. Une voisine avait repéré le chien de Marie-Lou. Complètement apeuré, le pauvre errait seul sur le terrain avant de l'immeuble. Elle voulut donc le ramener à sa propriétaire et, voyant que la porte était ouverte, elle se permit d'entrer dans l'appartement. Dans l'obscurité, elle trébucha sur ce qu'elle croyait un «ballon dur». Après avoir ouvert une lumière, quelle ne fut pas sa surprise en constatant qu'il ne s'agissait pas d'un ballon, mais bien de la tête de Marie-Lou ! La pauvre femme avait été décapitée à coups de hache. Si le meurtrier était le même que celui de Muguet, il n'avait pas recréé le même scénario. La porte n'avait pas été forcée, aucune trace de bagarre et la victime avait été attaquée par-derrière et donc, par surprise. Une chose demeurait sûre : c'est qu'elle n'avait certes pas invité un ami en le priant d'apporter sa hache.

Quelqu'un frappa à la porte. Faisant signe à la policière qui relevait les empreintes de ne pas le déranger, Noah alla ouvrir. Shawn, sourire en coin et muni de deux gobelets de café, se tenait en face de lui.

-Tiens, lui dit-il, j'en ai pris un pour toi ! Je crois que la journée va être très longue.

Noah regarda son collègue en se disant que ce dernier était d'une gentillesse presque énervante. Puisqu'il était habillé exactement comme la vielle, il apparaissait clair qu'il n'était pas rentré chez lui et qu'il n'avait pas, ou très peu dormi. Malgré cela, il ne présentait aucun signe de fatigue. Même qu'il avait une gueule à faire mouiller une bonne sœur. À le voir le fixer ainsi, Shawn s'inquiéta.

-Are you O.K., Noah ? s'enquit-il.

-T'as jamais pensé à être acteur ou escorte, toi ?

-Hein ?

Shawn tendit un café à Noah en se disant que le pauvre travaillait trop. Il lui tapa sur l'épaule et se promit de ne pas parler anglais de la journée.

Quand Brassard vit les deux policiers se pointer à nouveau à la banque, elle sentit ses jambes la lâcher. Elle s'appuya sur le bureau et s'assit sur la chaise se trouvant derrière celui-ci. Marie-Lou ne s'était pas présentée alors que depuis son embauche, elle n'avait pas manqué une seule journée. Voilà qui était de mauvais augure. Le policier noir s'avança vers elle, suivi de près par le blondinet. Du coup, sa respiration s'accéléra.

-Madame Brassard.

-Non ! Non !

Elle avait hurlé sans même s'en rendre compte, ne réalisant ce fait qu'après avoir vu tout le monde se retourner. Noah recula, persuadé qu'elle allait lui faire une crise de nerfs dès qu'il aurait prononcé le nom de Marie-Lou. Ces cas-là relevaient de la compétence de Shawn. Ayant tout de suite saisi la situation, celui-ci s'était déjà penché vers Brassard.

-Que se passe-t-il ? chercha-t-elle à savoir.

Dernière elle, Monsieur Laprise n'affichait guère une meilleure mine. C'est la réceptionniste qui l'avait prié de descendre. « Il faudrait le prendre en charge lui aussi », se dit Noah, en soupirant. Shawn avait raison. Non seulement cette journée serait très longue, mais pénible au plus haut point.

L'ambulancier ferma les portes et tapa sur la vitre afin de signaler au conducteur qu'ils étaient prêts à partir. Brassard, encore chancelante, se tenait entre les deux inspecteurs pour regarder le véhicule s'éloigner. Jamais elle n'aurait cru que monsieur Laprise réagirait ainsi. Il s'était effondré au sol sans prévenir. Les policiers n'ayant pas eu le temps de le rattraper, sa chute fut plutôt brutale. Il y avait même du sang qui s'était mis à couler de son crâne. Rien de très grave, avait précisé l'ambulancier, mais tout de même ! Ce n'était pas l'extérieur de la tête de l'homme qui l'inquiétait, mais bien l'intérieur. Peut-être y avait-il quelque chose entre Marie-Lou et lui, songea Brassard en recouvrant son visage de ses mains. Comment pouvait-elle penser de la sorte ? Marie-Lou était une bonne fille, elle n'était de celles qui s'allongeaient sans amour, comme... comme cette Muguette. Mais pourquoi elle... pourquoi ?

-Ça va aller, madame Brassard ?

Sans savoir qui des deux enquêteurs lui avait posé cette question, elle leur fit signe que oui. Elle ne voulait pas rentrer chez elle, car assez

bizarrement, elle ne se sentait en sécurité que sur les lieux de son travail. Après tout, ce n'est pas là que les deux meurtres avaient été commis.

-Je vais retourner à l'intérieur, messieurs, annonça-t-elle. Je reste néanmoins à votre disposition.

Shawn et Noah pensaient exactement la même chose. Cette femme avait des nerfs d'acier. Un peu trop à leur goût, d'ailleurs.

-Et on recommence, soupira bruyamment Noah. Cette fois-ci, personne n'a d'alibi qui tienne. Merde ! Est-ce que ces gens-là vivent constamment enfermés chez eux ?

-Noah, si tes collègues se faisaient tuer sans raison apparente, tu ne t'enfermerais pas, toi aussi ?

-Non ! Mais moi, je suis armé !

-Très bien. Donnons un fusil à chaque employé de la banque et lorsque l'un d'entre eux tuera le meurtrier, on saura qui c'est !

Noah sortit les clés de la voiture et fit signe à Shawn que la pause était terminée. Suite à la mort de Marie-Lou, ils avaient une piste puisque le nom d'un certain Sébastien avait maintes fois été mentionné durant les interrogatoires. Selon ce qu'ils avaient appris, ce type possédait un bar dans le centre-ville. C'est donc là qu'ils avaient décidé de reprendre l'enquête. Les meurtres de Muguette et Marie-Lou étant différents, rien ne laissait présumer que leur meurtrier était la même personne.

Le bar en question était sombre et plutôt sale. Étonnant qu'une fille comme Marie-Lou ait pu fréquenter ce genre d'endroit. Noah s'installa à une table pendant que Shawn se renseignait auprès du barman pour savoir si le propriétaire était présent. Les lieux étaient presque vides. Il y avait un homme complètement bourré qui essayait de glisser un deux dollars dans une machine à sous et une fille tout aussi ivre qui regardait Shawn avec envie. Elle avait les cheveux gras, le dos arrondi, des leggings en guise de pantalon et un petit chandail jaune qui ne recouvrait même pas son nombril. La pensée de l'aborder, s'il n'avait pas été de service, rappela à Noah qu'il avait franchement besoin d'une nouvelle conquête. Oui, mais sûrement pas elle. Il ne voulait pas passer les trois prochains jours à se gratter. Il aimait les femmes. Belles ou moches, il leur trouvait toujours quelque chose d'attirant, que ce soit une douceur dans la voix, une odeur ou encore, un grain de beauté. Presque tout le temps, lorsqu'il en rencon-

trait une, il trouvait une raison pour la ramener chez lui. Le «après» était certes moins agréables avec les laides, il ne se le cachait pas, mais l'envie du moment lui faisait souvent oublier ce fait.

-Noah, tu dors ?

Debout en face de lui, Shawn se trouvait avec un barbu vêtu d'un t-shirt sale et troué. Noah était si absorbé par son envie de s'envoyer en l'air qu'il avait fermé les yeux. Un seul remède possible : ramener une princesse à la maison dès ce soir !

Shawn invita Sébastien à s'asseoir et fit de même. Ce Sébastien était définitivement le suspect le plus bavard que les deux enquêteurs avaient vu jusque-là. Après l'avoir entendu leur dire que le soir du meurtre, il était au bar, le tout pouvant être validé par le personnel en place, ils durent l'écouter déblatérer sa vie, histoire d'en apprendre davantage sur sa personnalité. Visiblement sous le choc, le type éprouvait un tel besoin de parler, qu'il passait d'un sujet à l'autre, sans même prendre le temps d'établir de lien entre eux. De plus, sa voix se cassait chaque fois qu'il terminait une phrase. Apparemment, Marie-Lou et lui se connaissaient depuis longtemps, bien que leur relation n'était que purement sexuelle. Il était marié et père de deux enfants, ce que la victime ignorait totalement.

-Je vous jure, certifia-t-il, que j'aimais réellement cette fille. Je suis persuadé qu'elle trouvera... euh... qu'elle aurait trouvé... euh... quelqu'un de bien. Mais moi, je... c'est compliqué, voyez-vous...

Voyant que le type se débattait dans ses justifications, Noah commença à s'impatisser.

-Monsieur, lâcha-t-il, on n'en a rien à faire de vos histoires de cul, vous me suivez ? Où avez-vous connu Marie-Lou ?

Sébastien se sentit rougir. Il était bouleversé par la mort de sa maîtresse, mais en même temps, il craignait que les enquêteurs informent sa femme de la relation qu'il avait entretenue avec elle. Il savait que ses infidélités ne lui seraient en aucun cas pardonnées. Ces deux flics le soupçonnaient, c'était évident, Marie-Lou lui ayant souvent donné l'impression qu'elle en voulait plus de lui. Cela le mettait dans un véritable état de panique. Chaque fois qu'il la voyait, il avait toujours des remords, le lendemain. Jamais il n'avait compris ce qui l'attirait tant dans le lit de cette fille.

-Je ne l'ai pas tuée, plaïda-t-il.

-Monsieur, répondez à la question de mon collègue, je vous prie, le somma Shawn.

-Je l'ai connue dans une réunion, alors qu'elle venait tout juste de quitter sa campagne. Une amie en commun nous avait présentés l'un à l'autre. Elle cherchait alors du travail et suite à cette première rencontre, je ne l'ai pas revue pendant un bon moment. Je l'ai recroisée par hasard quelques mois plus tard, à l'occasion d'une fête. Elle m'a dit qu'elle travaillait pour une banque, on a échangé nos numéros et on a commencé à se fréquenter peu de temps après.

-C'était quoi, cette réunion ?

-Oh ! Rien... Un nouveau parti politique qu'une bande d'amis voulait fonder. Marie-Lou et moi sommes... euh... elle était souverainiste, comme moi. C'était un parti plus radical, plus passionné, mais... ça n'a pas fonctionné.

Géné, Sébastien émit un sourire, ce qui permit aux enquêteurs de découvrir qu'il lui manquait une dent. Mais qu'est-ce que Marie-Lou pouvait bien foutre avec cette merde ? se dirent-ils en se levant après avoir réalisé qu'ils avaient encore une fois perdu leur temps.

Brassard composa le code de l'alarme. Marlène et elle s'étaient chargées de la fermeture de la banque, ce qui était loin d'être son moment préféré. Elles étaient seules et même si Marlène était une fille alerte, elle n'était pas de celles qui savaient se défendre. Brassard claqua la grande porte d'entrée en se disant : « Enfin, une autre journée de terminée ! » Elle ne savait vraiment plus si elle aimait son travail. Sa vie s'était déroulée en un souffle, ce qui fait qu'elle se sentait vieille et pleine de regrets. Pourquoi tuer deux jeunes filles plutôt qu'une vieille femme sans passion et sans famille ?

-Ça va, Francine ?

Entendre Marlène prononcer son prénom lui fit une drôle de sensation. Elle était sur les lieux de son travail et quelqu'un lui demandait comment elle allait. C'est donc dire qu'elle méritait de vivre, elle aussi. Si elle était encore de ce monde, c'est qu'elle le méritait et voilà tout.

-Oui, Marlène, je suis fatiguée, mais ça va. Bonne soirée.

Marlène la regarda avec insistance, persuadée qu'elle avait l'air de tout, sauf de bien aller. Depuis le début de cette histoire de meurtres, sa chère patronne avait des pertes de mémoire et même, des moments d'absence. Elle l'avait même vue parler toute seule dans la cuisinette. Sûr que cette femme était sur le point de craquer. Pour Monsieur Laprise, ce fut la même chose. Elle fut loin d'être étonnée lorsqu'elle le vit s'effondrer devant la machine à café, le matin où les policiers s'étaient présentés dans son bureau. Cet homme, qui incarnait la virilité absolue, lui avait alors fait pitié. Lorsqu'elle l'avait vu faire, elle s'était éclipsée en silence pour ne pas qu'il remarque sa présence. Depuis lors, il n'était plus du tout attirant à ses yeux.

Brassard régla le chauffage de sa voiture au maximum. Tout ce dont elle avait envie, c'était d'un bon bain. Depuis le début de cette histoire d'horreur, elle avait constamment froid et n'arrivait pas à se réchauffer. Comme si l'hiver s'était installé au plus profond de son être. Soudain, un bruit la fit sursauter. Après avoir freiné de toutes ses forces, elle fut propulsée vers l'avant. Heureusement qu'elle avait mis sa ceinture de sécurité, car autrement, qui sait si elle n'aurait pas elle aussi fini à la morgue ? Les deux mains sur le volant, elle n'osait plus bouger tant elle avait peur. Elle leva les yeux vers le rétroviseur... mais non... rien... sûrement la neige qui avait dû tomber du toit. Elle regarda dans son angle mort et là, pas de doute possible... Elle avait bel et bien vu une ombre se déplacer. Sans plus attendre, elle retira le pied du frein et appuya sur l'accélérateur.

Le bar où Noah avait décidé de passer la soirée ne valait guère mieux que celui du p'tit con que fréquentait Marie-Lou. Moins sombre, plus miteux, mais comportant davantage de filles. Il avait envie de séduire. Certes, il n'avait pas la gueule de Shawn, mais tout de même, il savait y faire. Il n'avait pas peur du refus et jusque-là, sa confiance en lui s'était avérée payante. Il regarda autour de lui pour vite se rendre compte que plusieurs femmes lui convenaient. Parmi celles-ci, il y en avait justement une qui lui faisait penser à Marie-Lou. Elle était mince, délicate, avec des yeux de biche et de magnifiques cheveux blonds. Elle discutait avec une copine tout aussi blonde, mais franchement moins jolie. Il se mit à

épier leur conversation pour savoir quand attaquer. Il aimait aborder une fille alors qu'elle était en présence d'une amie. Non seulement elle se sentait ainsi plus en sécurité, mais le plaisir d'être abordée devant témoin lui donnait une assurance condescendante que personnellement, il aimait bien. Sa cible parlait d'un soi-disant tatouage qu'elle venait de se faire faire. Histoire de le montrer à sa copine, elle se retourna à moitié sur sa chaise, puis abaissa son jean à la limite permise dans un lieu public. Ceci fait, elle pointa un trèfle à quatre feuilles et raconta que ce dessin lui rappelait qu'enfant, elle en avait trouvé un. Cela étant plutôt rare, elle devait en conclure que bien souvent, le bonheur se trouve à nos pieds. Le regard qu'elle offrit à Noah au moment où elle remonta son pantalon lui fit comprendre qu'il pouvait s'approcher. Il cala donc sa bière d'un trait et marcha vers elle.

-Merde ! grommela-t-il plutôt que de saluer tendrement sa future conquête comme l'éthique l'aurait voulu.

-Pardon ? fit la réplique quasi parfaite de Marie-Lou en le regardant bizarrement.

Sans autre préambule, il s'excusa et se rua vers la sortie.

Le bain était rempli aux trois quarts et la mousse donnait l'impression qu'un seul pied posé à l'intérieur suffirait à le faire déborder. La chaleur qui se dégageait avait embué le miroir et les fenêtres. Shawn retira son peignoir qu'il laissa tomber sur le sol. Il avait attendu ce moment toute la journée. La crainte que l'odeur de la morgue ait pu imprégner ses vêtements lui avait donné un de ces fichus maux de tête ! C'est lorsqu'il posa son postérieur dans l'eau que la sonnette retentit.

-FUCK ! FUCK ! FUCK ! s'écria-t-il.

Comme si cette journée n'avait pas été suffisamment éprouvante ! Alors qu'on sonna à nouveau, il se leva et remit son peignoir sans même prendre le temps de s'essuyer. Après une troisième sonnerie, il ouvrit enfin. Noah, tout essoufflé, avait laissé son doigt sur la sonnette afin qu'elle ne s'arrête plus.

-On a un problème ! lança-t-il sans même un salut.

-Quoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

Après s'être allumé une cigarette, Noah examina étrangement son collègue avant de lui dire :

-Tu as hérité de la garde-robe de ta grand-mère, ou quoi ?

En peignoir vert pomme, les jambes dégoulinantes et les pantoufles mises à l'envers, Shawn avait l'air complètement perdu. Lui souriant, Noah lui désigna un fauteuil afin qu'il y prenne place.

-La petite Muguette était une fêtarde, commença-t-il par lui dire, et elle avait la réputation d'être une fille facile, pas vrai ?

-Oui, et alors ?

-On l'a retrouvée dans un état qui laissait croire à un viol, non ?

Avec son mal de tête qui s'était amplifié, le pauvre Shawn éprouvait toutes les difficultés du monde à se concentrer.

-Je ne comprends pas, Noah, répliqua-t-il, tu veux dire «laisser croire» comme dans «simuler» ?

Sans quitter son interlocuteur des yeux, Noah tira une longue bouffée de sa cigarette et rejeta la fumée par les narines.

-Explique-moi ce qu'un parti souverainiste revendique plus que tout, Shawn...

-La séparation entre le Québec et le reste du Canada. Mais je ne vois pas le lien avec Muguette et... OH MY GOD !

Noah se leva et se dirigea vers la fenêtre pour l'ouvrir. Il tira une autre longue bouffée et jeta sa cigarette. Shawn avait compris. Le meurtre des deux filles était l'œuvre d'une seule et même personne. C'est le tatouage du trèfle que la blonde avait au-dessus des fesses qui avait allumé Noah. Les victimes avaient été assassinées par un individu qui les connaissait. Muguette, en raison de sa réputation de femme facile, avait été tuée et placée dans une position qui mettait en évidence ce trait de personnalité. Quant à Marie-Lou la séparatiste, elle avait eu la tête séparée du corps. Si ces filles n'étaient pas des amies dans leur vie personnelle, elles travaillaient ensemble. Le meurtrier pouvait donc être un collègue. Sachant cela, il fallait faire vite avant qu'il ne recommence à tuer.

-It's crazy ! Encore aujourd'hui, le parti est attaqué !

La tête baissée, Shawn était perdu dans ses pensées, alors que Noah faisait une montée de lait. Ce con voulait remettre ça !

-Shawn, grommela-t-il, je te préviens que je ne suis pas d'humeur.

Shawn se leva d'un bond et inspira longuement, ce qui fit deviner à Noah qu'il s'appêtait à lui servir son fichu sermon. Son collègue était fort certainement le seul anglophone, né en Grande-Bretagne, de surcroît, à prôner la séparation. Chaque fois qu'il lui cassait les oreilles avec le Parti Québécois, il n'avait envie que d'une seule chose, soit de lui casser la gueule.

-Je suis désolé, Noah, mais cette pauvre Marie-Lou se battait pour te donner un pays. Et voilà comment elle est récompensée !

-Shawn, ce malade aurait trouvé n'importe quoi d'autre. Et je te l'ai déjà dit... tu ne peux pas soutenir l'indépendance.

-Hormis ce fou, je ne comprends pas, monsieur Noah... comment tu peux détester un parti qui protège notre langue française et qui empêche les Anglais de prendre le peu qu'il nous reste ! Hein, Noah, COMMENT ? hurla Shawn en s'agitant.

-Putain de merde, Shawn, tu es un Anglais ! Tu te rends compte que tu te bats contre toi-même ?

Shawn balança ses pantoufles puis se rassit. Il devait respirer et retrouver son calme. Aucune idée ne pouvait être partagée sous l'emprise de la colère. Il sourit donc et répliqua doucement :

-Non, Noah, je ne suis pas un Anglais. De par maman, je suis Irlandais et à ce titre, sache que nous aussi nous avons subi l'oppression anglaise. Quant à papa, il est Français alors que moi, je suis Québécois d'adoption. Et moi, je pense simplement que le Québec devrait vivre séparé. Voilà tout !

-Vivre séparé ! Pourquoi tu ne demandes pas à cette Marie-Lou comment elle trouve ça, elle, de vivre séparée !

-T'es un salaud, Noah ! Tu ne peux pas te servir des morts de cette façon !

Sans lâcher son collègue du regard, Noah recula afin de s'adosser confortablement dans le fauteuil qu'il occupait.

-Shawn, tu sais, ces gens bien intentionnés qui prétendent ne pas

être racistes parce qu'ils ont un collègue, un ami ou encore, un cousin de race noire, mais qui ne supporteraient pas de voir leur fille en baiser un...

- ...

-Tu ne t'es jamais demandé qui était ce pauvre con noir qui servait de nègre à ces racistes qui ne s'assumaient pas ?

Noah se faisait plaisir, et cela se voyait. Shawn rageait tellement, qu'il crut bien que sa tête allait exploser. Les battements de son cœur se faisaient sentir jusque dans ses tempes.

-Tu vois, Shawn, reprit Noah, tu es l'excuse de ceux dont le discours va vers un patriotisme primaire, ceux qui ne veulent pas juste un pays, mais qui désirent être maîtres chez eux. Tu es leur...

-Don't !

- ... leur nègre.

-FUCK YOU !

Noah avait poussé trop loin. Tellement, que Shawn était écarlate. Le doigt tendu vers son confrère qui attendait les propos qu'il s'apprêtait à lui servir, il se releva. Si Noah n'avait rien contre le mouvement séparatiste, il détestait, en revanche, ceux qui s'y greffaient et dont les convictions tenaient davantage du totalitarisme. Et malheureusement, c'étaient ces gens-là que Shawn servait. Ce besoin constant d'être accepté le poussait dans les bras de barbelés. Noah se remémorait à nouveau la fois où il regardait à la télé les images d'une manifestation CONTRE le mariage homosexuel. Qui reconnut-il en tête du cortège de la honte ? Shawn ! Dès qu'il le vit, il laissa tomber sa tasse de café par terre. À la suite de cet événement, il ne lui avait pas adressé la parole pendant deux semaines, laissant à cet idiot le temps de réaliser l'emploi de pute qu'il occupait.

-De quel droit utilises-tu ce mot ? hurla Shawn.

-Quel mot ?

-Tu m'as traité de nègre.

Noah leva les yeux au plafond en soupirant. Celle-là, on ne la lui avait encore jamais faite.

-Écoute, Shawn, actuellement, sur une échelle de un à dix, ton niveau de crédibilité se situe à zéro.

-Raciste ! gueula Shawn en tremblant de rage.

Noah n'en revenait pas. Décidément, son cher collègue était réellement offusqué. Cet homme de race blanche le traitait lui, un homme noir, de raciste.

-Rassure-moi, Shawn... est-ce que tu sais que tu n'es pas noir ?

-Ce n'est pas une raison.

-Bon, écoute... je vais me contrôler du mieux que je peux pour ne pas t'en foutre une. Je te jure qu'en ce moment, c'est un très gros travail que je fais sur moi-même. Non, mais... tu ne peux pas être en colère parce que je t'ai traité de nègre !

-Tout le combat que les noirs ont mené jusqu'à maintenant, mon ami... Tu ne peux pas savoir comment ce mot nous replonge des années en arrière ! Sous ce mot, tous les acquis disparaissent comme par enchantement. Comment... comment peux-tu me traiter de... de sale nègre ?

-Bien que ce n'est pas le plus choquant dans ce discours, je n'ai pas dit « sale nègre », mais que tu étais LEUR nègre.

-Ne joue pas avec les mots, Noah !

-Arrête ton cirque, l'Anglo ! La question n'est pas que tu sois, ou non, un nègre, puisque tu ne l'es pas ! La question, c'est... que tu ne peux pas... Merde que t'es con, Shawn, vraiment con !

-Je suis peut-être con, mais moi, au moins, je ne suis pas un fucking raciste.

Le coup de poing de Noah arriva juste sous le menton de Shawn. La puissance était telle, que le choc des dents du bas de ce dernier contre celles du haut résonna dans son crâne. Il tomba à la renverse tout en essayant vainement, dans sa chute, de s'accrocher au sofa derrière lui. Du coup, il se retrouva par terre, complètement nu, son peignoir s'étant défait. À moitié assommé, il se frotta le menton afin d'atténuer la douleur.

-Je suis rassuré, lui balança Noah en s'accroupissant près de lui. Avec toutes les conneries que tu me dérites depuis tout à l'heure, je ne savais plus si t'avais encore des couilles.

Shawn le regarda avec une absence totale d'expression. Le coup l'ayant amorti, il n'avait plus la force de répliquer et Noah le savait parfaitement. Ce dernier s'assit par terre et s'alluma une cigarette. La discussion était close, il fallait faire progresser l'enquête et à ce chapitre, les deux étaient d'accord.

Le téléphone fixe de Shawn sonna. Puisque depuis le début de cette affaire, pas un seul appel n'avait annoncé quelque chose de bon, il dévisagea Noah qui lui, s'empara de son cellulaire pour consulter ses messages. Il en avait reçu deux.

-Merde ! râla-t-il. Je crois qu'on a un nouveau meurtre !

Shawn referma son peignoir et se dirigea vers son téléphone.

-Allo ? Oui, je sais... O.K., on sera là. *WHAT? C'EST UNE BLAGUE ?* s'écria-t-il dans un élan de rage avant de laisser tomber son téléphone sur le sol.

-C'est qui ? chercha à savoir Noah.

-C'est qui, quoi ?

-Qui est mort ?

-Comment ça «qui est mort ?» C'était Claudia. Elle est vraiment fâchée et veut nous voir demain, première heure. Et c'est nous qui devons payer pour la porte.

Si le mal de tête de Shawn avait disparu, la douleur provoquée par le coup de Noah s'était transportée dans sa mâchoire. Il ramassa son téléphone qui à peine remis en place, sonna à nouveau. Raccrocher au nez de Claudia n'était pas sans conséquence. Sûr qu'il allait en payer le prix et le tout ne serait pas entièrement prélevé de son salaire. Il n'eut pas le temps de décrocher que Noah, qui s'était levé en vitesse, s'empara de l'appareil.

-Allo, c'est Noah. Oui, j'ai vu... QUOI ? TU TE FOUS DE MOI !

Après avoir raccroché, il balança le téléphone à travers la pièce. Sa colère n'était pas partie, elle était constante. Le pauvre Shawn ne pouvait rien faire, sinon regarder son téléphone se percuter contre le mur.

-Combien ?

-Quoi, combien ?

-La porte... combien ?

-Me fais pas chier avec ta porte, Shawn. On a un autre mort. Alors, fais-moi plaisir et dépêche-toi de t'habiller. Et ne prends surtout pas le temps de te maquiller, y'a du boulot !

Chapitre 5

Le bureau de Claudia était petit et après avoir constaté que l'air y était irrespirable, Noah se rendit compte qu'il n'y avait aucune fenêtre. Assez étrangement, on avait refilé la pièce la plus minable à la personne qui y passerait le plus de temps.

-Ne m'écoute surtout pas, Noah !

Claudia était debout et comme d'habitude, dans tous ses états. Fou ce que Noah la trouvait belle. Cette fille avait un caractère de feu. Sûr qu'au lit, elle devait être une vraie bombe. Avec sa petite taille, ses cheveux frisés, sa peau mate et ses yeux noirs, elle devait certainement avoir des origines italiennes. Bien que ses hanches étaient plutôt larges, la grosseur de sa poitrine arrivait à équilibrer le tout. En la regardant s'agiter, Noah ne put que sourire en se disant qu'effectivement, sa supérieure avait tous les airs de la parfaite Sicilienne en colère. Lui qui la veille n'avait ramené aucune princesse chez lui, était excité comme jamais.

-Mais je rêve ! gueula Claudia. Oui, c'est ça, je rêve ! Non seulement vous me mettez dans la merde, mais en plus, vous vous foutez de moi !

Shawn se tourna vers Noah qui continuait de sourire. Qu'est-ce qui lui prenait ? Ils étaient à deux doigts de se faire arracher la tête et lui souriait bêtement. Avec ses deux petites heures de sommeil et sa mâchoire en bouillie, Shawn, quant à lui, songeait à remettre sa démission sur-le-champ.

-Je n'ai pas encore reçu votre rapport, continua Claudia en s'asseyant.

Noah savait que dans cette position, la tornade brune ne crierait plus. C'était donc à leur tour de parler.

-Écoute, Claudia, commença-t-il par dire, je comprends que tu sois fâchée, mais je crois qu'on a affaire à un tueur en série.

-Je me fous de ce que vous pensez, Noah ! rétorqua Claudia en regagnant la position debout.

Après qu'elle se soit rassise, Noah reprit :

-D'accord, d'accord... On va te fournir un rapport bien détaillé. Mais laisse-nous la journée. On doit se rendre à la morgue, car on a un nouveau cadavre.

-Comment ça, un nouveau cadavre ? ragea Claudia en se relevant d'un bond.

Du coup, Noah émit un rire. C'était nerveux, il le savait. Il avait maintenant trois meurtres sur les bras, pas l'ombre d'une seule preuve, n'avait pratiquement pas dormi et avait devant lui un volcan en pleine éruption.

-Shawn, dit Claudia, c'est quoi cette histoire de nouveau cadavre ?

Assis au plus profond de sa chaise, les mains sur les genoux, le pauvre Shawn était loin d'être à l'aise.

-You're right, Claudia, on va faire le rapport. Pour le nouveau mort... C'est pas joli... Pas joli du tout.

-Comment ça, pas joli du tout ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Et arrête de me répondre comme un autiste. Mais c'est qui, ce mort, bordel ?

Noah se leva à son tour. Faisant le double de la taille de Claudia, il vit tout de suite celle-ci le détailler du regard. « Ne pas sourire », se dit-il. Un jour, il l'aurait, mais pour l'heure, il devait se contenter de la calmer.

-Écoute, Claudia, tu sais à quel point je respecte ton travail. Tu sais que NOUS respectons ton travail. Je te propose donc que moi, j'aille voir Bernard et que Shawn, lui, s'occupe du rapport.

Amusée, Claudia s'assit sur son bureau et répliqua :

-Non, Noah ! TU vas taper le rapport pendant que Shawn ira voir Bernard.

-*WHAT!* s'emporta Shawn. Pourquoi moi ? Pourquoi pas lui ?

Claudia n'ignorait pas l'aversion de Shawn envers la morgue, tout comme elle savait qu'installer Noah derrière un bureau pour rédiger un rapport était pire, pour lui, qu'une castration publique.

-Parce que c'est moi qui décide qui va où et qui fait quoi ! répondit-elle. C'est non négociable et sur ce, je vous souhaite une bonne

journée !

Shawn arracha sa veste du dossier de sa chaise et franchit la porte en la faisant claquer violemment derrière lui, avant de la rouvrir aussitôt pour s'excuser du bruit et rendre son « bonne journée » à sa patronne. Même furieux, il était incapable d'impolitesse. Voyant que Noah restait dans son bureau, Claudia lui dit :

-Le rapport ne va pas se taper tout seul, tu sais !

L'inspecteur la scruta avec attention. Le ton de sa voix était inchangé, mais son attitude, en revanche, n'était plus celle d'une personne qui contrôlait la situation. Il connaissait assez bien les femmes pour savoir quand il en troublait une. Toujours assise sur son bureau, Claudia devait, pour s'adresser à lui, se cambrer d'une façon qui lui donnait envie de se jeter sur elle.

-Ne me regarde pas comme ça, Noah. Je ne suis pas une de tes putes !

Elle sauta de sa table de travail et le contourna pour regagner sa chaise. Dès que le bureau fut entre eux, elle put reprendre le dessus. Bien que cela l'énervait, elle n'était pas insensible aux charmes de son interlocuteur.

-Claudia, ricana Noah, je ne t'ai jamais considérée et ne te considérerai jamais de cette façon. Euh... Je vais aller taper ce rapport.

Tout en continuant de ricaner, il remit sa veste et marcha vers la porte. Claudia surchauffait. Hors de question de se laisser duper par ce macho !

-Je le veux avant midi.

Noah ouvrit la porte et tout juste avant d'en franchir le seuil, se retourna lentement pour demander :

-De quelle origine es-tu ?

-Mes parents sont grecs.

-Grecs... Évidemment.

Il sourit et sortit. Claudia regarda la porte se refermer, non sans se demander ce qu'il voulait bien dire par « évidemment ».

Bernard prit ses ciseaux, puis examina le mort qu'on lui avait amené et que Noah avait qualifié de cas urgent. Vu l'état du corps, il se demandait bien par où commencer. Le pauvre bougre avait du ruban adhésif partout. Aux mains, aux coudes, aux chevilles et sur la bouche. Il s'agissait du même genre de ruban qu'utilisent les hockeyeurs pour leur équipement. La victime avait été ficelée à un vélo et une voiture lui avait roulé dessus à maintes reprises. Un carnage ! Le cadavre ressemblait à un mollusque. Plus un seul de ses os n'était entier.

-Oh My God ! C'est quoi, ce boucherie ?

Debout sur son escabeau, Bernard n'eut guère besoin de se retourner pour connaître l'identité de son visiteur. Après toutes ces années, ce cher Shawn faisait encore des fautes de français dignes d'un enfant de six ans.

-Où est Noah ?

-Il fait un rapport.

-Tu es seul ?

-Eh oui !

Bernard leva les yeux au ciel. Envoyer Shawn tout seul revenait à n'envoyer personne. Il sauta de son perchoir, prit le rapport concernant le mort et le remit à l'enquêteur dont la couleur du visage changeait déjà. Claudia avait gagné. Comment se concentrer et mémoriser des renseignements après une nuit presque blanche ? Décidément, sa patronne avait l'art de se venger ! Le cadavre avait été retrouvé par un itinérant sur le bord d'une route. Noah et Shawn avaient passé pratiquement toute la nuit à essayer de trouver un témoin qui aurait aperçu la voiture. Le rapport remis, Bernard retourna s'installer au-dessus du macchabée.

-Bon, annonça-t-il, je vais éteindre l'enregistreuse. Étant donné la nature des blessures, il est clair que cet homme était mort avant qu'on l'installe sur son vélo. Tu peux me dire son nom ?

Shawn s'approcha de la table. L'odeur de la pièce le répugnait. Lui qui ne s'était pas douché depuis deux jours et qui ne supportait pas l'odeur de son propre corps après une journée de travail, voilà qu'il devait se taper deux mauvaises odeurs d'un seul coup.

-Ben merde, Shawn ! Tu vas me dire qui c'est ? T'es pas ici pour

jouer les touristes, tu sais !

-Mais t'as vu sa gueule? riposta Shawn. Elle est toute défoncée! Comment veux-tu que je sache de qui il s'agit?

-Le rapport, Shawn, le rapport! Je ne te l'ai pas donné pour que tu te torches avec !

-Ah... oui... pardon, fit Shawn en effeuillant le rapport en question. Euh... Il s'agit de Bruno et... il est âgé de vingt-trois ans. *Shit!* Je ne l'aurais jamais reconnu. Quand nous sommes arrivés sur les lieux, Noah et moi, ils étaient trois pour essayer de le décoller du vélo sans lui arracher des morceaux de chair. Je te jure... on aurait dit une vraie momie.

Bernard écoutait tout en travaillant. Quelque chose le dérangeait. La victime affichait trois traces de strangulation au cou, les mêmes que celles de la petite Française qu'on lui avait amenée plus tôt.

-Ça ne colle pas, laissa-t-il entendre.

-Je viens de te dire qu'ils étaient trois tellement il était collé! T'as vu l'épaisseur du ruban adhésif, non?

-Non, Shawn... soupira Bernard, je disais : «Ça ne colle pas» comme dans : «Ça ne marche pas». Un tueur en série éprouve normalement un minimum de plaisir à tuer sa victime. Peux-tu juste imaginer combien de temps il a mis pour fixer ce gars-là sur le vélo? Faut vraiment qu'il déteste les cyclistes pour faire une chose pareille!

-Et comment sais-tu qu'il était cycliste?

Bernard et Shawn se retournèrent sur-le-champ avant de se rendre compte que Noah venait de franchir le cadre de la porte.

-T'es pas censé rédiger un rapport, toi? questionna Bernard, fort heureux de le trouver là.

-Et m'empêcher de pratiquer mon lancer de nain? Jamais! J'ai besoin de savoir le nom de celui qui est allongé sur cette table et dans quelles circonstances il est mort. Faut faire vite avant que Claudia se rende compte que mes couilles ne sont pas sous un bureau.

-O.K., O.K., mon ami! Alors, le jeune s'appelle Bruno et il a vingt-trois ans. Il a été étranglé et ensuite, on l'a attaché sur un vélo qu'on a traîné à l'extérieur avant de lui rouler dessus jusqu'à ce qu'il devienne une crêpe. Le garçon avait des mollets très musclés et je n'ai pas de trace de poils arrachés par le ruban adhésif. Il s'agissait donc d'un type que se rasait les jambes. J'en déduis qu'il était un amateur de vélo, ce qui expli-

querait cela.

Bernard montra une structure de métal déposée dans le coin de la pièce et qui malgré son allure torsadée, rappelait la forme d'un vélo. Shawn n'en revenait pas. Noah avait droit à un super briefing tandis que lui se voyait traiter comme un vulgaire assistant, pour ne pas dire un support à papiers.

-Bernard dit que ça ne colle pas, lança-t-il à son collègue.

-Il y a quelque chose que je n'aime pas, Noah, poursuivit Bernard en s'asseyant sur son escabeau. Je ne suis pas enquêteur, mais...

-Effectivement !

-Ta gueule, Shawn ! Continue, Bernard...

-Je disais donc... que je ne suis pas enquêteur, mais je trouve ces meurtres bizarres. Il est fort probable que le tueur soit le même, mais en revanche, il ne semble prendre aucun plaisir à tuer. Les trois victimes ont été assassinées trop rapidement, si je compare ces meurtres à ceux commis par ces autres malades auxquels nous avons habituellement affaire. Tu me suis ?

-Oui.

-Bon ! Mis à part la décapitée, le temps passé à placer les morts est un peu trop théâtral à mon goût. Dans le premier cas, le cadavre a été retrouvé dans une position suggestive. À la limite, on est porté à croire qu'il s'agit d'une agression sexuelle. Dans le deuxième cas, la mise en scène tient compte des idées politiques de la victime. C'est peut-être encore tiré par les cheveux, mais pourquoi pas ? Mais coller un mort sur un vélo... Noah, j'ai comme l'impression qu'on se fout un peu de votre gueule ! Ce sera quoi, le prochain ? Colonel moutarde dans un salon avec un chandelier ?

Bernard avait toute l'attention de Noah qui était de loin de le considérer comme un simple légiste. Il avait toujours cru déceler un sixième sens chez cet homme. Sans jamais quitter sa salle, il avait su les aider plus d'une fois, Shawn et lui, à résoudre différentes affaires. Ce Bernard connaissait bien la mort ; il savait comment un humain passait de son lit à la table d'opération, au même titre qu'il lisait les blessures et les hématomes des cadavres comme dans un livre. Souvent, il arrivait à dresser un bon portrait de l'auteur du crime. Noah s'était toujours demandé pourquoi ce mec n'était pas devenu enquêteur, même si en raison de sa petite

taille, il aurait été fort peu convaincant lors d'interrogatoires. Bernard doutait, Noah aussi. Les documents volés dans cette banque, cette série de meurtres... Cela ressemblait à un psychopathe, mais « ressembler » ne suffisait pas. Noah se frotta les yeux. S'il croyait avoir une piste la veille et s'il croyait avoir une bonne idée quant au profil du tueur, là, en plus d'un nouveau mort, le doute l'avait gagné. Si le tueur n'était pas motivé par la folie, il se devait de trouver le motif de tous ces meurtres, et vite.

-C'est quoi, ça ?

Penché au-dessus du cadavre de Bruno, Shawn pointa une trace noire qu'il avait remarquée à l'intérieur de son poignet. Bernard se remit debout sur son escabeau, prit une loupe et l'approcha de la peau du jeune homme.

-On dirait une date effacée, constata-t-il.

Il sauta au sol et courut vers une grande armoire qu'il s'empressa d'ouvrir. Toute l'étagère du haut était vide, contrairement à celle du bas, la seule qui lui était accessible et qui elle, était surchargée de fioles. Il en retira deux et retourna sur son échelle. Après avoir déposé sur le poignet de Bruno deux gouttes du premier flacon et une goutte du second, une petite mousse rose se forma. Il prit ensuite une compresse et tamponna doucement la peau. Ceci fait, il put lire distinctement la date.

-18 février 1963.

-Qu'est-ce que tu as mis dessus ? chercha à savoir Shawn, tout impressionné.

-Ça ne sert à rien que je te dise le nom des produits que j'utilise, car de un, tu ne les retiendrais pas et de deux, tu ne les utiliserais pas. Toi, ton boulot, c'est de trouver pourquoi notre mort a une date à moitié effacée sur le poignet.

Avant que Shawn ne réplique, Noah se mit à applaudir.

-Bien joué, Bernard ! Shawn, je te laisse retourner à la banque et je te rejoins dès que j'en ai fini avec mon boulot de secrétaire.

Shawn salua Bernard à travers ses lèvres pincées et en partant, s'arrêta devant Noah pour lui dire :

-C'est quand même moi qui l'ai trouvé, la date !

Puis il partit, sans prendre le temps de répondre au «jalouse» que Bernard lui cria d'une voix aiguë.

Enfermée comme chaque jour dans sa guérite, Pierrette bâilla à s'en décrocher les mâchoires. Le manque de lumière naturelle l'affectait un peu plus ces derniers temps. Comme Brassard, elle n'avait pas pris un seul jour de congé depuis le début de cette histoire. Si elle ne connaissait pas les raisons de la présence assidue de sa patronne, elle, par contre, savait que rester chez elle reviendrait au même que de passer ses journées à la banque. Une fois la réunion du matin terminée, la succursale se remplissait de monde, mais elle, demeurait seule, cloîtrer dans sa pièce sans fenêtre. Chez elle, il y avait son mari, mais lui, à l'instar de tous les autres, ne daignait lui adresser la parole que lorsqu'il avait besoin de quelque chose. Il passait ses soirées devant la télé et elle, dans la cuisine. Avant, elle prenait le temps de visiter sa voisine pour échanger des recettes et juger les gens du quartier, tout comme elle s'installait régulièrement sur le balcon pour regarder les enfants jouer dans la ruelle en se remémorant son fils. Mais quelques mois après le départ de ce dernier, elle avait mis un terme à tout ce qui avait un semblant de vie sociale. Elle se souvenait du jour de sa naissance. Alors qu'il était encore un petit être tout chaud, on l'avait posé sur son ventre. Du coup, toute la douleur s'était évaporée comme par enchantement. Mais voilà... il avait grandi et l'avait quittée. Bien sûr, il appelait tous les week-ends et aussi, elle savait qu'il l'aimait. Sauf qu'il était ailleurs, alors que son mari, lui, était toujours là. Disons que l'inverse lui aurait davantage plu. Des petits coups frappés sur le double vitrage la sortirent de sa rêverie.

-Madame, j'ai besoin d'euros !

Elle se leva en soupirant et appuya sur l'interphone afin que la caissière se trouvant de l'autre côté de la guérite puisse l'entendre.

-Je n'ai plus d'euros. Il faut en commander et ce n'est pas à moi de le faire, mais aux conseillers.

Puis elle retourna à sa chaise sans se soucier de ce que l'autre lui

disait. En raison de l'assassinat de leurs deux collègues, la banque avait dû contacter une agence de placement pour pallier le manque d'effectif. Or, Pierrette détestait les nouvelles. Elle avait beaucoup de mal à s'expliquer pourquoi la direction avait remplacé aussi vite les deux défuntés. En pensant à ces dernières, ses yeux s'emplirent de larmes. Elle ne les connaissait pas beaucoup, mais quand même, elle les appréciait. Brassard et elle avaient une façon similaire de voir les choses : il fallait se montrer stricte et lointaine pour que le travail se fasse correctement. Au début de sa carrière, monsieur Laprise lui avait proposé le poste de directrice des opérations de caisse, ce qu'elle avait refusé. À l'époque, son fils n'avait que cinq ans et elle souhaitait passer le plus de temps possible avec lui. Si seulement elle avait su ! Elle n'en avait jamais fait part à Brassard, mais lorsqu'elle avait décliné l'offre, elle avait soumis son nom pour occuper cette tâche. Et Monsieur Laprise avait suivi sa recommandation. Pauvre lui. Il était si démoli par les derniers événements, qu'elle avait même songé à lui rendre visite pour prendre de ses nouvelles et lui proposer son aide, ne serait-ce que pour lui cuisiner quelques plats. Mais elle s'était reprise en se disant que ce genre de choses ne se fait pas. Son patron aurait peut-être pensé... et elle était loin d'être son type de femme. À nouveau, quelqu'un s'adressant à elle par le biais de l'interphone la sortit de ses pensées.

-Madame Pierrette !

Elle se leva en se disant que s'il s'agissait encore d'une demande ridicule, cette fois, elle se fâcherait.

-Oui ?

-C'est un policier, madame. Il dit qu'il est inspecteur et qu'il voudrait s'entretenir avec vous.

Assise dans le bureau de monsieur Laprise, Brassard ne respirait plus que par saccades. En face d'elle, l'inspecteur Shawn lui montrait comment inspirer et expirer en faisant de grands gestes à l'aide de ses bras. On aurait juré qu'il lui donnait un cours de yoga. Bruno était mort. Cela lui glaça le sang. Bruno était mort. Soudain, elle avait chaud. Bruno était mort. Là, elle sanglota.

Shawn regardait cette pauvre femme en pleine crise d'hystérie. Si elle ne se calmait pas, il serait forcé d'appeler une ambulance. S'il voulait

progresser dans son enquête, il avait besoin qu'elle se reprenne en main. Mais elle était là, à claquer des dents et à trembler de tout son être. Désespéré, il s'agenouilla devant elle et lui dit :

-Je sais que c'est difficile. Allez... respirez doucement. Madame Brassard, j'ai besoin de vous. Allez... respirez plus doucement. Je sais que vous en avez la force. Madame Brassard... respirez !

-C'est pas possible... Pourquoi ? Pourquoi ? J'étouffe !

-Je sais que c'est difficile, mais respirez.

Shawn se retourna sur une femme moche un peu plus âgée que Brassard, qui les regardait d'un air étonné.

-Mon Dieu, Pierrette ! sanglota Brassard. C'est terrible... Bruno... Cette fois, c'est Bruno !

Shawn se releva en même temps que Pierrette prit place sur un siège. Ayant bien saisi ce que sa patronne avait tenté de lui dire, elle se mit elle aussi à respirer de façon saccadée. En les regardant, l'enquêteur se frotta le menton, lequel le faisait encore souffrir. Après Brassard, voilà qu'il se tapait une nouvelle femme en pleine crise de nerfs. Il avait franchement hâte que Noah vienne à sa rescousse.

Quand Marlène vit ce dernier arriver, elle se leva d'un coup, curieuse de savoir ce qui se passait. Voilà un bon moment que Brassard et Pierrette se trouvaient dans le bureau de monsieur Laprise et personne ne lui avait encore dit pourquoi.

-Bonjour, mademoiselle, la salua Noah. J'imagine que vous savez où se trouve mon collègue ?

-Puis-je savoir ce qui se passe ? s'enquit Marlène.

-Pardon ?

-C'est Bruno, c'est ça ? Non ! C'est monsieur Laprise... Il lui est arrivé quelque chose ? Qu'est-ce qui se passe ? Je vous en prie... dites-le-moi !

La jeune femme semblait plus excitée qu'inquiète. Elle avait beau insister, Noah ne souhaitait guère lui répondre, préférant laisser à Shawn le soin de moucher les nez. Lui n'avait aucune aptitude dans ce domaine. Il savait faire preuve de compassion, certes, mais serrer un criminel potentiel dans ses bras, non merci. Par expérience, il savait que ces per-

sonnes pouvaient torturer et tuer, puis jouer ensuite les veuves éplorées.

-Nous poursuivons l'enquête, répondit-il. S'il y a quelque chose qui vous concerne, vous en serez informée. Maintenant, dites-moi où se trouve mon collègue, s'il vous plaît.

Ce disant, il insista fortement sur le mot «s'il vous plaît». Cette commère ne lui inspirait aucune confiance.

-Dans le bureau de monsieur Laprise.

Vexée, Marlène regarda l'inspecteur s'éloigner. On ne lui disait jamais rien. Elle travaillait pourtant elle aussi à la banque et à ce titre, elle était certainement en danger. Elle était persuadée qu'on lui cachait quelque chose. Elle vérifia l'horaire des employés et vit que Bruno ne devait travailler que le lendemain après-midi. Dès qu'elle le verrait, elle essaierait de le coincer pour lui soutirer des informations. Puisqu'il était très complice avec la Française, sûrement qu'il en savait plus qu'elle. Elle n'avait pas manqué de remarquer les regards en coin et les sourires moqueurs que les deux s'échangeaient dès que Brassard avait le dos tourné. Elle était une excellente ressource, sinon la meilleure. Sur ce point, elle n'avait aucun doute, puisque madame Brassard l'avait complimentée maintes fois sur la qualité de son travail, fait plutôt rare pour une patronne. Elle était triste, très triste de ce qui était arrivé aux deux caissières. Sachant que les enquêteurs la lui avaient montrée dans le simple but de voir sa réaction, elle avait trouvé la photo de Muguette tout à fait horrible. Elle connaissait bien les techniques policières puisque son nouvel amoureux était policier, chose que tout le monde ignorait. Après qu'elle eut raconté à ce dernier les faits et gestes de Shawn et Noah, il lui avait dit que ces types n'étaient pas à la hauteur, que pour s'enfermer dans une chambre forte, il fallait vraiment faire preuve d'incompétence et que les deux avaient sans aucun doute gradué grâce à des connaissances bien placées. Elle était persuadée qu'il avait raison, trouvant les enquêteurs désagréables, en particulier Noah. Elle regarda autour d'elle et voyant qu'aucune supérieure n'était dans les parages, elle composa le numéro de son amie Anick. Au moins, elle allait pouvoir transmettre ses impressions relativement à cette histoire. Si elle avait été enquêtrice, sûr qu'elle aurait été bien meilleure que ces deux attardés pour conduire cette enquête.

Bien que déjà ouverte, Noah frappa à la porte du bureau de monsieur Laprise. Se retournant pour voir de qui il s'agissait, Shawn lui adressa un

énorme sourire.

-Noah ! s'exclama-t-il.

Ce dernier comprit l'enthousiasme de son collègue dès qu'il aperçut les deux femmes qui, assises la tête entre les mains, semblaient complètement essoufflées.

-Mais qu'est-ce qu'elles font dans cette position ?

-C'est le choc, expliqua Shawn.

Noah lâcha un soupir. Décidément, ces deux-là n'étaient pas aptes à subir un interrogatoire. Il prit une chaise et se laissa choir dessus, pendant que Shawn, toujours debout, ne savait plus quoi faire pour calmer les employées. Assez bizarrement, le bureau du directeur semblait différent. Quelque chose avait changé. Après un examen des lieux, Noah nota que l'étagère avait été vidée de son contenu. De même, tous les diplômes qui auparavant étaient fixés au mur s'étaient volatilisés. Il se tourna vers Shawn qui regardait au même endroit, puis posa son regard sur Pierrette. La pauvre respirait toujours avec autant de difficulté. Quant à Brassard, avec une main sur la poitrine, l'autre sur le ventre, la tête légèrement penchée vers l'arrière et les yeux fermés, elle donnait l'impression de se remettre.

-Madame Brassard, se risqua-t-il à demander, pourquoi les diplômes de votre directeur ont-ils été retirés du mur ?

Brassard se redressa, troqua sa sérénité contre un air sévère et se retourna pour constater qu'effectivement, tout ce qui ornait le mur ne s'y trouvait plus.

-Mais comment voulez-vous que je le sache ? répondit-elle.

-Il s'agissait d'une simple question, madame Brassard, ne nous énervons pas.

-Ce bureau, monsieur l'enquêteur, n'est pas LE bureau de monsieur Laprise. Quand son occupant est malade ou absent, on l'attribue à quelqu'un d'autre. Monsieur Laprise est anéanti... Je ne crois pas qu'il revienne de sitôt.

-Vous pensez que c'est lui qui les a enlevés ?

-Je ne sais pas, vous m'entendez ? JE NE SAIS PAS !

Courbée vers l'avant et les poings contre les flancs, Brassard était

hors d'elle. Cet enquêteur noir la poussait à bout. L'autre, au moins, avait eu la délicatesse de la laisser s'exprimer et même, de l'épauler dans sa douleur. Mais ce fichu nègre mal rasé se fichait carrément des gens. Bruno, un jeune homme bien élevé et propre de sa personne, venait de se faire tuer et ce retardé de l'âme lui demandait qui avait fait le ménage du bureau de monsieur Laprise. Non, mais... quelle indécence !

-Vous n'êtes qu'un... vous n'avez aucune...

Elle serra les poings si fort qu'elle sentit ses ongles s'enfoncer dans ses paumes. Alors que des larmes coulaient sur ses joues et que son nez déversait son contenu jusqu'au menton, sa mâchoire se remit à claquer.

-Miss Brassard... calmez-vous, voulez-vous ? Allez... respirez...

La douce voix de Shawn eut un effet immédiat sur ses pauvres nerfs. Aussi, se laissa-t-elle retomber lâchement sur sa chaise. Noah n'en revenait pas. Cette femme le détestait au point de s'en faire péter les vaisseaux du nez. Car voilà que maintenant, elle saignait abondamment. Le pire, c'est qu'elle ne semblait même pas s'en rendre compte. Shawn sortit son mouchoir pour le lui offrir.

-C'est bon, Shawn, laissa entendre Noah, je vais t'attendre en bas.

Noah avait besoin d'une bonne dose de nicotine. S'il n'en fumait pas une sur-le-champ, sûr que d'autres nez allaient saigner et cette fois, ce ne serait pas sans raison !

Lorsque madame Brassard annonça à Marlène que le service caissier serait fermé pour le reste de la journée, l'employée n'osa pas lui demander pourquoi. Sa patronne avait les narines ensanglantées et son maquillage avait à ce point coulé sur ses joues, qu'il ne manquait plus que la signature de Picasso pour compléter le tableau. Quant à Pierrette, que l'inspecteur Shawn soutenait, elle ne semblait guère mieux.

-Marlène, la situation est grave, articula Brassard en fermant son manteau. Tu en sauras davantage demain. Aujourd'hui, c'est... c'est trop.

En fait, si elle ne disait rien, c'est que les policiers avaient ordonné de ne pas divulguer la mort de Bruno à qui que ce soit. Elle ouvrit la porte de sortie et avant même que son pied frôle la neige, elle se retrouva de nouveau dans la banque, retenue par Noah.

-Bordel de merde ! jura-t-il. Qui a parlé ?

-Quoi ?

-Les journalistes ! Ces espèces de vautours sont partout ! Alors, qui a parlé ? C'est vous ?

-Non, monsieur Noah, ce n'est pas moi, se contenta de répondre Brassard qui n'avait plus la force de l'envoyer se faire voir.

Noah la laissa en plan pour aller à la rencontre de Shawn, lequel était affairé à attacher le manteau de Pierrette qui ne semblait guère se remettre de ses émotions. Inerte, elle se laissait habiller alors que des petits râles sortaient de sa bouche.

-Shawn, lança Noah, c'est plein de journalistes ! Faut trouver une autre façon de sortir d'ici si on ne veut pas se retrouver à la une de leurs torchons !

-Miss Brassard, y a-t-il une autre sortie ?

-Madame Brassard !

-Pardon, madame Brassard, par quelle autre porte pourrions...

-On sort par où, merde ?

Voyant les deux inspecteurs complètement paniqués, Brassard jouissait enfin d'un moment de répit dans son rôle de pauvre femme vulnérable. À son tour de les faire suer !

-Eh bien, messieurs... il y a bien une porte de secours qui donne sur l'arrière de l'immeuble, mais selon moi, il y a de fortes chances pour que des journalistes s'y trouvent aussi. Après tout, ce n'est pas un passage secret. À moins que...

-Que quoi, madame Brassard, que quoi ?

-Ah... non... Finalement, il n'y a que ces deux portes.

Tout en se faisant silencieuse, Marlène regardait la scène qui se déroulait en plein devant son bureau d'accueil. Elle trouvait étrange que Brassard ne semblât pas vouloir dévoiler l'autre issue de secours qui donnait sur la ruelle. Noah se racla la gorge, persuadé que cette vieille peau se moquait carrément d'eux. N'ayant pas le temps de jouer à « où se trouve la porte », il la saisit par le bras en lui ordonnant de les conduire vers cette sortie. Après qu'il eut jeté un regard en direction de Marlène, celle-ci se remit au travail dès que leurs yeux se croisèrent. Il avait raison de se mé-

fier de cette fille. Sûr que c'est elle qui avait parlé.

-Lâchez-moi, mais lâchez-moi ! gueula Brassard.

Noah était si furieux, qu'il ne s'était pas rendu compte que les pieds de la vieille peau ne touchaient plus terre. Ils descendirent tous ensemble dans la salle de repos du sous-sol, d'où ils purent apercevoir une porte jaune leur indiquant la sortie. Du coup, Noah écarta Brassard qui marchait devant lui.

-Comme je suis presque sûr qu'on est aussi attendu de ce côté, on se dépêche d'aller au parking. On baisse la tête et on ferme sa gueule, c'est pigé ?

Voyant tout le monde acquiescer, sauf Brassard, il ajouta à son endroit :

-Je peux compter sur vous, madame Brassard ?

-Mais oui, nul besoin d'être aussi vulgaire !

-Je ne suis pas vulgaire, je suis direct. Et ne recommencez surtout pas à me casser les c...

-Noah ! s'empessa de l'interrompre Shawn qui le voyait encore perdre ses moyens devant cette pauvre madame Brassard. Elle devait sûrement lui rappeler quelqu'un. Peut-être une prof qui s'était montrée dure envers lui ou encore, sa mère... À moins que...

-Merde, Shawn, tu m'écoutes ?

-Hein ?

-J'ouvre la porte. T'es prêt ?

-Go ahead !

Les journalistes étaient encore plus nombreux de ce côté que de l'autre. Noah enfonça sa tête le plus possible dans son col roulé, reprit le bras de Brassard de sa main droite et repoussa tout ce que rencontrait sa main gauche. Il détestait ces satanés reporters, de vils rapaces sans cesse à l'affût de la dernière mauvaise nouvelle. En se ruant vers sa voiture, il sentit sa main arracher des lunettes, baisser des appareils photo et tirer sur des écharpes.

-Hé ! Ma voiture est par là ! laissa entendre Brassard en tirant sur son bras pour qu'il libère le sien.

-On va vous déposer, lui répondit-il en la plaquant contre lui.

Il prit ses clés, ouvrit la portière de l'auto et en faisant fi des protes-

tations de Brassard, la jeta sur la banquette arrière. Lorsqu'il se retourna, il fut heureux de constater qu'aucun journaliste ne les avait suivis, tous ayant préféré se regrouper à quelques mètres plus loin. Il monta dans la voiture et démarra en trombe. En klaxonnant, il fonça vers le troupeau pendant que Brassard, couchée sur le siège, hurlait à s'en fendre l'âme. Alors que les journalistes s'écartèrent sur son passage, il fit signe à Shawn de grimper à bord, ce que ce dernier fit après avoir balancé Pierrette par-dessus Brassard. Noah appuya alors de toutes ses forces sur l'accélérateur. Le dérapage qui s'ensuivit faillit bien coûter la vie à deux journalistes, en plus d'envoyer Pierrette au sol et le contenu de l'estomac de Brassard sur la banquette. Merci la vie, une autre belle journée s'annonçait !

Chapitre 6

Marlène fit le tour du comptoir caissier afin de vérifier si chacun avait bien éteint son ordinateur. De tout le personnel, elle était la seule à être restée et de ce fait, devait s'assurer que tout était en place avant de quitter. La banque prêtait peu d'attention au service caisse, car ce n'était pas celui qui rapportait le plus. Franchement moins, en tout cas, que les conseillers qui occupaient l'étage du haut. S'il y avait eu des morts parmi ces derniers, sûr que jamais on aurait envoyé ces deux ignares d'enquêteurs, mais des vrais. La jeune femme prit sa poubelle et se mit à trier du regard ce qu'elle y avait jeté depuis son arrivée. Elle retira trois feuilles qui semblaient comporter des numéros de compte et les passa à la déchiqueteuse.

Sa vérification de préfermeture étant terminée, elle tourna sur elle-même en se disant qu'il était temps de rentrer, car son amoureux l'attendait sûrement. Au moins, avec lui, elle était protégée, contrairement à ses deux collègues assassinées qui elles, n'avaient personne pour répondre à la porte et les défendre.

Puis elle songea à Brassard et Pierrette... Les deux étaient complètement déboussolées. Que s'était-il donc passé pour qu'elles soient dans un tel état? Tout comme elle, son amie Anick pensait qu'il y avait eu un nouveau meurtre ou encore, que la police avait trouvé quelque chose appartenant à quelqu'un, tel un doigt ou un orteil. Du coup, elle eut un frisson. À l'instar de sa copine, elle regardait beaucoup trop de films!

Et si en fait, le meurtrier était un client de la banque? Elle réfléchit aux têtes qui franchissaient quotidiennement l'entrée. Si le coupable était effectivement un client, elle n'avait alors rien à craindre, puisqu'elle se montrait toujours gentille avec tout le monde. Et s'il s'agissait d'une des deux mortes? Peut-être bien qu'elles n'étaient pas réellement décédées, qu'elles avaient simulé leurs propres morts pour commettre leurs crimes en toute quiétude. Marlène se mordit l'ongle du pouce en se disant que ce ne pouvait être le genre de Marie-Lou de faire une telle chose. Non, elle était trop aimable. Mais Muguette, par contre... non seulement elle était un peu fêlée, mais de plus, elle était bête comme pas une. Et puis non... la photo montrant son cadavre ne pouvait être un truquage. Si tel était le cas, cela signifierait que les deux enquêteurs étaient complices, ce qui

était un peu gros. Toutefois, elle se devait d'admettre qu'ils ne faisaient pas très vrai et qu'elle n'était pas la seule à avoir noté leur manque de professionnalisme.

Dieu du ciel ! Muguette était une revenante dont les complices se faisaient passer pour des policiers ! Du coup, ils allaient les tuer les uns après les autres sans que personne n'y voie rien. Mince, alors !

Perdue dans ses pensées, la pauvre Marlène faillit s'évanouir lorsque le téléphone de l'accueil sonna. Elle décrocha le combiné en se mettant la main entre les jambes pour s'assurer qu'elle n'avait pas fait dans sa culotte. Merde ! C'était humide. Pas beaucoup, mais quand même, assez pour l'avoir senti. Anick en pleurerait de rire.

-Marlène ?

-Bonjour, Namour ! s'exclama-t-elle après avoir reconnu la voix de son amoureux. Je suis tellement contente de t'entendre. Si tu savais... c'est horrible.

-Qu'est-ce qui se passe ? Ça fait dix minutes que je t'attends à la sortie et toute l'essence est en train de s'envoler dans le chauffage. Tu veux bien me dire ce que tu fais ?

Marlène se souleva sur la pointe des pieds et à travers la fenêtre, reconnut la voiture de son bien-aimé.

-J'ai fini, je me dépêche. Juste un dernier petit truc à faire et j'arrive.

De retour à la réalité, elle se rendit compte qu'elle avait oublié d'imprimer l'horaire du lendemain. S'il y avait une chose qu'elle ne pouvait pas se permettre d'oublier, c'était bien celle-là. En raison des filles envoyées par l'agence de placement, il était important que les heures de travail soient clairement indiquées, car autrement, elles se permettaient des pauses à tout moment. Son ordinateur étant déjà éteint, elle ne manquerait pas d'énervé son copain si elle prenait le temps de le rallumer et de fouiller dans ses courriels. Sachant que Brassard gardait toujours une copie du document dans son bureau, ce serait beaucoup plus rapide d'en faire une photocopie. Nul chance qu'on lui reproche cette intrusion, car depuis le temps, elle était devenue suffisamment importante, à la banque, pour prendre des décisions sans avoir à rendre de compte à personne. Et peut-être, aussi, qu'en cherchant l'horaire, elle tomberait par hasard sur quelque chose qui expliquerait la visite des policiers. Au comble de la

curiosité, elle pénétra dans le bureau de sa patronne. Avec ses murs vitrés, celui-ci permettait de surveiller tout ce qui se passait dans la banque. La porte n'était jamais fermée, Brassard préférant éviter les obstacles lorsqu'il lui fallait intervenir auprès d'un employé. Une fois derrière le bureau, Marlène ouvrit les tiroirs un par un, sauf le dernier qu'on avait verrouillé. N'ayant pas trouvé l'horaire, elle se redressa. Sûrement que Brassard n'avait pas eu le temps de s'en occuper. Tant pis ! Elle se dirigea donc vers son comptoir d'accueil, résignée à rouvrir son ordinateur. À peine arrivée à son poste, elle fit demi-tour après s'être rappelé que Brassard rangeait habituellement les clés de la guérite et de la chambre forte dans un petit pot se trouvant dans son armoire... Sûrement que la clé du tiroir verrouillé serait là.

Elle enfouit sa main dans le pot et trouva sans mal ce qu'elle cherchait. Deux secondes plus tard, elle ouvrait le fameux tiroir pour en examiner le contenu. Une minute s'était écoulée avant qu'elle ne découvre les dossiers prétendument volés de Muguette, Marie-Lou et Bruno.

-Ça alors ! s'exclama-t-elle.

Une fois chez elle, Pierrette servit un verre d'eau à Brassard. Si cette dernière l'avait suivie jusque-là, c'est que les enquêteurs leur avaient conseillé de ne pas rester seules. Or, si la première ne vivait pas seule, ce n'était pas le cas de la deuxième qui hormis le fait qu'elle n'avait aucun homme dans sa vie, était en froid avec l'ensemble de sa famille. Aussi, nul n'aurait levé le petit doigt pour lui venir en aide.

-Vous voulez manger quelque chose, madame Brassard ? proposa Pierrette.

- Francine... Tu peux m'appeler Francine à l'extérieur du boulot.

Brassard regarda autour d'elle. Malgré que l'endroit était chaleureux et qu'elle s'y sentait bien, elle ne pouvait s'y éterniser, jugeant qu'il était inconvenant d'habiter chez une employée. Elle dormirait là cette nuit, histoire de calmer ses angoisses, puis regagnerait son domicile dès le lendemain. Car pour le moment, la peur était bien présente, impossible de chercher à le nier. Le visage crispé, non seulement elle ne contrôlait plus son corps, mais le moindre bruit la faisait sursauter. Et cela, sans compter

son extrême fatigue. Depuis le premier meurtre, la nuit était devenue pour elle un véritable enfer où les cauchemars se succédaient les uns après les autres. Bruno était mort... Elle n'arrivait pas encore à y croire. Voilà qui prouvait que le meurtrier ne s'en prenait pas qu'aux femmes. Malgré cela, même si la liste des victimes potentielles s'allongeait, en termes de pourcentage, les risques qu'elle soit la prochaine allaient en augmentant. Cette simple pensée la fit se glacer d'effroi.

-Madame... Francine, nous devons être fortes. Je veux dire qu'ensemble, nous devons nous soutenir, dit Pierrette en lui tendant un verre d'eau.

En le buvant d'un trait, Brassard se dit que même si son hôte était gentille, elle faisait preuve de naïveté. De ce fait, elle n'était pas plus en sécurité avec elle que seule chez elle. En réalité, l'endroit qui demeurerait le plus sécuritaire était la banque. C'est pourquoi elle n'entendait pas cesser de travailler. Plus elle réfléchissait, plus elle était d'avis qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même. Faire équipe avec Pierrette ne lui inspirait rien qui vaille. L'esprit d'équipe, elle ne l'avait que lorsqu'elle dirigeait ses employés. Outre cela, elle ne voyait pas l'intérêt de faire partie d'une quelconque équipe si c'était pour se retrouver au même niveau que les autres. Au fond, c'était Pierrette, qui loin d'avoir sa force, avait besoin d'elle. Non le contraire.

-Francine, vous allez bien ?

-Oui, merci, Pierrette. Je crois que je vais aller me coucher. Une grosse journée nous attend, demain. Je vous souhaite une bonne nuit.

Après avoir mis l'ancienne chambre de son fils à la disposition de son invitée, Pierrette alla à la cuisine, persuadée que Brassard était trop mal en point pour continuer de travailler. D'ailleurs, Marlène ne lui avait-elle pas raconté qu'il lui arrivait de plus en plus fréquemment de se parler à elle-même ? Sur le coup, elle n'avait pas accordé beaucoup d'importance à la chose, se disant que Marlène était la reine des ragots. Mais là, elle ne pouvait faire autrement que d'y croire. Sous ses propres yeux, alors qu'elle lui tendait son verre d'eau, Brassard s'était mise à chuchoter des mots à peine audibles au sujet d'un capitaine et de son équipe. Vraiment, cette femme pétait les plombs, et solidement.

Claudia sortit ses clés et ouvrit la porte d'entrée, en se disant que sa fille devait sûrement déjà dormir. Le couloir était sombre, seule une faible lumière s'échappait du salon, situé tout au fond. Probablement Elen, la gardienne, qui regardait la télévision. Ce soir-là, elle rentrait plus tard que prévu, ce qui n'était pas la première fois cette semaine. Elle ne voulait pas perdre sa gardienne. Elle s'empressa de retirer ses bottes et son manteau, prit son portefeuille et rejoignit la jeune fille en courant sur la pointe des pieds. Assez étrangement, bien que la télévision était ouverte, personne ne se trouvait dans le salon. Elle l'éteignit et sursauta lorsqu'elle entendit une voix masculine lui dire :

-Tu rentres tard...

Elle se retourna pour constater que la voix provenait de la cuisine. Tout de suite, elle se dit qu'il s'agissait du père de sa fille. Non... impossible. Jamais son ex-mari ne se serait permis d'entrer chez elle sans y être invité. Ce n'était pas son genre. Elle posa une main sur son arme et marcha lentement vers la cuisine. Dans la noirceur, elle distingua une forme adossée au mur.

-Qui est-ce ? demanda-t-elle.

-Devine ? entendit-elle rigoler une voix qui ne lui était pas étrangère. C'est vrai que dans le noir, je peux passer inaperçu.

Elle s'apprêtait à dégainer lorsque l'homme, qui riait de plus belle, approcha la lumière d'un cellulaire près de son visage.

-Et là ? Tu veux toujours me tirer dessus ?

Noah. C'était Noah ! Comment avait-il osé rentrer chez elle ? Pourquoi Elen ne l'avait-elle pas prévenue ?

-Tout va bien, Claudia, ta fille... Comment s'appelle-t-elle, déjà ?

-Christine, répondit Claudia en cessant de bouger.

Alors que Noah s'avancait vers elle, elle était rongée par la colère et l'incompréhension.

-Mais qu'est-ce que tu fous ici, Noah ?

Voilà du moins ce qu'elle lui aurait dit si son visiteur inattendu n'avait pas collé sa bouche contre la sienne. Celui-ci descendit sa main doucement jusqu'à la chute de ses reins, pour ensuite l'attirer contre lui. Puis son autre main vint se glisser sur sa nuque, qu'il pressa légèrement. Trouvant sa bouche chaude et ses lèvres enveloppantes, elle promena ses mains sur le magnifique torse musclé qui s'offrait à elle. C'était la seconde fois qu'elle embrassait cet homme, sauf que là, elle n'avait pas d'excuse. Incroyable... Il était chez elle, dans sa cuisine, en train de l'embrasser. Sentant le désir lui brûler le bas du ventre, elle glissa ses doigts entre les boutons de sa chemise et se mit à tirer dessus pour l'ouvrir complètement. Noah recula, les lèvres humides et la chemise déchirée. Pendant qu'il la fixait, elle se demandait si elle n'avait pas posé un geste déplacé. Avait-il changé d'avis? Elle avança vers lui pour retrouver sa chaleur, mais à nouveau, il recula. Avant même qu'elle n'affiche son étonnement, une violente douleur se répandit entre son oreille et le sommet de son crâne, puis tout devint noir.

-Maman...

- ...

-Maman, réveille-toi, z'ai soif.

Elle ouvrit les yeux, pour se rendre compte que finalement, elle était dans sa chambre. Au bout de son lit, vêtue en pyjama et son nounours entre les bras, sa fille l'attendait. Ouf! Ce qu'elle pouvait avoir mal à la tête. Elle essaya d'ouvrir sa lampe de chevet et s'aperçut que celle-ci était sur le plancher. Sûrement que durant son cauchemar, elle s'était heurtée contre la table, et que ce faisant, elle avait fait tomber la lampe.

-Z'ai soif...

-Oui, ma chérie, je viens.

Claudia reposa la lampe sur la table et se leva. Après avoir fait boire sa fille, elle la remit au lit. Heureusement, cette dernière se rendormit à peine deux secondes plus tard. Assise à côté d'elle, Claudia la regardait en se disant que cette petite, elle l'aimait encore plus qu'elle-même. Tout était adorable, chez elle... son odeur, ses cheveux bouclés et sa petite bouche en forme de cœur. Maintenant âgée de six ans, Christine était celle qui lui donnait une bonne raison de ralentir son rythme de travail. Elle l'abrita jusqu'au creux de son cou et quitta la chambre, persuadée

qu'il lui serait impossible de se rendormir. Ce rêve l'avait beaucoup trop perturbée. Elle se rendit donc à la cuisine et alluma la cafetière. N'ayant pas encore lu le rapport de Noah, elle se dit qu'il valait mieux prendre le reste de la nuit pour exécuter cette tâche plutôt que de fantasmer sur ce drôle d'employé.

La secrétaire de Claudia guettait la porte qui donnait sur l'escalier du rez-de-chaussée, porte que sa patronne devait franchir d'une minute à l'autre. Elle tenait absolument à voir la tête qu'elle ferait lorsqu'elle verrait la une du journal qu'elle avait pris soin de lui apporter. Elle avait choisi celui exhibant la photo la plus nette où on pouvait voir Shawn aider une femme à se relever. Elle savait que Claudia allait piquer une crise. Soudain, des talons féminins claquèrent dans les escaliers. Du coup, elle se concentra pour cesser de rire.

Claudia, café à la main, ne semblait pas très en forme. Non seulement n'avait-elle pu compléter la lecture du rapport de Noah, mais celui-ci avait occupé ses pensées jusqu'au matin. Elle entendait donc reprendre sa lecture une fois derrière son bureau.

-Bonjour, Claudia.

-Bonjour. Quelque chose pour moi ?

-Oui, du courrier et aussi, je t'ai pris le journal.

Surprise de cette grosse attention de la part de sa secrétaire, Claudia la remercia, prit son courrier et alla s'enfermer dans son bureau.

-Merde ! maugréa la secrétaire, fort déçue.

Elle avait pourtant tendu le journal de façon à ce que Claudia constate tout de suite la nouvelle bêtise des deux compères. Mais, assez étrangement, elle semblait ailleurs. Tout à coup, elle entendit un grand cri en provenance du bureau. Eurêka ! Sans plus attendre, elle courut vers la porte qu'elle ouvrit sans frapper. Le spectacle qui s'offrit alors à elle avait valu l'attente. Les yeux exorbités et tenant le journal à deux mains, Claudia avait renversé la totalité de son café sur sa chemise.

-Je vais les tuer ! l'entendit-elle rager. Je jure sur la tête de ma propre fille que je vais me les faire tous les deux !

Après une nuit plutôt agitée, les yeux de Noah lui brûlaient. La voix de Brassard n'avait cessé de résonner dans sa tête : « Nous sommes le 18 février, monsieur Noah ! » Elle lui répétait inlassablement cette phrase en lui rappelant que c'était la date inscrite sur le bras de Bruno. Il posa une main sur le parquet et tâtonna jusqu'à ce qu'il sente le tissu de son pantalon qu'il avait balancé par terre avant de se coucher. Il en sortit son paquet de cigarettes et alors qu'il allait s'en allumer une, son cellulaire sonna.

-Ouais...

-NOAH !

Le cri de Claudia était si retentissant qu'il éloigna le téléphone pour préserver sa pauvre oreille. Pas de doute, une bonne engueulade l'attendait.

-Oui, Claudia, qu'est-ce qui se passe ?

-Tu oses le demander ! Il se passe que j'ai Harold et Maude en première page du journal ! Mais ce n'est pas possible ! Quand donc allez-vous faire les choses correctement ?

Ne comprenant rien, Noah décida de lui donner raison et de l'écouter afin que la conversation se termine au plus vite. Vingt minutes plus tard, Claudia ne s'était toujours pas calmée, mais rendue à bout de voix, lui ferma la ligne au nez. Après s'être habillé et dirigé au café du coin pour y prendre son petit déjeuner, tout ce que Noah était à même de comprendre, c'est que Shawn faisait la une du journal.

Shawn s'étira de tout son long. Il avait bien dormi, mais pas assez à son goût. Il ne se souvenait pas de la dernière fois qu'il s'était levé sans l'aide de son réveil. Il se livra à quelques exercices, en se disant qu'il avait manqué de temps, dernièrement, pour s'entraîner convenablement. Il en était à sa cinquième pompe quand il reçut le message de Noah qui lui demandait de le rejoindre au café près de chez lui. Sûrement du nouveau dans l'enquête, crut Shawn. Chouette ! Il en avait marre de tourner en rond. Il remit ses exercices à plus tard, se permit une douche rapide,

s'habilla et partit à la rencontre de son collègue. Bizarrement, malgré cette histoire de meurtres qui n'avancait guère, il était d'humeur joviale. Aujourd'hui, quelque chose allait bouger, il en était persuadé.

Noah n'arrivait pas à décoller ses yeux du journal où on voyait Shawn en gros plan, en train d'essayer de relever Pierrette qui avait les deux genoux ancrés au sol. Voilà pourquoi ces deux-là n'avaient pas atteint l'auto en même temps que Brassard et lui. La vieille s'était cassé la gueule. Mais ce n'était pas le plus grave. Alors qu'il était plié en deux pour soulever Pierrette, Shawn regardait la caméra en souriant. Ce con avait posé !

Un bruit de klaxon le fit décrocher de sa lecture. Dehors, la voiture de Shawn l'attendait. Il avala le reste de son café, prit le journal et rejoignit son collègue qui tout frais rasé et coiffé, semblait content.

-C'est quoi, ça ? l'interrogea-t-il en lui lançant le journal à la tête.

-Oh ! It's me !

-Sans blague !

-Noah... la femme est tombée. Je ne pouvais quand même pas l'abandonner.

-Peut-être, mais tu n'étais pas obligé de sourire ! Tu nous fais passer pour des vrais cons ! Mais regarde... regarde-toi ! lança Noah en collant le journal sur le nez de Shawn.

Celui-ci louchait en essayant de regarder la photo. En le voyant faire, Noah n'avait envie que d'une seule chose, soit de lui en foutre une autre. Il laissa tomber le journal sur les genoux de Shawn, ouvrit la fenêtre et s'alluma une cigarette.

-Tu es jaloux.

-Moi, jaloux ?

-Parfaitement ! Tu n'es pas photogénique, alors que moi je le suis. Ils étaient tous autour de nous et d'une façon ou d'une autre, ils allaient nous mettre en première page. Alors, je me suis dit que si je devais faire la une, autant être à mon meilleur.

-N'importe quoi ! Shawn, tu es un enquêteur... Tu ne peux pas... et puis non ! Arrête, ou je te frappe encore !

-Tu es jaloux parce que tu es moche, voilà !

-Tu expliqueras ça à Claudia, car apparemment, elle aussi est jalouse.

Du coup, Shawn regarda Noah avec de la terreur dans les yeux, n'ignorant pas que les colères de Claudia précédaient presque toujours de terribles vengeance.

-Bon ! Assez d'enfantillage. Allons faire un tour chez ce monsieur Laprise, commanda Noah en s'emparant du GPS pour signaler l'adresse du directeur.

Alors que la sirène de la bouilloire retentissait dans la cuisine, monsieur Laprise prit une tasse, y déposa un sachet de thé et versa l'eau bouillante. Voyant que de la neige s'était accumulée sur sa terrasse, il se dit qu'il devrait appeler le fils de son voisin pour qu'il vienne débayer tout ça. Le jeune homme ne faisait pas un travail aussi impeccable qu'un professionnel, mais encourager la jeunesse faisait partie de ses valeurs. Ayant besoin de calme, il choisit de lire le journal plutôt que de regarder la télévision. Il s'assit à la table et commença à feuilleter les premières pages. En constatant qu'encore une fois, on parlait de sa banque, un pincement au cœur le découragea de poursuivre plus loin sa lecture. Il retira le sachet de thé de sa tasse et souffla sur la fumée pour prendre une gorgée. Puisque le liquide était brûlant, il patienta avant d'en prendre une deuxième. Lorsque la musique de la sonnette d'entrée se fit entendre, il s'immobilisa. Il n'attendait pourtant personne. Lorsqu'on sonna une deuxième fois, il se leva et se dirigea vers la porte.

Ayant très peu dormi, Brassard s'était réveillée sans l'aide du réveil. Le lit était inconfortable et les ronflements en provenance de la chambre de ses hôtes l'avaient tenue éveillée. Entendant des pas dans la cuisine et humant l'odeur de café, elle comprit qu'au moins l'un d'eux prenait son petit déjeuner. Et si c'était le mari de Pierrette ? Pas question de se retrouver en tête-à-tête avec cet individu qui justifiait les raisons de son célibat. Bedonnant et chauve, les photos de son mariage avec Pierrette montraient pourtant un jeune homme qui à l'époque, était plutôt bien de sa personne. Mais bon... Certains hommes vieillissaient mal, ce qui ne donnait guère envie de vivre à leurs côtés. Faut dire que Pierrette n'était

pas très jolie non plus. Ronde, le nez aussi retroussé qu'un cochon, vieille ou jeune, la nature ne l'avait jamais avantagée. Brassard passa son peignoir et se dirigea discrètement vers la salle de bain. Voyant que la porte était verrouillée et que quelqu'un s'y douchait, elle fit demi-tour, bien décidée à attendre son tour.

-Me feriez-vous le plaisir de partager ma table en attendant que Pierrette finisse de se préparer, madame Brassard ?

Au fond du couloir, la mari de Pierrette était debout, en pyjama, avec un pot de beurre dans les mains. Bien qu'elle aurait voulu refuser son invitation, elle était trop polie pour offenser son hôte. Resserrant sa robe de chambre, elle lui adressa un faux sourire et alla le rejoindre.

La maison de monsieur Laprise était telle que Shawn se l'était imaginé, avec des sofas de cuir, des murs blancs et un téléviseur dernier cri. Un véritable intérieur d'homme d'affaires. Mais combien pouvait bien gagner un directeur de banque ?

-Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? demanda Laprise. Je bois du thé, mais je peux vous offrir du café, si vous voulez...

En plus, il buvait du thé... La classe ! Shawn aimait définitivement beaucoup ce mec. Un peu plus âgé que lui, bien proportionné... Domage qu'il figurait au nombre des suspects. Comme le veut l'adage, le travail et la romance ne font jamais bon ménage. Ce monsieur Laprise n'était pas le genre d'homme qu'on laisse tomber au bout d'un soir. Nul doute qu'il avait de la conversation et aussi, un peu trop d'avenir pour se lancer dans une carrière de meurtrier.

-Non merci, répondit Noah en regardant son collègue d'un air moralisateur.

Il voyait bien que Shawn n'avait d'yeux que pour Laprise, lequel, de surcroît, correspondait en tous points au type d'homme qu'il recherchait.

-J'imagine, fit Laprise, que vous êtes venu m'interroger au sujet de Bruno ?

-Comment le savez-vous ?

-Madame Brassard m'a prévenu. Je ne connaissais pas Bruno ; tout au plus, il ne travaillait pour nous qu'une quinzaine d'heures par semaine. Quand même, je suis profondément attristé. Je ne peux concevoir qu'un jeune homme meurt de cette façon... juste après les deux... excusez-moi...

L'homme prit un mouchoir et essuya la sueur qui perlait sur son front. Il s'excusa à nouveau, se leva et se dirigea vers ce qui devait être la cuisine avant d'en revenir avec deux boîtes de pilules.

-Antidépresseurs et anxiolytiques, expliqua-t-il. Voilà ce qui me sert de vitamines, au réveil, après une nuit où je ne parviens à dormir qu'avec l'aide d'un somnifère. Depuis le début de cette affaire, je suis extrêmement angoissé. Les médecins m'ont donc donné de quoi survivre à la Troisième Guerre mondiale.

-Nous comprenons. Vous êtes très courageux, monsieur Laprise, c'est horrible ce qui se passe.

La tête penchée sur le côté, Shawn compatissait. L'homme faisait pitié à voir. Toutefois, bien qu'il le trouvait très mignon, il savait parfaitement que ce genre d'attitude pouvait être une simulation.

-Êtes-vous retourné à la banque depuis votre arrêt de travail ? interrogea Noah avant que maman Shawn se mette à laver les pieds du pauvre directeur.

-Non... je n'y suis pas arrivé. C'est tellement difficile...

-Vous n'avez donc pas vidé votre bureau ?

-Non, c'est Marlène qui l'a fait à ma demande. Vous savez, on va sûrement me remplacer et je voulais récupérer certaines affaires.

-Comme quoi ?

Noah trouvait plutôt pauvres les explications de l'homme. Des personnes mouraient, des enquêteurs enquêtaient, et monsieur, lui, vidait son bureau. Décidément, ce Laprise se foutait de leur gueule.

-Écoutez, ce n'est rien de très important. Je n'ai pas encore ouvert le carton qu'elle m'a apporté, mais si vous voulez, je vous l'amène.

-Amenez !

Monsieur Laprise n'avait pas l'habitude de subir les ordres. Néanmoins, il alla dans le vestibule et revint avec une boîte en carton. Après

l'avoir ouverte, Noah la vida et passa chaque objet à Shawn. Effectivement, il n'y avait rien d'important. Une agrafeuse, un classeur vide, une tasse, deux livres sur les finances et tout au fond, les diplômes et la photo qui avaient été retirés du mur. Noah soupira en constatant que les diplômes étaient en règle et que la photo datait du siècle dernier. Voilà un bien maigre butin.

-Monsieur Laprise, est-ce que la date du dix-huit février vous dit quelque chose ?

-Le dix-huit février ?

-Monsieur Laprise, ça vous ennuie si je garde celle-là ? demanda Shawn en exhibant la photo des employés trouvée dans la boîte.

-Euh... non... si elle peut vous être utile, gardez-la.

Shawn retira la photo du cadre et nota qu'au bas, on pouvait lire : « Notre service caissier, photo prise par R. Lacombe, le 22 juin 1998. » Sans rien dire, il la plia en deux et la mit dans sa poche.

-Qu'est-ce... qu'est-ce qu'elle a, cette photo ? chercha à savoir Laprise dont les genoux s'entrechoquaient.

Ce disant, il reprit un anxiolytique. Il tremblait tellement, qu'il éprouva du mal à porter le médicament à sa bouche.

-Rien, Monsieur Laprise, répondit Shawn. Nous ne voulons pas vous inquiéter. Nous cherchons, c'est tout.

-Excusez-moi... je... j'aimerais tant vous aider... c'est si horrible.

Voyant que Shawn s'était placé à côté de l'homme pour lui frotter le dos, Noah lui fit signe qu'il allait fumer. C'était au tour du charme de son collègue d'opérer.

-C'est là tout ce que Marlène vous a ramené ?

-Non.

Chemin faisant vers la sortie, Noah s'immobilisa sur-le-champ.

-Comment ça, non ? questionna Shawn.

-Il y avait aussi Lola.

Noah se retourna et vit Monsieur Laprise pointer un petit meuble installé au nord de la pièce. Il s'agissait d'un aquarium carré où nageait

un petit poisson appelé Lola. Déçu, il sortit fumer pour de bon. Ce qu'il donnerait, certains jours, pour se retrouver sur une île déserte !

Chapitre 7

La table était bien garnie, mais malheureusement, Brassard ne mangeait jamais le matin. Toujours, elle se contentait d'un café et d'une vitamine, cela lui suffisait jusqu'au repas du midi. N'aimant pas les activités sportives, c'était le moyen le plus efficace qu'elle avait trouvé pour ne pas prendre de poids. Le mari de Pierrette sortit un gros pain qu'il découpa en fines tranches. Après en avoir tartiné deux plus que généreusement, il les tendit à son invitée. Cette dernière les accepta, mais les posa à côté de son café, en se disant qu'il n'était pas question d'avaler ce gras.

-Comment va-t-on, aujourd'hui ?

-On va bien, monsieur, on va bien.

-Appelez-moi Stéphane.

-Monsieur Stéphane.

-Non, juste Stéphane, ça ira.

-Parfait... euh... Stéphane. Vous partez travailler bientôt ? questionna Brassard en souhaitant vivement entendre un oui.

-Non, je ne travaille plus, Francine. Ça vous ennue si je vous appelle Francine ?

-Euh...

-Vous ne vous souvenez pas de moi, pas vrai ? rigola Stéphane.

-Excusez-moi, le devrais-je ?

-Bien... je travaillais à la banque, moi aussi. C'était avant que j'aie cet accident qui m'a transformé en pirate.

Recommençant à rire, Stéphane plaça un doigt dans son œil gauche, histoire de faire comprendre à Brassard qu'il était en verre. Celle-ci avait beau n'avoir rien mangé, elle était à deux de régurgiter.

-Je suis désolée, dit-elle, mais je ne me rappelle pas de vous. Quel poste occupiez-vous ?

-Homme de ménage ! Mais ça fait un bail.

De mieux en mieux. Non seulement la tronche actuelle de ce type ne lui disait rien, mais celle qu'il affichait jadis et qu'elle avait vue sur la photo de mariage ne lui disait rien non plus.

-Bonjour, Francine, vous avez bien dormi ?

Les cheveux mouillés et le corps enroulé à l'aide d'une serviette, Pierrette venait d'entrer dans la cuisine. Brassard ne pouvait être plus heureuse, soulagée qu'elle était de ne plus être seule avec ce gros borgne chauve dont l'ancienne carrière d'homme de ménage semblait flatter l'égo.

-Très bien, Pierrette, merci. Maintenant, si ça ne vous dérange pas, je vais me préparer. Je ne voudrais pas que Marlène ouvre toute seule.

Devant la porte d'entrée de monsieur Laprise, Noah faisait les cent pas en finissant sa cigarette. À l'intérieur, le directeur devait sans doute faire une énième crise d'angoisse. Mais Shawn savait ce qu'il devait faire. Si ce dernier avait le cœur trop sensible, il avait néanmoins un cerveau qui fonctionnait indépendamment de ses battements. Monsieur Laprise était son propre alibi et cela était loin de jouer en sa faveur. S'allumant une deuxième cigarette à l'aide de la première, Noah récapitula les renseignements dont ils disposaient : une caissière qui se fait braquer et assassiner la même journée, retrouvée dans une position laissant croire à une agression sexuelle ; des documents qui disparaissent ; une autre caissière décapitée ; et un troisième, toujours un caissier, qu'on a tué, attaché à un vélo et écrasé avec une voiture. Sur le poignet de ce dernier cadavre, une date vieille de cinquante ans est inscrite.

Ils étaient donc confrontés à un type qui tuait à la manière d'un psychopathe, mais qui tuait trop rapidement pour en être un. Toutefois, à voir la tête des morts, nul doute qu'il s'agissait d'un fou. Mais un fou qui tuait pour une raison suffisamment importante, étant donné les efforts qu'il mettait dans l'accomplissement de ses meurtres.

-C'est forcément... songea-t-il, Claudia ! Merde, alors !

Claudia... Voilà le nom qu'il trouva dans la liste des huit derniers appels manqués. Parmi ceux-ci, il y avait trois messages vocaux et un texto disant : URGENT ME RAPPELER, VRAIMENT URGENT ! Au même moment, Shawn ouvrit la porte d'entrée en indiquant qu'il en avait terminé avec Laprise.

-Et alors, s'enquit Noah, tu as quelque chose ?

-Pas plus que tout à l'heure. Si ce gars joue la comédie, il mérite un Oscar.

-Ouais... je ne le sens pas trop, moi, ce type.

-Noah, as-tu déjà senti quelqu'un une seule fois dans ta vie ? À part moi, bien sûr...

-Bon ! On se prend un thé avec l'autre dépressif ou on avance ?

Pendant qu'ils se dirigeaient vers la voiture, Shawn réalisa que Noah n'avait pas cherché à le contredire lorsqu'il avait souligné qu'il n'aimait personne à part lui.

-Et arrête de sourire tout le temps comme ça, Shawn, ça m'énerve !

Il était maintenant neuf heures trente-sept et pour la première fois en trente ans, Brassard était en retard pour l'ouverture. Lorsqu'elle entra, elle nota que Marlène n'était pas là. Pierrette avait pris sa place à l'accueil et essayait de rejoindre quelqu'un susceptible de l'informer quant à la raison de cet absence. Rendue à son bureau, Brassard se laissa choir sur une chaise, enfouit sa tête entre ses mains et gémit :

-Pas ça, s'il vous plaît, pas ça ! Il faut que ça s'arrête... Pourquoi ? Pourquoi ?

-Madame Brassard !

Celle-ci leva la tête avant d'apercevoir Shawn et Noah.

-Madame Brassard, nous allons vous demander de nous suivre, lui signifia Shawn.

-Marlène... c'est Marlène, c'est bien ça ? Vous l'avez retrouvée ?

Vu l'air des deux inspecteurs, le problème n'était visiblement pas Marlène. À travers les vitres du bureau, elle aperçut Pierrette qui les mains sur la bouche, se tenait debout en face de trois policiers en uniforme. Du coup, elle comprit ce qui mettait son employée dans cet état. Les policiers venaient pour l'arrêter. Elle, Francine Brassard, fille de Colette Tremblay et Paul Brassard, allait sortir devant les clients, les journalistes et les autres employés, SES employés, en tant que coupable. Sans le moindre mot, elle se leva et suivit les inspecteurs.

Se sentant moite, elle avait froid en même temps qu'elle transpirait. Avant de quitter la banque, elle n'avait même pas eu le temps de trans-

mettre les consignes à Pierrette. Les policiers avaient toutefois été courtois, lui ayant même offert un verre d'eau. Il n'en demeurerait pas moins qu'elle était enfermée. Là où elle se trouvait, il n'y avait qu'une table et une chaise. Ce n'était ni un bureau ni une salle d'attente. Est-ce qu'ils avaient découvert quelque chose contre elle ? Pourtant, elle n'avait rien fait, rien de tout cela n'était sa faute.

-Qu'est-ce qui n'est pas votre faute, madame Brassard ?

Elle n'avait même pas entendu les enquêteurs entrer. Le grand noir se tenait face à elle, courbé, les deux mains appuyées sur la table et beaucoup trop près d'elle. Pour retrouver sa bulle, elle dut se reculer. Quant à l'autre enquêteur, il était adossé au mur près de la porte.

-Pardon ?

N'aimant pas le grand noir, elle s'était adressée à Shawn. Elle avait des droits, dont celui de s'adresser à la personne de son choix.

-Vous chuchotiez, lorsque nous sommes entrés, vous disiez que ce n'était pas votre faute. Alors, je vous le demande, madame Brassard, qu'est-ce qui n'est pas votre faute ?

Apparemment, le grand noir se donnait le droit de poser les questions, même si les réponses ne lui étaient pas adressées.

Dans son sac à ordinateur, Claudia mit les documents que l'enveloppe brune contenait. Elle prit la lettre et décida de la relire avant de la ranger à son tour.

Madame, Monsieur,

Les documents que je vous fais parvenir sont bien ceux qui ont été déclarés volés à la banque. Ils ont été retrouvés dans le bureau de madame Francine Brassard.

Craignant pour ma vie, je ne me nommerai pas.

P.S. : Méfiez-vous des enquêteurs Noah et Shawn, ils ne sont pas ceux qu'ils prétendent être.

Signé : Une personne qui sait.

Claudia plia la lettre en quatre et ferma le sac avant de le mettre sur son épaule. Tout ceci ressemblait à une vulgaire plaisanterie. Des déclarations anonymes, elle en avait déjà reçues, mais jamais d'aussi ridicule. Le problème était que malgré la folie apparente de l'auteur, les documents correspondaient bel et bien à ceux qui avaient été dérobés.

Lorsqu'elle vit sa patronne sortir de son bureau, la secrétaire s'empressa de refermer son magazine.

-Je m'absente pour environ vingt minutes, avisa Claudia. Je dois me rendre à la salle d'interrogatoire.

-Shawn et Noah y sont déjà.

-Merci, je suis au moins au courant de cela ! lança Claudia en levant les yeux au ciel.

Ainsi, même sa secrétaire savait que ces deux cons se passaient de ses autorisations. Elle s'avança vers la porte, puis revint sur ses pas. La secrétaire eut tout juste le temps de resserrer son magazine déjà rouvert.

-Dis-moi, dit Claudia, est-ce que par hasard tu saurais qui ils interrogent ? Ils doivent avoir tous les deux un problème avec leur téléphone, car aucun ne daigne me répondre.

-Euh... je crois que je l'ai noté, rougit l'employée qui n'ignorait pas que plutôt que de se laisser distraire par son magazine, elle aurait dû transmettre l'info à sa patronne dès le moment où elle l'avait obtenue. Ah ! Je l'ai ! Ils interrogent une certaine Francine Brassard.

-QUOI ?

-Francine Brassard.

-Et c'est seulement maintenant que tu me le dis !

- ...

-Merde !

La secrétaire sursauta à deux reprises. D'abord à la suite du « Merde ! », et ensuite, lorsque le poing de Claudia frappa le comptoir de son bureau. La directrice remonta la bretelle du sac qu'elle avait glissé sur son épaule en toisant son employée du regard, lui laissant ainsi sous-entendre qu'elle lui ferait bientôt sa fête. Puis d'un pas rapide, elle reprit la direction de la sortie, pendant que la secrétaire appela Shawn pour le prévenir que ça allait brasser.

Pendant ce temps, Brassard jouait avec les nerfs de Noah comme jamais personne n'avait osé le faire auparavant. Elle ne l'aimait pas, et il le lui rendait très bien. Mais il y avait autre chose qui jaillissait dans les yeux de cette femme. Visiblement, elle était mal dans sa peau. Elle faisait preuve d'une attitude méprisante envers les gens, peu importe qu'ils fussent inférieurs ou supérieurs à elle. Shawn l'observait en se disant qu'en dehors de la banque, elle n'avait aucune vie. Elle n'était pourtant pas déplaisante à regarder et malgré son âge, pouvait encore plaire au genre masculin. Si Shawn aimait les femmes, il ne les désirait pas. Il avait eu plusieurs amies qui connaissant son penchant pour les hommes, avaient supposé qu'il pourrait devenir « une excellente copine ». Du coup, il lui était arrivé à maintes reprises de jouer le rôle du confident, croyant même les comprendre. Mais ce n'était qu'une illusion. Aimer les hommes ne faisait pas de lui une femme. Il ne fonctionnait pas comme elles et n'aimait pas comme elles. Les hommes, en revanche, l'attiraient. Leur timbre de voix rauque et sensuel, l'épaisseur de leur peau... aucune étreinte féminine ne pouvait rivaliser avec celle d'un homme. Ils les trouvaient plus simples, plus naturels et plus sauvages. Ils possédaient ce petit plus qui le faisait chavirer. Mais Brassard, elle, n'était ni un homme ni une femme. À croire qu'elle était un extraterrestre. Elle ne pleurait pas, mais saignait du nez ; elle ne s'évanouissait pas, mais se cachait dans les toilettes ; elle ne s'inquiétait pas, mais cherchait les affrontements. Ayant maintenant tracé le profil de la suspecte, il passa à celui de Noah.

Ce dernier était tellement penché, que n'eût été le son de sa voix, on aurait pu croire qu'il s'apprêtait à embrasser son interlocutrice. D'ailleurs, il ne le trouvait pas très en forme, ces temps-ci. À n'en point douter, cette Brassard déclenchait chez lui des réactions imprévisibles. Il perdait le contrôle. Shawn adorait son collègue pour qui son homosexualité n'engendrait ni dégoût ni indulgence. Et s'il n'entretenait aucun préjugé, c'est que la chose lui était parfaitement inutile. Ce type avait une telle confiance en lui, qu'il ne se souciait guère de la différence. Il emmerdait tout le monde et tout le monde l'emmerdait. Shawn aurait préféré posséder ce genre de cerveau, le sien étant trop obsédé par ce que les autres pensaient de lui. Maintenant qu'il avait mis le doigt sur ce qui l'intriguait au sujet de Brassard et l'nervait chez Noah, il sourit. Ces deux-là étaient différents à tous points de vue, mais semblables dans leur stratégie d'attaque. À tort ou à raison, l'autre devait plier, et ce, sans compromis. Noah

n'obtiendrait rien de son adversaire, car celle-ci possédait la même force qui lui.

-Madame Brassard... je vous jure que... vous allez... Aaaah! Shawn, s'il te plaît!

Noah n'en pouvait plus. Décidément, cette conasse cherchait à lui pourrir l'existence. Faisant semblant de coopérer, elle s'amusait à corriger tous les mots qu'il prononçait. Aussi, plutôt que de répondre aux questions, elle le confrontait. Il se dit donc que si Shawn ne parvenait pas à tirer d'elle davantage que lui, il aurait au moins appris à mieux s'exprimer dans la langue de Molière.

-Vas-y, Shawn, prends le relais! Sinon, je ne sais pas ce que je vais faire d'elle.

Pendant que Shawn s'exécutait, il s'appuya contre le mur pour observer à son tour.

-Miss Brassard, pouvez-vous...

-MADAME Brassard, je vous prie...

-Pardon, madame Brassard...

Noah avait une folle envie de pouffer de rire. Pas plus que lui, Shawn ne sortirait indemne de cet interrogatoire. Sûrement qu'avec un peu de chance, il en perdrait son beau sourire.

-Vous savez que nous avons trouvé Bruno dans un état assez... comment dire... lamentable.

-Bien sûr, que je sais, déglutit Brassard, et je dirais que lamentable n'est pas le mot.

-Oui, c'était pas joli... Sur son poignet, il y avait une date qu'il avait inscrite un peu avant sa mort. Cette date, c'est le 18 février 1963. Ça vous dit quelque chose, miss... euh... madame Brassard?

Voyant que la dame leva sur son collègue des yeux exorbités, Noah se décolla du mur, persuadé que cette fameuse date avait une signification pour elle.

-Non... non... ce n'est pas possible! laissa-t-elle entendre pendant qu'un filet de sang s'échappait à nouveau de son nez. Pourquoi?... Qui?... Comment?

Alors qu'elle semblait prise de panique, Noah rejoignit Shawn qui poursuivait d'un ton insistant :

-Quelle est cette date, madame Brassard ?

-Cette date... c'est... c'est ma date de naissance.

C'est là que Claudia frappa à la porte. Comme nul n'ouvrait, elle cogna une deuxième fois, en se disant que s'ils ne répondaient pas à leur cellulaire, il était hors de question qu'ils ne la laissent passer. Ça, elle ne l'accepterait pas. Elle cogna une troisième fois avant que Shawn daigne enfin lui répondre en lui adressant son plus beau sourire.

-Hi, Claudia. On peut t'aider ?

En guise de réponse, Claudia le bouscula afin d'entrer dans la salle, où elle aperçut Noah, debout à côté d'une femme assise qui saignait du nez. N'y croyant pas, elle se retourna vers Shawn qui s'empessa de lui expliquer :

-Ah non, ce n'est pas nous ! Elle saigne toute seule.

Sachant très bien qu'il n'était pas dans les habitudes des inspecteurs de battre les témoins, Claudia ne dit rien. Elle prit son sac, le posa sur la table puis en sortit des documents.

-Madame Brassard ? dit-elle.

-Oui...

-Bonjour, je suis l'inspectrice en chef, se présenta-t-elle en déposant les dossiers sur la table. Reconnaissez-vous ceci ?

-Mais, comment as-tu eu ça ?

Plutôt que de répondre à Noah, Claudia lui tendit la lettre anonyme et se retourna vers Brassard pour lui redemander :

-Alors, les reconnaissez-vous, madame ?

-Je... c'est...

-Eh bien au moins, s'exclama Noah en remettant la lettre à Shawn, on sait que la commère qui travaille à l'accueil est en vie !

-Dis donc, Noah, râla Claudia, est-ce que j'ai l'air d'être invisible ? Allez, madame Brassard, j'attends votre réponse.

-Je ne comprends plus rien... je... oui, ce sont trois des documents qu'on ne retrouvait plus.

-Apparemment, quelqu'un les a retrouvés et maintenant, ce quelqu'un vous accuse.

-Impossible.

-Malheureusement pour vous, si.

-Mais qui m'accuse ? Vous ?

-Non, madame Brassard, moi, je ne fais que vous informer.

-Je ne comprends pas pourquoi je suis visée... je n'ai pas volé les documents. Quant à ma date de naissance... je ne comprends pas... je vous jure que je ne comprends rien à tout cela !

-Votre date de naissance ?

Shawn adressa un signe à sa supérieure pour lui signifier qu'il lui expliquerait plus tard. Cette dernière soupira en songeant qu'ils ne pouvaient accuser cette femme d'avoir caché les dossiers. Pour ce faire, il aurait fallu que les policiers les découvrent eux-mêmes. Quant aux caméras de surveillance installées dans la banque, elles ne filmaient que les endroits où l'argent était manipulé et malheureusement, le bureau de la directrice n'en faisait pas partie.

-Mais de quoi m'accuse-t-on ? chercha à savoir Brassard.

-Pardon ?

-Pourquoi je suis ici ?

Claudia se retourna vers ses enquêteurs. Shawn regardait vers le sol tandis que Noah la fixait. À nouveau, elle lâcha un soupir et se retourna vers Brassard pour lui demander :

-Que voulez-vous dire ?

Avant de répondre, Brassard essaya de prendre une profonde inspiration, malgré la douleur aiguë que lui envoyait un point d'anxiété, juste à côté du cœur.

-Madame l'inspectrice en chef, je... je ne suis peut-être qu'une simple directrice de banque, mais vos inspecteurs m'ont arrêtée devant tout le monde. Ils ne savaient alors apparemment pas que c'était ma date de naissance qui se trouvait sur le bras de... de... Je suis assise ici depuis des heures... Vous arrivez avec des documents dont la réapparition me choque tout autant que vos enquêteurs... Quel... quel est le prétexte initial de mon arrestation ?

Brassard tremblait de tout son corps. L'humiliation qu'on lui faisait subir devait avoir un sens. Elle n'acceptait pas qu'on s'acharne ainsi sur elle. La douleur due à son point d'anxiété s'accroissant, elle essaya de respirer doucement. Mince, alors ! Voilà que le bout de ses doigts s'engourdissait. Bon Dieu... ces trois ignares allaient lui provoquer une attaque.

-Madame Brassard... doucement... respirez, respirez doucement.

Shawn poussa la table et posa ses deux mains sur les épaules de la dame. La consoler n'était peut-être pas la priorité du moment, mais sachant que Claudia voulait les assommer pour avoir procédé à une arrestation sans motifs valables, il choisit de s'occuper de Brassard pour mieux fuir la tempête. Quant à Noah, il s'avança vers sa patronne pour lui chuchoter :

-Écoute, Claudia, je t'expliquerai... C'est une tactique qui a déjà fait ses preuves.

-Fuck, Noah ! Est-ce que tu te rends compte dans quelle merde vous me mettez ?

-Je veux voir mon avocat ! exigea Brassard d'une voix forte et assurée en se défaisant des mains de Shawn. Assez, c'est assez !

Le troisième soupir de Claudia aurait de loin étouffé celui d'un éléphant. Elle prit les documents et les rangea sans délicatesse dans son sac, puis sortit en claquant la porte. De nouveau seule avec les enquêteurs, Brassard réalisa qu'ils s'étaient joués d'elle, qu'ils l'avaient entraînée au poste sans raison valable. Comme elle n'avait rien demandé ni opposé la moindre résistance, sans doute qu'ils devaient croire qu'elle était coupable. Et les dossiers ? Qui et pourquoi voulait-on lui faire porter le chapeau ?

-Vous recommencez !

-Qu'est-ce que je recommence ?

-Vous parlez toute seule !

-Non, je pense à voix haute.

-C'est la même chose !

-Non, monsieur Noah, ce n'est pas la même chose.

-Que oui, c'est la même chose ! Vous ne nous parlez pas, vous vous parlez, et donc, vous vous parlez toute seule... C'est la même chose !

-Noah ! intervint Shawn en constatant que son collègue perdait à nouveau le contrôle.

-Quoi ? Elle parle toute seule, et je lui dis !

-Non, je ne parle pas toute seule... je réfléchis, monsieur Noah ; ce n'est pas la même chose.

-Et vous réfléchissez à quoi ?

-Au fait que j'ai demandé à avoir mon avocat !

-Parfait, madame Brassard, vous aurez votre avocat. Mais j'espère pour vous que vous ne le payez pas cher parce que moi, Noah Lafrenière, je jure sur toutes les têtes des mères de ce monde que si vous avez la moindre petite chose à voir avec ces meurtres, je ne vous louperai pas.

Claudia alluma la cigarette réclamée à un passant. Bien qu'elle avait cessé de fumer depuis six ans, l'envie était trop forte. C'était de la faute de Shawn et Noah. Elle savait parfaitement ce qu'ils avaient fait. Ils avaient interpellé cette femme en croyant l'intimider et ainsi, lui faire sortir les vers du nez. Encore une fois, ils avaient contourné les règles. La porte d'entrée du poste s'ouvrit et elle vit Noah s'avancer vers elle.

-Tu fumes ?

-Non, je fabrique des nuages !

-Écoute, Claudia, j'ai trois meurtres sur le dos, pas une seule preuve tangible, pas l'ombre d'un suspect et une directrice schizophrène dont la date de naissance se retrouve inscrite sur le bras d'un cadavre. Quand les choses ne bougent pas, il faut les provoquer un peu, non ?

-Noah, même si cette femme est votre meurtrière, elle rentre chez elle ce soir. De quoi aurons-nous l'air, crois-tu ?

-Je pense que si cette Brassard y est pour quelque chose dans ces meurtres, elle a un complice. Cette femme n'est pas étrangère à cette affaire, Claudia, j'en suis persuadé ! Tout comme je suis persuadé que le fait de l'avoir amenée ici va remuer un peu le bordel qui se passe dans cette banque. Nous avançons... à l'aveuglette, je l'avoue, mais je sens que nous avançons.

-Et qu'est-ce que c'est que cette histoire de commère encore en vie ?

-La responsable de l'accueil ne s'est pas présentée, aujourd'hui, et selon moi, c'est parce que c'est elle qui a envoyé la lettre. Cette fille est une vraie source à emmerdes. Faudrait d'ailleurs qu'on la retrouve avant qu'elle se fasse massacrer à son tour.

Claudia jeta sa cigarette par terre et l'enfouit du bout du pied dans la neige. Noah avait raison. La méthode n'était pas légale, mais la surprise provoquée par l'arrestation de Brassard contrarierait sûrement les plans du meurtrier. Soit il se croirait en danger parce que sa complice avait été appréhendée, soit il se sentirait en sécurité parce que quelqu'un avait été soupçonné à sa place. Du fait que cette femme s'était fait arrêter devant tout le monde, cela pouvait au moins démontrer l'efficacité de la police, sans compter que les journalistes lâcheraient son service pour se lancer aux trousses de cette directrice. Si les reporters jouaient parfois dans les plates-bandes de la police, ils pouvaient aussi dénicher des informations par l'entremise de leurs contacts, ce qui bien souvent, aidait à faire progresser une enquête. Et dans ce cas-ci, rien n'était à dédaigner. Si Claudia s'attendait à subir les foudres de ses supérieurs en raison des bêtises commises par Shawn et Noah, elle se dit qu'elle écoperait davantage si un quatrième meurtre devait survenir.

-C'est bon, Noah, je dois retourner au bureau. Je veux un suivi complet relativement à cette affaire, c'est compris ?

-Sans problème.

-Noah, je veux être mise au courant de tout ce qui sera entrepris PENDANT l'enquête, et non après sa résolution, c'est bien clair ?

-Clair comme de l'eau de roche !

-Bon.

-Elle te va très bien, cette chemise !

Claudia regarda en direction de son buste. Son manteau étant ouvert, le froid faisait pointer ses seins à travers le tissu. Noah, sourire en coin, se plaisait une nouvelle fois à la rendre mal à l'aise.

-Je ne te renvoie pas le compliment ! répliqua-t-elle sèchement en désignant du doigt la grosse tache de café qui se trouvait sur la blouse de son interlocuteur qui malgré le froid, était sorti sans sa veste.

Ayant terminé de s'entretenir avec son avocat, Brassard tendit le combiné de téléphone à Shawn.

-Voilà, monsieur, lui dit-elle. Maître Bérichon sera ici dans quinze minutes.

-Pourquoi avez-vous un avocat ?

-Pourquoi cette question ?

-Bien... à ce que je sache, vous n'avez jamais été arrêtée et vous n'êtes pas divorcée. Alors pourquoi un avocat ?

-Maître Bérichon n'est pas seulement mon avocat, c'est aussi un ami.

-Donc vous avez un ami avocat ? C'est pratique !

-Oui, monsieur Shawn, c'est pratique, en particulier quand les représentants de la justice contournent les règles.

-Rassurez-vous, miss Brassard, nous n'avons commis aucune erreur.

-Vous m'avez enfermée sans la moindre preuve et c'est MADAME Brassard... Combien de fois vais-je devoir vous le répéter ?

-Faux ! On ne vous a pas enfermée, madame Brassard, on n'a fait que vous poser des questions dans un endroit... disons... plus intime.

-Avec la porte verrouillée et après m'avoir enlevée de force de mon lieu de travail !

-Refaux... On vous a demandé de nous suivre et vous avez accepté.

-On ne dit pas « refaux », monsieur Shawn, mais « encore faux ». À ce que je vois, vos compétences en français sont au même niveau que vos compétences d'enquêteur... elles laissent à désirer. Vous pouvez jouer sur la forme, mais pas sur le contenu. Vous êtes venus me chercher comme une vulgaire criminelle et vous m'avez séquestrée dans une salle dans le but de m'interroger. C'est inadmissible ! Nous ne sommes pas... ici, c'est... nous vivons dans un pays où les citoyens ont des droits et vous des devoirs... ce que votre collègue et vous semblez ignorer.

-Vous nous chantez l'hymne national, maintenant, ou on attend votre avocat ?

Encore une fois, Brassard n'avait pas entendu Noah entrer.

-Monsieur Noah, sachez que vos sarcasmes n'ont aucun effet sur moi. Mes nerfs ont lâché depuis les décès de Marie-Lou et Bruno, voyez-vous, et j'en suis au point où la douleur engendrée par ces deuils me rend insensible à vos attaques.

Sentant son nez la piquer, elle baissa la tête. Elle avait mal, c'était vrai. Insinuer qu'elle avait un lien avec les meurtres de ses propres employés était non seulement humiliant, mais blessant. Penser qu'elle, Fran-

cine Brassard, détournait la règle première qui différencie l'homme de l'animal en prenant la vie d'autrui, c'était un affront à son humanité.

-Et Muguette ?

-Muguette ?

-Vous avez mentionné votre douleur causée par les meurtres de Marie-Lou et Bruno, mais qu'en est-il de Muguette ?

-Monsieur Noah, je suis attristée par tous ces meurtres, sans exception. Muguette était... elle était malheureusement le genre de fille à s'attirer des problèmes.

-Quel genre de problèmes ?

-Je ne sais pas... je ne suis pas certaine que ce soit par hasard qu'elle ait été tuée la première. Elle avait des amis qui à mon avis, n'étaient pas très nets. Il est même déjà arrivé qu'elle sente l'alcool au retour d'une de ses pauses. Monsieur Laprise l'aimait bien... elle était douée pour manipuler les hommes.

-Ça, c'est votre avis.

-Oui, monsieur Shawn, c'est mon avis.

-Comme ce sera votre avis lorsque vous direz à votre avocat que nous vous avons emmenée ici sans avoir la moindre preuve contre vous...

-Non, monsieur Shawn, en ce qui concerne cette situation, ce n'est pas mon avis, mais un fait.

Ayant compris le jeu de Shawn, Noah émit un sourire et décida d'emboîter le pas.

-Madame Brassard, c'est tout de même votre date de naissance qui était inscrite sur le bras du cadavre, et cela, sans compter la lettre que nous avons reçue et dans laquelle l'auteur vous accuse d'avoir volé les documents. À notre avis, ça fait beaucoup !

-Mais avant que votre collègue n'arrive, vous ne le saviez pas, messieurs. Vous... vous n'avez pas le droit... vous mentez, vous l'avez su après... menteurs ! s'écria Brassard en pointant un doigt accusateur vers les deux enquêteurs.

-Prouvez-le !

Après cette victoire de Noah sur Brassard, Shawn vit les yeux de son collègue s'illuminer et le nez de la directrice se remettre à saigner. Puis quelqu'un frappa à la porte. Maître Bérichon venait d'arriver.

Chapitre 8

Shawn coupa l'eau de son bain. La vapeur ayant rempli la pièce, il retira ses pantoufles, fit glisser son peignoir au sol et pénétra doucement dans la baignoire. Accroupi, le postérieur à moitié dans l'eau, il tendit l'oreille. Aucun bruit. Il s'allongea complètement en se disant qu'enfin, il jouissait d'un moment pour lui. Décidément, son boulot empiétait un peu trop sur sa vie privée. Il repensa à l'interrogatoire de Brassard, laquelle n'était pas restée dix minutes après l'arrivée de son avocat. L'homme avait tous les bons arguments pour la faire sortir rapidement. Ce maître Bérichon n'était apparemment pas un novice. Ce qui semblait sûr, c'est que sa cliente et lui excellaient dans l'art de donner des leçons. Il remit un peu d'eau chaude et la remua afin que la chaleur puisse se propager. Ceci fait, il reprit la position allongée et ferma les yeux. Puis soudain, tel un éclair, une idée lui traversa la tête. Du coup, il sortit de son bain avant de se précipiter nu et dégoulinant vers son ordinateur.

Noah saisit un poêlon, le plaça sur une plaque chaude et y versa un filet d'huile d'olive. Il sortit ensuite des blancs de poulet du frigo et les déposa dans la poêle. Il prit un poivron rouge et commença à le découper en lamelles. Il aimait cuisiner. Si le rangement le rebutait carrément, il aimait l'étape de la préparation du repas. En plus de le mettre en appétit, cela lui procurait le plaisir de savourer ce qu'il avait réussi... ou non. Voilà bien une autre chose qu'il ne partageait pas avec Shawn, qui presque toujours, mangeait à même les cartons de plats préparés, cuits au micro-ondes. Ces Anglais n'avaient absolument rien compris à l'art de bien se nourrir. Une fois tranchés, Noah ajouta les bouts de poivron à sa recette et remua le tout. Lorsqu'il sortit un oignon et qu'il se mit à le découper, il commença à pleurer. Il avait beau essuyer ses yeux avec le revers de sa manche, les larmes coulaient de plus belle. Voyant cela, il décida de laisser ses yeux pleurer à leur guise et accéléra le travail.

Devant la porte d'entrée de son collègue, Shawn sonna une deuxième fois. Excité par sa récente découverte, il était impatient de la par-

tager. La porte s'ouvrit sur un Noah aux yeux bouffis et aux joues humides.

-Ça ne va pas ? s'enquit Shawn.

-Quoi ?

-Pourquoi pleures-tu ?

-Je ne pleure pas.

-Noah, c'est normal d'être à bout. Mais rassure-toi, je crois que j'ai une piste. Si ce j'ai trouvé est exact, on va mettre la main sur notre méchant. Allez... cesse de pleurer... je t'assure que ça va aller.

-Bordel, Shawn, je ne pleure pas, je cuisine !

-Mais oui, bien sûr...

Shawn pénétra dans la maison en se disant que l'excuse du maître des lieux démontrait un orgueil démesuré. Il lui sourit, comme pour lui faire comprendre qu'il savait parfaitement bien que ces derniers jours avaient été difficiles et qu'entre les meurtres et les colères de Claudia, il était normal de pleurer, même quand on avait une personnalité aussi forte que la sienne.

-Shawn, l'invectiva Noah, arrête tout de suite de me regarder avec cette face de Jaconde et dis-moi ce que tu fous ici !

Brassard prit une bouchée du pâté chinois répandu mollement dans son assiette et reposa sa fourchette. Non, ça ne passait pas.

-Francine, il vous faut reprendre des forces, voyons ! Surtout après une journée comme celle-ci.

En face d'elle, Pierrette prenait son rôle d'infirmière très au sérieux. Si Brassard logeait à nouveau chez le couple, c'était pour éviter toute nouvelle confrontation avec les deux enquêteurs. C'est là ce que lui avait conseillé maître Bérichon : rester avec des gens pour assurer sa sécurité, et aussi, jouir d'un alibi dans le cas d'un nouveau meurtre. Et fort heureusement, Pierrette avait eu la gentillesse d'accepter. Idem pour Stéphane qui en plus de donner son accord, s'était approché un peu trop près de son cou pour lui dire : « Vous êtes ici chez vous, Francine. » Cet homme semblait croire qu'elle était complètement sous son charme. Tout sauf ça !

À le voir constamment en boxer devant la télévision, elle se demandait comment la pauvre Pierrette arrivait à le supporter.

-Voulez-vous du pouding au riz, Francine ?

-Non merci, Pierrette. Je crois que je vais aller me reposer. Je suis épuisée.

-Vous êtes certaine ? Il est encore tôt, vous savez, et peut-être que parler vous ferait du bien...

-Non merci, Pierrette. Vraiment, je dois me reposer.

-Alors, je vous souhaite une bonne nuit.

-Bonne nuit.

N'ayant pas envie d'être seule, c'est à regret que Pierrette laissa sa patronne se retirer. Pour elle aussi la journée s'était avérée difficile. L'arrestation de Brassard fut non seulement un choc pour la clientèle, mais pour tout le personnel. Elle avait passé tout son temps à répondre aux questions des gens. Puisqu'elle n'avait aucune information, elle fit de son mieux pour sauver les apparences. Puis Brassard finit par revenir avec maître Bérichon qui discrètement, l'avisa que sa cliente était au plus mal et qu'elle ne pouvait rester seule.

Isolée dans la cuisine, l'idée lui vint d'appeler monsieur Laprise. Elle composa donc son numéro, mais raccrocha avant qu'il ne réponde. Que faisait-elle ? Ce n'était pas le moment. Elle devait se ressaisir. Puis dans ses mains, le téléphone sonna.

-Allo ?

-Pierrette ?

-Oui.

-C'est monsieur Laprise.

Noah sentit l'odeur de brûlé et se précipita aussitôt vers la cuisine. Il prit une spatule pour décoller doucement les morceaux de viande qui commençaient à noircir, ajouta le deuxième oignon, baissa le feu au minimum et rejoignit Shawn, qui, affairé à l'ordinateur, cherchait sa découverte.

-Alors, qu'est-ce que tu as trouvé ?

-Le fait que Brassard ait un avocat m'a paru étrange. J'ai donc fait quelques recherches...

-Sur l'avocat ?

-Exactement. En fait, il n'est pas simplement l'avocat de Brassard, il l'a aussi été pour d'autres employés de la banque pour des histoires de tickets impayés, de séparations, etc. Bref, même s'il n'est pas un employé de la banque, il a rendu beaucoup de services à ces gens.

-Mais pourquoi fait-il ça ? Pour des raisons humanitaires ? Attends... il ne se tape quand même pas Brassard ?

-Ça, je l'ignore, car ce n'est pas vraiment ce qui importe, vois-tu.

-Justement, je ne vois pas. Est-ce que je peux savoir ce qui nous importe ?

Shawn retourna l'ordinateur, sur l'écran duquel on pouvait voir une photo en noir et blanc. Il s'agissait d'une photo montrant des étudiants, qui, vêtus de leurs habits de finissants, posaient fièrement. Tout au haut, on pouvait lire : « Obtention du barreau, bravo à tous nos futurs avocats, 25 juin 1992. »

-Regarde, Noah... maître Bérichon est juste là, fit Shawn en pointant un jeune homme aux sourcils broussailleux et au regard noir. Maintenant, regarde le gars qui se trouve à côté de lui.

Cette fois, il pointa l'étudiant qui se tenait à la droite de Bérichon. Beaucoup plus beau que ce dernier, le garçon en question souriait à pleines dents.

-Tu le reconnais ? questionna-t-il.

-On dirait toi !

-C'est Pierre Germain.

-Qui ?

-Pierre Germain.

-O.K., mais c'est qui ?

-Attends...

Shawn sortit la photo récupérée chez monsieur Laprise lors de leur visite chez lui et la montra à son collègue. Les hommes et les femmes qu'on pouvait y voir étaient tout sourire devant le bâtiment de la banque. En regardant de plus près, Noah parvint à identifier le visage froid, mais plus jeune, de Brassard. À ses côtés, il y avait Pierrette qu'il reconnut grâce à son nez retroussé et sa chevelure bouclée.

- Tu reconnais bien tous ces gens, Noah ?
- Au moins deux.
- Regarde l'homme qui se tient à la droite de Brassard !

Voyant un jeune homme debout et bien droit, Noah devina tout de suite qu'il s'agissait du jeune avocat qu'il avait vu sur la photo précédente.

-C'est ce Pierre Germain ! Mais qu'est-ce qu'il fait là ? Attends... c'est... c'est monsieur Laprise ! Bordel de merde ! Pierre Germain et Jean Laprise sont la même personne !

-Je te le fais pas dire ! Je crois qu'une petite discussion avec monsieur Laprise et maître Bérichon s'impose.

-Je le pense aussi. Scanne la photo des employés et envoie-là avec l'autre aux collègues. Il nous faut découvrir le plus de choses possible sur les activités de ces deux-là. Cette fois, on va se la jouer en bons élèves. Si ces deux types sont nos assassins, je n'ai pas envie qu'ils nous glissent entre les doigts pour une histoire de manquement aux règles. Un avocat en salle d'interrogatoire, c'est comme foutre un mec en taule avec la clé dans sa porte. Il ne sera pas inquiet, le Bérichon... faudra se montrer malinges pour arriver à le faire parler !

Brassard enfila sa nuisette et se glissa sous les draps. Une odeur de lavande mêlée à celle de l'eau de javel envahissait toute la chambre drôlement bien entretenue. Beaucoup plus que le reste de la maisonnée, en tout cas. Soudain, elle pensa à Marlène. La pauvre était sûrement en danger et ces enquêteurs à la noix ne s'en préoccupaient même pas. L'humiliation qu'ils lui avaient fait subir lors de l'interrogatoire fut pour elle le coup fatal. Les dernières forces qui lui permettaient de tenir le coup avaient explosé dans les bras de maître Bérichon. En professionnel, celui-ci l'avait rassurée de manière courtoise avant de la conduire chez Pierrette. Si elle avait pleuré sans aucune retenue contre le torse de l'avocat, au moins elle n'avait pas craqué au poste de police. Elle plia ses genoux contre son ventre, les encercla de ses bras et ferma les yeux.

Noah retourna à la cuisine et éteignit le feu. La découverte de Shawn constituait effectivement une excellente piste. Il prit deux assiettes, les posa sur la table et dit :

-Assieds-toi, j'ai fait à manger. Tu dois avoir faim, non ?

Shawn était en effet très affamé, mais connaissant les talents culinaires de Noah et ayant toujours en mémoire cette journée complète passée aux toilettes après avoir avalé l'une de ses recettes mal exécutées, il n'avait qu'une seule envie : fuir au plus vite.

-Euh... je ne veux pas déranger, dit-il. You know... je n'aime pas m'imposer.

-Shawn, arrête de faire ton Anglais et assieds-toi ! Quand il y en a pour un, il y en a pour deux. En plus, j'ai fait ma spécialité.

Ce disant, Noah appuya sur les épaules de son collègue afin de l'obliger à s'asseoir. Ceci fait, il prit le poêlon et servit deux bonnes portions de poulet, puis ouvrit le four d'où il sortit des pommes de terre qui cuisaient depuis déjà un bon moment. Enfin, histoire de célébrer leur trouvaille et le premier véritable repas de l'année que Shawn allait avaler, il ouvrit une bonne bouteille de vin.

Shawn fixa son assiette. Si les pommes de terre semblaient comestibles, le poulet, lui, semblait peu ragoûtant. L'extérieur était noirci et l'intérieur à moitié cru. Du coup, il décida de boudier la volaille et d'attaquer les pommes de terre.

-Alors... ça te plaît ? voulut savoir Noah. Le poulet, je l'ai fait mi-cuit, car c'est plus tendre. Laisse les pommes de terre et goûtes-y... Tu vas voir, ça fond dans la bouche.

Cette fois, Shawn n'avait plus le choix.

-Ah oui... effectivement... ça fond. C'est très bien, Noah, dit-il après s'être lancé.

-On dit « C'est bon » !

-Oui, c'est bon.

Shawn avala sa bouchée en souriant, puis sous le regard plus que fier de son hôte, coupa la deuxième aussi lentement que possible.

-Ça te change des merdes en carton, pas vrai ?

-Ça, c'est sûr.

Après que le téléphone eut retenti dans la pièce voisine, Noah se leva pour aller répondre. Profitant de l'absence de ce dernier, Shawn se rua vers le lavabo pour expulser l'immonde bouillie qui lui collait au palais et se rincer la bouche. Jamais il ne pourrait terminer ce repas. Entendant l'autre revenir, il s'empressa de regagner sa place.

-On va devoir remettre le repas à plus tard.

« Yes!!! », songea Shawn en son for intérieur. Adieu la salmonellose ! Puis il demanda :

-Pourquoi ?

-C'était Claudia. Imagine-toi donc que Marlène, la fille de l'accueil, sort avec un flic. Il a ouvert sa grande gueule, car il craignait d'être mêlé à cette histoire. La fille est dans un appartement en banlieue de Montréal que lui a déniché une de ses amies pour la mettre à l'abri. Je te propose qu'on aille la cueillir avant que quelqu'un de plus méchant le fasse... si tu vois ce que je veux dire.

Sans plus attendre, Shawn se leva et prit sa veste. Effectivement, il voyait très bien ce que Noah voulait dire. Cette Marlène était probablement en danger, en plus de savoir des choses qu'eux-mêmes ignoraient encore.

Marlène alluma une bougie. La planque qu'Anick lui avait trouvée était un véritable trou à rats. Pas étonnant qu'elle ne trouvait pas de locataire. En plus de sentir le moisi, il n'y avait pas d'électricité et les meubles laissés par les anciens locataires étaient dans un piètre état. Qui voudrait vivre dans ce taudis ? Sachant que son copain avait terminé son quart de travail, elle décida de l'appeler. Entendre sa voix la rassurerait certainement. Elle composa le numéro et... aucun réseau ! Décidément, ce fichu appartement présentait tous les inconvénients d'un abri antinucléaire ! Repensant à la lettre qu'elle avait envoyée au poste de police, elle n'en pouvait plus d'attendre au lendemain pour voir si les journaux allaient en parler. Après tout, elle avait découvert les documents volés, sans oublier qu'elle les avait expédiés à une personne plus que sûre. C'était donc Bras-

sard qui les avait subtilisés. Mais pourquoi ? Ces dossiers ne servaient pourtant à rien. Avant de les envoyer, elle avait lu chacun d'eux, mais sans rien trouver. Elles ne comportaient que des renseignements personnels, des références, des copies de pièces d'identité et le numéro de compte des employés... Bref, que des choses sans importance. Mais pourquoi n'y avait-il que les dossiers de Muguette, Marie-Lou et Bruno dans le bureau ? Cela signifiait-il que Bruno était mort lui aussi ? Cette simple idée la fit frissonner. Voilà qui faisait beaucoup. Elle décida de sortir en se disant qu'à l'extérieur, son cellulaire fonctionnerait certainement. Elle devait à tout prix rejoindre son copain pour lui demander de venir la rejoindre. Avec lui, elle aurait beaucoup moins peur.

L'appartement comportait deux issues. L'une donnait sur la rue et l'autre, sur une petite cour arrière. C'est là qu'elle se rendit afin d'éviter d'être vue. Elle saisit les clés du logement et verrouilla la porte derrière elle. Dehors, le froid avait repris le dessus et le vent était glacial. Elle marcha jusqu'au fond de la cour et composa le numéro de son « Namour ».

Alors que Noah se gara en bordure de la route, quatre jeunes se tenant à quelques mètres d'eux les regardaient d'un air perplexe.

-Merde ! râla-t-il. C'est quoi le problème de ce fichu GPS ?

L'appareil indiquait qu'ils étaient rendus à destination, mais hormis un terrain vague et une épicerie fermée, il n'y avait aucune habitation. Il composa le numéro de Claudia, mais malheureusement, il tomba sur sa boîte vocale. Il n'en revenait pas. Se perdre dans cette banlieue pourrie en pleine nuit pour retrouver une fille qui foutait le bordel dans leur enquête. Vraiment, fallait le faire !

-Peut-être qu'on pourrait demander aux jeunes qui sont là-bas, suggéra Shawn. What do you think ?

N'entrevoyant pas d'autre solution, Noah redémarra la voiture, parcourut les quelques mètres qui les séparaient des jeunes, ouvrit la fenêtre et tendit le GPS vers eux.

-Salut, les gars, dit-il, nous cherchons cette adresse-là... Ça vous dit quelque chose ?

-Ouais...

Le grand boutonneux qui lui avait répondu s'avança, se pencha vers le cadre de la fenêtre, et répéta :

-Ouais, je connais.

-D'accord, et c'est où ?

-Pourquoi ?

-Comment ça pourquoi ?

-Pourquoi je te le dirais ?

Noah posa un tel regard sur Shawn, que ce dernier comprit tout de suite que le petit con risquait une belle raclée s'il ne répondait pas. Il s'approcha donc de la fenêtre du conducteur pour dire :

-Écoute, mon gars... on est de la police, alors tu serais gentil de collaborer, s'il te plaît. C'est important.

-Ah... vous êtes de la police ! Dans ce cas, c'est différent, fit le jeune avant de se relever et de pointer le grand terrain vague. Vous voyez la petite ruelle qui se trouve juste derrière le terrain de football ?

-Oui.

-Vous la prenez et au deuxième arrêt, vous tournez à droite.

-O.K.

-Ensuite, vous continuez tout droit jusqu'au troisième feu.

-C'est bon.

-Là, vous tournez à gauche et tout de suite après, vous verrez la décharge.

-Bien, et après ?

-Quand vous y êtes, vous arrêtez et vous nous faites le plaisir de vous jeter dedans !

- ...

Les trois amis de l'insolent éclatèrent de rire, pendant que Shawn s'empessa de refermer la fenêtre de Noah. Provoquer ce dernier dans un moment pareil était tout sauf une bonne idée.

- Noah, on prend ça avec un grain de sel, O.K. ? Ce sont des petits cons. On réessaie avec le GPS ?

Sans rien dire, Noah détacha calmement sa ceinture, ouvrit la portière et sortit de la voiture. Deux secondes plus tard, le grand boutonneux

se retrouvait collé contre le pare-brise, les bras coincés derrière le dos. Impressionnés par cet homme qui venait d'étaler le plus fort d'entre eux en un tour de main, les trois autres ne manquèrent pas de transmettre gentiment et poliment l'information désirée.

Furieuse, Marlène referma la ligne. Finalement, son copain ne viendrait pas. « Hors de question ! », lui avait-il dit. Ce con avait tout raconté à un de ses collègues, lequel l'avait par la suite dénoncée. Et maintenant, elle passait pour une véritable idiote. Comme elle s'en voulait d'avoir fait confiance à ce type. Alors qu'elle commençait réellement à croire à leur histoire d'amour, voilà qu'il venait de tout gâcher. « C'est fini ! » Tel fut les derniers mots qu'elle avait prononcés avant d'interrompre leur conversation. Essuyant une larme, elle rangea le téléphone dans sa poche et décida de retourner à l'appartement pour faire ses valises. Pas question de rester une minute de plus dans cette cachette qui n'en était plus une.

-Marlène ? entendit-elle lorsqu'elle déverrouilla la porte.

Du coup, elle se figea. Cette voix ne lui était pas étrangère. Puis elle entendit des pas. La personne s'amenait derrière elle. Alors qu'elle s'apprêta à rentrer dans l'appartement, son cœur battait à tout rompre.

-Retourne-toi, Marlène, dit la voix avant qu'elle ne parvienne à refermer la porte.

Quand l'être posa ses mains sur ses épaules, elle eut le réflexe inespéré de se retourner et de le pousser de toutes ses forces. Ayant réussi à le faire tomber, elle lui balança un énorme coup de pied. Le cri de douleur qui s'ensuivit lui indiqua qu'elle avait visé juste. Profitant de ce répit, elle ouvrit la porte, entra à l'intérieur et se précipita vers l'autre porte tout en appelant à l'aide. Lorsqu'elle se retrouva nez à nez avec l'inspecteur Shawn, elle lui sauta au cou.

-Mon Dieu... articula-t-elle. Derrière... on a essayé de me tuer... aidez-moi !

Ses bras serraient tellement fort le cou de Shawn, que ce dernier n'arrivait plus à respirer. Après l'avoir brutalement repoussée, il pénétra

dans l'appartement en sortant son arme. Noah avait fait le tour de l'immeuble dans l'intention de surveiller la porte arrière, advenant le cas où la jeune femme aurait été tentée de fuir par celle-ci. De ce fait, il était en danger. Au pas de course, Shawn se rendit au bout de l'appartement et se dépêcha d'ouvrir la porte donnant sur la cour. Dehors, arme au poing, Noah lui fit signe de baisser la sienne. À ses pieds, assise dans la neige, la bouche en sang, Brassard gémissait.

L'infirmière prit une compresse et la passa en douceur sur la bouche endolorie de sa patiente, laquelle avait une dent en moins et une lèvre fendue. Les deux hommes qui la regardaient faire l'intimidaient au plus haut point. Il s'agissait de policiers chargés de surveiller celle qu'elle soignait.

-Pour votre dent cassée, dit-elle, il vous faudra voir un dentiste. Pour ce qui est de votre lèvre, je vous envoie tout de suite un interne.

Alors qu'elle ramassait le dossier médical avant de disparaître dans le corridor, Noah entra dans la salle. Brassard avait la bouche en feu. La lèvre très enflée, elle tentait de faire passer sa langue à travers le trou laissé par sa dent cassée. Non seulement la réaction de Marlène l'avait choquée, mais voilà qu'elle se retrouvait à nouveau enfermée avec ce fichu Noah.

-Alors, madame Brassard, que faisiez-vous là où vous ne deviez pas être ? chercha à savoir ce dernier.

Jugeant que la peau de cet homme avait la même couleur que son âme, Brassard n'essaya même pas de répondre. Ce Noah n'avait ni pitié ni respect envers autrui. Elle ferma les yeux et décida de l'ignorer jusqu'à l'arrivée de l'interne. Puis elle sentit un mouvement tout près d'elle. L'inspecteur Noah, stylo en main, lui désignait un petit calepin.

-Vous ne pouvez plus parler, dit-il, mais vous pouvez encore écrire. On y passera la nuit s'il le faut, mais je veux savoir ce que vous faisiez là-bas.

Brassard lui arracha le stylo des mains, s'empara du calepin et commença à écrire.

Claudia enfila un jogging et remonta ses cheveux en une grosse boule. Elle était fatiguée et d'humeur maussade. Son ex était venu chercher leur fille, dont elle serait privée pour les cinq prochains jours. Chaque fois qu'elle voyait sa petite Christine partir ainsi, elle avait le vague à l'âme. Ce jour-là, de plus, son ex s'était amené plus tôt pour lui annoncer qu'il avait une nouvelle copine et que celle-ci habitait maintenant avec lui. En entendant cela, la haine lui noua la gorge, ne pouvant concevoir qu'une autre femme partage l'existence de sa petite chérie. Malgré tout, elle s'était tue. Comment empêcher son ex de refaire sa vie ? Repensant à son rêve, elle réalisa que la solitude lui pesait, ces temps-ci. Encore plus ce soir-là, maintenant qu'elle savait que le père de sa fille serait dans les bras d'une autre. Le fait qu'elle ne l'aimait plus n'atténuait en rien la nostalgie qu'était la sienne chaque fois qu'elle repensait à la petite famille qu'ils avaient déjà formée. Il lui avait proposé de faire connaissance avec sa nouvelle flamme lorsqu'elle se présenterait chez lui pour reprendre Christine. Du coup, elle s'était demandé comment elle se vêtirait pour l'occasion et si d'ici là, il lui serait possible de perdre quelques kilos afin d'être à son meilleur devant cette voleuse d'enfants. Elle alla dans la cuisine, ouvrit le garde-manger, s'empressa d'en ressortir le pot de Nutella, plongea une cuillère à l'intérieur et mit dans sa bouche la dose maximum qu'elle pouvait contenir. Le goût sucré et chocolaté lui fut agréable, mais ne la calma guère. Maintenant, elle prendrait du poids à cause de cette fille qui très certainement, devait être blonde !

Elle alla au salon pour ouvrir son ordinateur, Noah lui ayant promis de lui faire parvenir un courriel dès qu'il aurait retrouvé la trace de Marlène. Elle avait bien un message, sauf que celui-ci provenait de Shawn, lequel lui faisait savoir qu'il avait trouvé quelque chose d'intéressant qui méritait d'être fouillé plus à fond. Deux pièces attachées accompagnaient le message. Elle les ouvrit, et deux vieilles photos lui apparurent.

Noah et Shawn déposèrent madame Brassard chez Pierrette, qui fut plus qu'étonnée de voir sa directrice devant sa porte d'entrée plutôt que dans sa chambre. La bouche de Brassard avait doublé en volume. Décis-

dément, Marlène ne l'avait pas loupée. Étant donné ses blessures, elle devrait manger liquide pour quelques jours. Pour la première fois de sa carrière, on lui avait imposé un arrêt de travail. Deux semaines, en plus ! Elle entra chez son hôtesse et laissa aux enquêteurs le soin d'expliquer sa dernière aventure.

-Mon Dieu ! s'exclama Pierrette. Mais qu'est-ce que vous faites là ? Comment... qu'est-il arrivé à Francine ?

-Vous lui demanderez. Nous, on ne fait que vous la ramener.

Noah consulta sa montre qui indiquait 1h30 du matin. Il n'avait pas le temps de se perdre en explications. Pierrette referma la porte tout en se demandant bien ce qui s'était passé et surtout, ce que Francine faisait à l'extérieur. Elle ne l'avait même pas entendu sortir. Elle décida de la rejoindre dans sa chambre, où elle la trouva allongée sur le dos. Fixant le plafond, la pauvre directrice n'affichait aucune expression. En fait, elle avait l'air d'une morte.

-Francine... je... que s'est-il passé ?

En guise de réponse, Brassard se contenta de pointer son sac à main qu'elle avait déposé au sol. Après que Pierrette le lui eut remis, elle sortit un calepin et le lui tendit. À l'intérieur, on pouvait lire les explications que plus tôt, elle avait rédigées à l'intention de Noah.

Monsieur Noah,

Le peu d'importance que vous accordiez à la disparition de Marlène me préoccupait. En m'endormant, je me suis souvenue qu'elle était très amie avec une certaine Anick, laquelle est la fille d'une de nos plus fidèles clientes. J'ai donc contacté cette dernière afin qu'elle m'aide à convaincre sa fille de me dire où se cachait Marlène. Après avoir obtenu l'information, je me suis rendue en toute discrétion à l'endroit où vous m'avez trouvée. Vous pouvez vérifier la véracité de mes dires auprès d'Anick et de sa mère.

Pierrette était tout aussi impressionnée par la qualité de l'écriture de sa patronne en pareilles circonstances, que par sa dernière aventure. Brassard lui faisant signe de tourner la page, elle s'exécuta. Elle put donc lire :

Aussi, monsieur Noah, je vous ferai remarquer que malgré ma douleur, je reste courtoise. Le fait que je me sois trouvée sur les lieux avant vous ne peut signifier que ceci : soit je suis suspecte, soit je suis plus compétente que vous. À vous de choisir.

Pierrette gloussa, doutant que l'enquêteur Noah ait vraiment apprécié cette deuxième page.

Trop énervé pour conduire, Noah avait passé le volant à Shawn. Finalement, Marlène ne leur avait absolument rien appris de nouveau, hormis quelques commérages et tout ce qu'ils savaient déjà au sujet des documents qu'elle avait retrouvés dans le bureau de Brassard. Quant à celle-ci, toutes les explications qu'elle avait fournies pour justifier sa présence au repère de son employée se tenaient. Dommage ! En lisant sa lettre, ce n'était pas l'envie qui lui avait manqué de lui arracher tout ce qui lui restait de dents !

Shawn gara la voiture devant la résidence de son collègue où ils avaient décidé de revoir ensemble tout ce qu'ils étaient parvenus à amasser depuis le début de cette sale enquête.

-Voudrais-tu que nous commandions quelque chose à manger ? J'ai tellement faim, que je vais m'effondrer.

-Mais il reste encore du poulet, répliqua Noah.

-Ah... oui... c'est vrai. Mais... euh... comme nous n'avons pas beaucoup de temps devant nous, ce serait peut-être mieux de commander, no ?

Déçu de ne pas pouvoir manger un vrai repas, Noah prit le téléphone et commanda deux poutines.

Monsieur Laprise verrouilla la valise à l'aide d'un cadenas et alla à la fenêtre pour vérifier si le taxi était arrivé. Personne ! Sentant la nervosité l'envahir, il claqua des dents. Il prit un anxiolytique, l'avalait sans eau et alluma son portable. Il cliqua sur le document intitulé « confidentiel »,

tapa le code visant à l'ouvrir et vit que tout était bien là. Il le referma et le glissa dans la corbeille de l'ordinateur qu'il vida ensuite. Un bruit de klaxon se fit entendre. Il regarda à nouveau par la fenêtre et aperçut le taxi. Il enfila son manteau, s'empara de l'ordinateur et le propulsa violemment contre le mur. Après quoi, il empoigna sa valise et sortit.

Alors que la sonnette de la porte d'entrée retentit, Noah et Shawn se regardèrent en se demandant qui pouvait bien se pointer à une heure pareille.

-Noah, je crois que c'est le restaurant !

Noah se leva pour aller ouvrir pendant que Shawn cherchait de l'argent. Lorsque le premier revint au salon, ce n'était pas avec le livreur, mais avec Claudia. Un billet de vingt entre les mains, le pauvre Shawn ne comprenait plus rien.

-Range ton argent, Shawn, on me paie déjà pour vous supporter.

Noah tira une chaise et fit signe à sa supérieure de s'y asseoir.

-O.K., Claudia, lui dit-il, si tu nous expliquais la raison de ta présence ici ?

-Je suis ici à cause du courriel que Shawn m'a envoyé.

Fixant ce dernier, Noah comprit tout de suite qu'en plus de transmettre les informations trouvées au service de renseignements, ce con les avait aussi expédiées à Claudia.

-Oui, Noah, Shawn m'a envoyé les deux photos. Je ne sais pas s'il l'a fait par erreur, mais c'est bon de se sentir un peu importante.

-Mais non, ce n'est pas une erreur, s'empressa de répliquer Shawn. Cette fois, on veut faire dans les règles. Pas vrai, Noah ?

-Ta gueule, Shawn !

-Pourquoi tu me dis ça ?

-Parce que ça fait chier ton partenaire de savoir qu'il n'a pas le dessus sur tout et que moi, je suis non seulement là pour vous aider, mais aussi, pour vous surveiller. Voilà pourquoi il démontre une réaction aussi agressive... pas vrai, Noah ?

-Bon... on se met au travail, ou quoi? maugréa le principal intéressé.

Si Noah était vexé que son collègue ait prévenu Claudia, il était tout de même content de la trouver dans son salon, d'autant plus qu'elle avait remonté ses cheveux en un chignon qui dégageait une nuque fort jolie. Toutefois, malgré ses compétences au boulot, il la trouvait casse-couilles, sans compter qu'effectivement, il ne raffolait pas de l'emprise qu'elle avait sur lui.

-Donc, les gars, dit-elle, je suis passée au poste pour effectuer des recherches sur ce Pierre Germain et j'ai de bonnes nouvelles!

Le taxi s'arrêta devant la station d'autobus. Monsieur Laprise paya le chauffeur et sortit sa valise du coffre. Alors que les roulettes de celle-ci s'enfonçaient dans la neige, il glissa une main dans la poche de son manteau pour s'assurer que son passeport s'y trouvait bien. Tout irait à merveille. Alors que sa mâchoire se mit à claquer, il constata que la rue était déserte. Décidément, l'hiver faisait fuir même les fêtards. Il songea à prendre une autre pilule, puis se ravisa. D'une part, il fallait éviter de trop traîner et, d'autre part, il avait déjà dépassé la dose prescrite. Son angoisse ne cesserait que lorsqu'il se sentirait à l'abri. Il n'avait pas contacté Bérichon, cela étant trop risqué. Sûr que l'avocat allait lui en vouloir, mais tant pis. Il rentra dans la gare et se dirigea vers le guichet. Il n'y avait que très peu de monde et personne ne faisait la file devant le comptoir, où la fille qui lui faisait face bâillait aux corneilles.

-Bonsoir, mademoiselle, je voudrais un billet pour New York.

-Pour quelle heure?

-Pour maintenant.

-Monsieur, il n'y a pas de bus pour New York à cette heure. Le plus tôt, c'est six heures du matin.

-Y'a-t-il un autre départ vers n'importe quelle autre destination qui part plus tôt?

-Vous ne voulez plus aller à New York?

-Mademoiselle, quel est l'autobus qui part le plus tôt?

-J'en ai un qui part pour Québec à 5h30.

Laprise sentit la panique l'envahir. Il ne pouvait pas attendre aussi longtemps. Sûrement que s'il se rendait à l'aéroport, il aurait la chance de pouvoir partir plus vite, sauf qu'il serait peut-être dangereux de franchir la douane. Qui sait si un avis de recherche n'était pas déjà lancé ? Il devait appeler Bérichon. Pas le choix, car c'était le seul qui pouvait l'aider.

-Ben alors, monsieur, vous le prenez ce bus, ou pas ?

-Donnez-moi celui pour New York.

-Ah... vous avez encore changé d'avis ?

-Mademoiselle... pouvez-vous procéder, s'il vous plaît ?

-Vous allez payer comment ?

-Crédit !

-Ça me prendra une pièce d'identité.

La caissière saisit la carte de crédit et le passeport qui lui étaient tendus, prit les informations requises, imprima le billet et le tendit au client.

-Voilà votre billet, monsieur. Nous vous conseillons d'être là une demi-heure avant le départ.

-Très bien.

À défaut de trouver mieux, Monsieur Laprise avait au moins un billet en poche. Il regarda sa petite monnaie, y prit cinquante sous, puis, tête baissée, se dirigea vers un téléphone public. À mi-chemin, il remit les pièces dans sa poche et se retourna vers la caissière. Tout compte fait, New York n'était pas une bonne idée. Il valait mieux rester au pays et attendre des nouvelles pour s'assurer que l'option « fuir à l'étranger » était la bonne. Suant à grosses gouttes, il avait du mal à réfléchir. Il savait qu'il commettait des erreurs. La solution serait de fuir dans un pays où il ne risquait pas d'être extradé, de soudoyer la caissière pour qu'elle se taise et surtout, de ne pas contacter Bérichon. Voilà comment il devrait procéder. Il n'avait pas respecté le plan du simple fait qu'il avait paniqué. De toute façon, il était trop tard pour revenir en arrière. Quant à Bérichon, il trouverait bien quelque chose pour s'en sortir. Ne pas savoir ce que les enquêteurs avaient découvert l'empêchait de prendre des décisions rationnelles. Il avait besoin d'être rassuré, de se sentir en sécurité et vite !

-Oui, monsieur ?

-Euh... j'ai changé d'idée.

-C'est-à-dire ?

-Je vais prendre un billet pour Toronto.

-Vous ne voulez plus aller à New York ?

-Non.

-Bon... alors, donnez-moi votre billet et votre reçu.

Monsieur Laprise sentait des gouttes de sueur rouler le long de ses tempes. Cette fille devenait un témoin. Il n'aimait pas ça, mais pas du tout. Il regarda autour de lui, et constata que personne n'était suffisamment près pour l'entendre.

-Voilà.

-Pardon ?

-Votre billet, monsieur... c'est fait, je l'ai changé.

-Je... merci.

Laprise prit le billet et le reçu, puis décida d'aller se reposer dans le petit café de la station. Il aurait l'air plus discret et devant un bon thé, pourrait prendre le temps d'évaluer la situation.

Claudia sortit les deux photos envoyées par Shawn et dit :

-Alors voilà, comme je vous le disais, je suis allée faire un tour au poste de police pour en apprendre un peu plus sur sa double identité. Monsieur Laprise n'est connu nulle part : simple directeur sans histoire, diplômé, aimé de ses employés, aucun casier judiciaire, bref... tout ce que vous savez déjà. Pour Pierre Germain, par contre, c'est une tout autre histoire. Imaginez-vous qu'auparavant, cet homme était un jeune avocat plutôt talentueux, dont le nom est lié à plusieurs causes gagnantes. Il est sorti de l'école de droit avec les meilleures notes. Fils et petit-fils d'avocats, il a été engagé par une grosse firme en même temps qu'un de ses camarades de classe.

-Bérichon ! devina Shawn.

-Exact. Maîtres Bérichon et Germain étaient inséparables. Ambitieux et téméraires, ils s'aidaient d'une cause à l'autre. La dernière affaire figurant sous le nom de Germain est une histoire de fraude et de détournement d'argent commis au sein d'une banque.

-Notre banque !

-Exact, Noah, notre banque. À l'époque, le directeur en place avait fait appel à Germain après un braquage qui avait mal tourné.

-Un braquage qui a mal tourné ? Tu veux dire qu'il y a eu des morts, des blessés ?

-J'y arrive, Shawn. En fait, le vol a surtout mal tourné pour le directeur. Cela s'est produit alors qu'une bande de voyous, au nombre de trois, faisait le tour des banques pour les braquer les unes après les autres. Puisque cela remonte à plus d'une vingtaine d'années, les caisses contenaient beaucoup plus d'argent, ce qui fait que les vols étaient d'autant plus spectaculaires. Un jour, ce fut au tour de notre banque de passer aux mains des voleurs. Le procédé était simple : après avoir fait coucher tout le monde au sol, quelqu'un était désigné pour accompagner l'un des bandits aux coffres et au besoin, un ou deux otages servaient de bouclier humains jusqu'à la porte de sortie. Les institutions financières étaient fréquemment victimes de ce genre de vol. Donc, les gars sont à l'intérieur, et pendant que tout le monde est au tapis, ils prennent un des employés pour le forcer à ouvrir les portes et...

-Ils ont pris Pierrette ?

Claudia consulta le double du rapport qu'elle avait apporté et répondit :

-Oui, Noah, c'est bien Pierrette Marchand. Comment le sais-tu ?

-Parce qu'on commence à les connaître, ces employés ! En plus d'être la plus vieille, Pierrette travaille dans la guérite. Comme les voleurs n'ont pas le temps de chercher à savoir qui est qui, ils ont dû tout de suite deviner qu'elle connaissait bien les lieux.

-C'est juste. Donc, je continue... Les braqueurs ont rempli leurs sacs puis ont décidé de quitter les lieux. Sauf que quelqu'un avait appuyé sur l'alarme silencieuse qui comme vous le savez, prévient directement la police d'une situation anormale. Malheureusement, les voitures de police, elles, sont loin d'être aussi silencieuses, sans compter qu'elles ne passent pas inaperçues lorsqu'elles encerclent une bâtisse.

-Les braqueurs s'en sont rendu compte ?

-Oui, Shawn. Voyant cela, ils ont décidé de prendre un otage. Pierrette, qui était déjà entre leurs mains, semblait parfaite pour tenir ce rôle, sauf qu'elle n'avait pas les nerfs suffisamment solides pour marcher de-

vant. Du coup, la panique l'a prise et les gars ont commencé à la secouer. Témoin de la scène, le gardien de sécurité s'est proposé pour prendre sa place, ce que les voleurs ont accepté.

-Ce type est un héros ! s'exclama Shawn.

-Faut le dire vite. Une fois à l'extérieur, l'otage a tenté de maîtriser l'un des agresseurs et lui arrachant son arme. En se défendant, le malfaiteur l'a blessé gravement, ainsi que deux policiers. Résultat : vu le bordel que notre héros a provoqué, les voyous sont parvenus à s'enfuir, avant d'être arrêtés quelques semaines plus tard lors d'un autre braquage.

-Et ?

-Et figurez-vous, chers collègues, que comme c'est toujours le cas lorsqu'il y a un vol de banque, une enquête a été ouverte. D'abord, parce qu'il est important de recueillir les témoignages pour identifier les voleurs, et ensuite, parce que le montant déclaré volé par la banque était plus élevé que celui qui avait été déclaré par les auteurs du crime. Même qu'il était plus élevé que ce que contenait le coffre.

-Typical ! lança Shawn. Les employés ont toujours quelques liasses cachées pour ne pas que tout parte avec les voleurs. Sauf que lors des hold-up, cet argent disparaît également... on accuse les braqueurs et on s'en met plein les poches. Entre la parole d'un employé de banque et celle d'un voyou, le juge ne réfléchit pas longtemps. J'imagine que c'est le directeur, c'est ça ?

-On n'a jamais su qui c'était et on s'en fout, ce n'est pas ce qui nous intéresse.

-Mais bordel, Claudia, gueula Noah, qu'est-ce qui nous intéresse ?

-J'y, viens, Noah, j'y viens.

-D'accord, mais est-ce que tu pourrais prendre un raccourci, s'il te plaît ?

-Commence pas à me faire chier, Noah !

-O.K., on se calme, intervint Shawn. Écoute, Noah, on est tous à cran ; alors pour une fois qu'on a quelque chose, ce serait bien de tout savoir. Vas-y, Claudia, continue ; c'est important, les détails... Mais sans vouloir te brusquer, prends ton temps, mais si c'est possible, essaie d'accélérer un peu.

-D'accord, soupira Claudia. Comme je l'ai précisé, à cause de la pression policière et de l'argent manquant, une enquête interne a été ouverte et malheureusement, en fouillant un peu trop dans les affaires du

directeur, les enquêteurs ont découvert que pas mal de comptes gérés par l'homme semblaient fictifs. Des prêts à répétition, des comptes ouverts et fermés très rapidement, des transferts de fonds... bref, tout laissait croire que l'individu était un bel escroc. Comme il craignait de finir derrière les barreaux, il a fait appel à son avocat, et...

-Pierre Germain !

-Oui, Noah. Pierre Germain est parvenu à sortir le directeur du pétrin et à sauver sa réputation. Du coup, la banque a pu éviter le scandale. Trois ans plus tard, le directeur a pris sa retraite et a cédé sa place à un jeune diplômé répondant au nom de Jean Laprise.

-Un échange de parrains, en quelque sorte. Trois ans, c'est le temps dont monsieur Laprise avait besoin pour obtenir un diplôme en finance. Il reprend la magouille, vide la banque et en fait profiter maître Bérichon qui lui, le couvre de l'extérieur.

-Je crois bien, Shawn. Aussi, plusieurs propriétés sont au nom de Germain. Quant à Bérichon, bien qu'il a ouvert un cabinet qui compte très peu de clients, il roule sur l'or. Bérichon et associé, que ça s'appelle.

-Ah ! ah ! ah ! Les beaux salauds ! Des truands à cravate ! Cela expliquerait pourquoi les dossiers ont disparu... le braquage et le meurtre de la petite Française ont dû réveiller des souvenirs et du coup, Laprise a pris des précautions.

-Je n'en suis pas si sûr, Noah, dit Shawn. Souviens-toi que lorsque j'étais enfermé dans la chambre forte, tu as fouillé le bureau du directeur sans rien trouver. Ensuite, on a retrouvé trois dossiers dans le bureau de Brassard, alors que Laprise ne venait plus à la banque. Je suis sûr que Bérichon et lui ont un ou des complices parmi les employés.

-T'as fait QUOI ?

-Calme-toi, Claudia, se défendit Noah. Les documents venaient de disparaître et je n'avais pas le temps de prévenir. J'ai un peu fouillé, c'est vrai, mais si je l'ai fait, c'est que je n'avais pas le choix.

-Bon... nous règlerons cette histoire une autre fois. Je pense aussi que les deux n'agissent pas seuls et que la date de naissance qu'on a retrouvée sur le bras du troisième cadavre n'est pas un hasard. Le fait que Laprise et Bérichon soient des escrocs ne fait pas d'eux des tueurs. En revanche, cela ne les innocent pas non plus. Les jeunes se sont peut-être rendu compte de la supercherie de leur directeur... ils en ont discuté entre eux et c'est ce qui aurait fait paniquer nos hommes. Cela expliquerait en

partie leur façon de tuer. Simuler un tueur fou afin de ne pas être soupçonnés. Selon ce que j'ai pu lire dans le rapport, monsieur Laprise serait un excellent acteur.

Noah examina à nouveau les deux photos. Quelque chose l'intriguait dans celle qui avait été prise devant la banque, quelque chose qu'il n'arrivait pas à décoder, mais qui le tracassait au plus haut point.

-What ? questionna Shawn qui à plusieurs reprises, avait remarqué que son collègue s'intéressait aux photos.

-Je ne sais pas, répondit Noah en se frottant les yeux. Je crois que je suis juste fatigué.

-Moi aussi, confessa Claudia en se levant de sa chaise. Reposons-nous un peu avant de débarquer chez nos suspects.

-Tu veux dormir dans mon lit ?

-Hein ?

-Sur le canapé... je veux dire... toi dans mon lit et moi, sur le canapé.

Si Claudia ne s'attendait pas à une telle invitation, Noah s'attendait encore moins à la lancer. Pendant que les deux se regardaient timidement, Shawn, qui s'amusait de la scène, alla chercher son manteau.

-Et moi, dit-il, tu ne m'invites pas ?

-Toi, tu as ta voiture pour ronfler !

-Très gentil, Noah, comme toujours ! Bonne nuit.

-Bon... eh bien... je vais y aller moi aussi. Bonne nuit, Noah.

Claudia passa son écharpe autour de son cou, mit son manteau sous son bras et suivit Noah jusqu'à la sortie. Lorsqu'elle partit, Noah se demanda ce qui lui avait pris d'inviter sa patronne à dormir chez lui. Et devant Shawn, en plus ! Il regarda les plats de poutine qui traînaient sur la table... absorbés par l'histoire de Claudia, ni Shawn ni lui n'y avaient touché. Il les balança à la poubelle et alla se coucher.

Pierrette se leva et alla directement dans la chambre où se reposait Brassard. Toute la nuit, elle n'avait cessé de se réveiller au moindre bruit, craignant que sa patronne ne se sauve encore. Quelle drôle d'attitude,

tout de même. Cette dernière refusait toute aide, en plus de donner l'impression de constamment chercher l'affrontement avec les inspecteurs chargés de l'enquête. Si son mari l'aimait bien, il ne semblait pas réaliser que cette femme représentait un danger. Elle frappa doucement à la porte de chambre, et comme elle n'obtint aucune réponse, elle réitéra son geste, mais en y allant un peu plus fort.

-Francine, dit-elle, c'est Pierrette. Je voulais savoir comment vous alliez...

Une plainte sourde se fit entendre. Du coup, Pierrette se rappela que son invitée avait la bouche à ce point abîmée, qu'il lui était impossible de parler. Elle ouvrit la porte et trouva Brassard parfaitement habillée et coiffée, donnant l'impression de ne pas vouloir respecter l'arrêt de travail imposé par le médecin.

-Mais Francine, lança-t-elle, ce n'est pas raisonnable.

-Yé chais, mais y chont besoin de ouoi au ravail.

-Pardon ?

Brassard s'empara alors de son calepin, écrivit quelque chose et le tendit à Pierrette.

-Oh... dit celle-ci, ils ont besoin de vous au travail. Écoutez, Francine, je ne veux pas augmenter votre peine, mais tout comme le docteur, les policiers ont insisté pour que vous restiez ici et... je suis désolée de vous le dire, mais la direction aussi. C'est que... voyez-vous, votre arrestation a choqué tout le monde. Aussi, je crois... je veux dire... la direction croit que pour un temps, il serait mieux, pour vous, de rester discrète.

Brassard s'assit sur le lit. Ainsi, la direction ne voulait plus d'elle ? Ce cher monsieur Laprise n'avait certes pas dû la défendre auprès des hauts responsables. L'institution pour laquelle elle avait travaillé toute sa vie lui tournait le dos... sûr que cet inspecteur noir y était pour quelque chose ! Du coup, elle sentit la rage monter dans sa gorge. Alors soit ! Elle resterait chez Pierrette, guérirait et reviendrait plus forte que jamais. Ces policiers à la noix ne perdaient rien pour attendre. Ils paieraient le prix pour l'humiliante régression sociale qu'on lui imposait.

N'ayant pas trouvé le courage de lui dire que c'était elle qui avait été désignée pour la remplacer durant son absence, Pierrette referma la

porte et se dirigea vers la cuisine. À titre de nouvelle directrice, elle ne pouvait se permettre d'être retard au travail.

Maître Bérichon trouvait l'attente ennuyeuse. Les policiers l'avaient surpris au réveil... c'est du moins ce qu'ils croyaient. Depuis le début de cette affaire, il savait que leur visite était imminente. Laprise ne l'avait pas contacté, mais il se doutait bien que si lui-même avait été arrêté, il en était de même pour son associé. Mais cette situation ne l'inquiétait guère. Voilà plus de vingt ans qu'il préparait la défense du directeur et de ce fait, il connaissait la suite des événements. Dès qu'il apprit que les policiers avaient débarqué chez Laprise, il savait que tôt ou tard leur combine serait mise à jour. Les enquêteurs se croyaient toujours plus malins que les autres, comme si l'arme qu'ils portaient à la ceinture leur donnait l'impression d'être plus intelligents. Sauf qu'il avait une bonne longueur d'avance sur eux. Car si ces messieurs venaient de découvrir le petit manège qui se jouait dans cette banque, lui en connaissait l'existence depuis des lustres. Il soupira en se disant qu'il était le plus fort et que les inspecteurs allaient perdre leur temps tout autant que le sien.

Monsieur Laprise n'était pas chez lui et les deux tiroirs vides de sa commode laissaient croire qu'il avait fui. Noah s'assit à la table de cuisine et s'alluma une cigarette. Il était fatigué, mais malgré tout, il devait trouver la force de réfléchir. Où donc était parti ce satané directeur ? Peu importe où il était, il savait que les chances de le retrouver étaient bonnes. La police frontalière prévenue, ainsi que toutes les patrouilles, ce brave monsieur Laprise ne pourrait guère se cacher longtemps. Ce qui embêtait toutefois l'enquêteur, c'est que l'homme était encore susceptible de faire de nouvelles victimes. Il devait être arrêté, et vite.

-C'est officiel, Noah, le gars est parti cette nuit. Un taxi est venu le prendre pour le conduire à la gare d'autobus. J'ai envoyé des hommes là-bas et s'il a pris un bus, on devrait pouvoir l'intercepter assez rapidement.

Debout dans le cadre de la porte, Shawn souriait comme toujours. Dans sa main droite, il tenait un ordinateur assez mal en point.

-C'est quoi, ce truc ? chercha à savoir Noah.

-Je l'ai trouvé dans le salon. Je crois que notre brave directeur ne voulait pas qu'on s'en serve. Je l'amène à Jimmy.

Noah se leva et passa le mégot de sa cigarette sous l'eau du robinet. Jimmy était un informaticien hors pair et à ce titre, il ne faisait aucun doute qu'il parviendrait à découvrir ce que Laprise avait tenté de leur cacher. L'arrestation de Bérichon s'était bien déroulée et celui-ci les attendait maintenant dans la salle d'interrogatoire. Qui sait... peut-être qu'il aurait une idée de l'endroit où se cachait son complice.

Claudia raccrocha le téléphone. Décidément, cette enquête avançait autant qu'elle reculait. Si Bérichon se trouvait au poste de police, le suspect numéro un, lui, avait fui. Une caissière de la gare l'avait reconnu, en plus de leur indiquer le bus qu'il avait pris. Elle avait avoué avoir trouvé l'individu étrange, du fait qu'il avait changé plusieurs fois d'avis quant à son lieu de destination. Mais voilà... l'autobus qu'il était censé prendre ne contenait aucun Laprise ou Germain. Une perte de temps pour l'équipe, une amère déception pour l'inspectrice en chef et surtout... peut-être une autre victime. L'homme démontrait des signes d'instabilité et semblait paniquer lorsqu'il perdait le contrôle de la situation. Et cela n'était vraiment pas bon. Un fou courait dans la ville et nul ne savait où le trouver.

Noah pénétra dans la salle d'interrogatoire et s'appuya directement contre le mur, tout à côté de la porte. Shawn rentra à son tour, sans comprendre ce que faisait son collègue. Normalement, c'était lui qui observait la première partie de l'interrogatoire et qui prenait la relève lorsqu'il sentait que le suspect était à deux doigts de recevoir une taloche. Il regarda en direction de la chaise où maître Bérichon était assis. Le regard noir surplombé de deux énormes sourcils, ce dernier souriait. Visiblement, la situation ne semblait guère l'inquiéter. Voilà qui expliquait pourquoi Noah ne voulait pas commencer. Ce Bérichon dégageait une telle arrogance qu'à coup sûr, il lui aurait fait péter les plombs dès la première question. Shawn sourit au suspect et prit place en face de lui. Contrairement

à Noah, il avait une patience à toute épreuve et un sourire beaucoup plus déstabilisant.

-Bonjour, monsieur Bérichon, commença-t-il, je suis l'enquêteur Shawn Ford. Vous devez sûrement vous douter que nous avons des questions à vous poser, n'est-ce pas ?

-Bien sûr, monsieur Ford, autrement, je ne serais pas ici.

-Bien, je vais donc débiter par la plus facile. Connaissez-vous Jean Laprise ?

-Le directeur de la banque ?

-Exactement.

-Oui.

-Avez-vous une idée de l'endroit où il se trouve en ce moment ?

Bérichon se redressa sur sa chaise. Ainsi donc, Laprise n'avait pas été arrêté et de ce fait, ne se trouvait pas lui aussi en salle d'interrogatoire. Si jamais il avait fui, c'est que quelque chose de grave s'était produit.

-J'imagine que non, fit Shawn.

-Pardon ?

-Je dis ça, car vous ne me répondez pas. Même que vous avez l'air surpris d'apprendre que votre ami s'est enfui. Je me trompe ?

-Non, vous ne vous trompez pas, monsieur Ford.

-Normalement, tout le monde m'appelle monsieur Shawn.

-D'accord, monsieur Shawn.

Bérichon se devait de réfléchir au plus vite. Laprise avait déconné et il était hors de question qu'il en fasse les frais.

-Et si je vous dis Pierre Germain, vous me dites ?

-Arrêtez votre manège, inspecteur, nous savons tous les deux que vous savez que je sais.

-Besoin de l'entendre, monsieur Bérichon, vous savez bien.

L'avocat soupira en se disant que la confrontation s'annonçait pénible. Les policiers avaient besoin d'aveux et le fait que Laprise avait fui ne le servait guère.

-Jean Laprise et Pierre Germain sont la même personne, avoua-t-il. Pierre et moi étions de bons amis. Non seulement avons-nous passé le barreau ensemble, mais nous sommes sortis de l'école avec les meilleures notes. À l'époque, Germain et moi étions plutôt doués. Nous avons donc

été engagés par une importante firme, mais les affaires étaient peu intéressantes. Un jour, Pierre s'est vu confier une cause dans laquelle un directeur de banque était accusé de détournement d'argent. Très vite, il a compris que les policiers portaient des accusations sans le moindre fondement. Cela était sûrement dû au fait que des confrères à eux avaient été blessés lors d'un braquage survenu à la banque du directeur et... qu'il leur fallait à tout prix un coupable. Comme il le devait, Pierre a donc défendu l'accusé et est parvenu à prouver qu'il n'y avait rien de frauduleux dans ses agissements.

-Comment s'y est-il pris ?

-Il n'est pas difficile, pour un avocat, d'établir qu'un innocent l'est. Alors que le juge a bien compris que le directeur n'avait rien à se reprocher, les policiers, quant à eux, ont fini par abandonner l'affaire avant de se tourner vers un nouveau coupable. C'est tout !

-Si c'était tout, monsieur Germain ne s'appellerait pas Laprise.

-Bon, d'accord, ce n'est pas tout. Pierre s'entendait très bien avec le directeur. Même que ce dernier le voyait comme un fils. Si Pierre a étudié en droit, c'était uniquement pour honorer la mémoire de son défunt père, qu'il a perdu alors qu'il n'avait que quinze ans.

-Il l'a perdu comment ?

-Il est mort d'une crise cardiaque.

-Continuez...

-Dans la famille, ils étaient avocats de père en fils, voyez-vous. Donc, après avoir défendu le directeur de banque, Pierre a eu envie de choisir sa propre voie et son client l'a aidé dans sa démarche. Il n'a pas changé de nom, mais l'a offert au cabinet que nous avons pour respecter la tradition familiale. C'est ainsi que Pierre l'avocat est devenu Jean le directeur de banque.

-Votre cabinet rapporte gros pour le peu de clients qu'il compte, no ?

-Nous avons fait de bons placements et gagné de bonnes causes, monsieur Shawn, sans plus. Ensemble, un avocat et un banquier forment une très bonne équipe. Toutes les informations quant à la provenance de nos revenus sont vérifiables. Germain et moi sommes riches, je vous l'accorde, mais nous le sommes devenus en toute légalité.

-Mais oui !

Noah n'avait pu s'empêcher de jouer les sarcastiques. L'histoire

montée était simple et donc, facile à retenir. Le tout pour éviter de s'empêtrer en cas d'arrestation. Même s'ils savaient que cette histoire était totalement fausse et qu'elle servait à en cacher une autre où il était question de détournement d'argent, Shawn et lui n'avaient encore rien pour compromettre les deux escrocs. Il se décolla du mur et changea de place avec son collègue. Il en avait assez entendu et le père Bérichon commençait franchement à l'endormir.

-C'est donc à votre tour, monsieur ?

-Noah Lafrenière. Mais je préfère qu'on m'appelle monsieur Noah.

Sachant parfaitement bien comment se déroulait un interrogatoire, l'avocat souriait. Ayant tout de suite remarqué qu'il n'était pas dans les bonnes grâces de cet inspecteur Noah, il se disait que si ce dernier abusait de son autorité du moment, cela ne pourrait que mieux le servir.

-Noah... comme dans la Bible.

-Non... comme le prénom que m'a donné ma mère.

-Vous avez, monsieur, un prénom plein de sens dont vous ne semblez pas avoir conscience.

-J'ai un prénom et ça me suffit. Point !

-Vous venez d'où ?

-De là où je suis né.

-Et c'est où, ça, monsieur Noah ? Côte d'Ivoire, Haïti ? Abitibi ?

-Maître Bérichon, ne commencez pas ce petit jeu avec moi. Ce n'est pas vous qui posez les questions, ici, est-ce bien clair ?

-Clair comme de l'eau de roche, cher monsieur Noah.

-Vous n'êtes pas sans savoir que plusieurs employés de la banque que dirige votre ami ont été tués, pas vrai ?

-Évidemment. Dois-je vous rappeler que j'ai dû intervenir auprès de madame Brassard, que soit dit en passant, vous avez accusée à tort.

-Effectivement, j'ai cru noter que vous êtes le super héros de presque tous les employés de la banque.

-Comme vous le savez, je connais le directeur depuis longtemps. Comme nos comptes sont dans sa banque, je m'y rends deux fois par semaine, et ce, depuis un peu plus de vingt ans. Les employés sont un peu ma famille.

-Une famille qui est bien mal en point par les temps qui courent...

-Monsieur Noah, je ne connaissais pas les nouveaux, ou très peu. Quand je vais à la banque, c'est toujours Francine Brassard qui s'occupe

de moi, et non les caissières, car je suis un client important.

-Monsieur Laprise vous a-t-il déjà entretenu à propos des meurtres qui sont survenus ?

-Oui, mais seulement pour me dire à quel point tout ceci le perturbait.

-Hum... voyez-vous, comme mon collègue vous l'a signifié, nous n'avons pas été en mesure de rejoindre votre ami. Toutefois, avant son départ précipité, il nous a laissé un cadeau.

Du coup, Bérichon cessa de sourire. Qu'est-ce que Laprise avait donc laissé ? Sa bouche était sèche, tout à coup, drôlement sèche. Il fallait absolument qu'il boive. Il n'avait plus du tout le dessus sur cet interrogatoire et cela était très mauvais.

-Vous n'étiez donc pas au courant de ce cadeau ? sourit Noah. Tiens... les choses ne vont plus aussi bien, à ce qu'on dirait... pas vrai, monsieur Bérichon ?

Visiblement, l'avocat n'avait pas prévu que son complice panique au point de partir en laissant une preuve derrière lui.

-Que... qu'a-t-il laissé ? demanda-t-il.

-Son ordinateur.

En entendant cela, Bérichon vit des points noirs. Sûr qu'il allait faire un malaise. Toutes ces années de préparation pour que cet imbécile de Laprise foute tout en l'air en commettant l'erreur ultime. Non, ce n'était pas possible... ces inspecteurs devaient sans aucun doute le faire marcher. Ne voyant plus clair, il tourna la tête pour faire circuler le sang.

-Hé ! Ho ! lança Noah. Restez avec nous, Bérichon, j'ai envie de tout, aujourd'hui, sauf de vous faire le bouche à boucle.

-Je... pourrais-je avoir de l'eau ?

-Bien sûr ! On va vous apporter ça, hein, Shawn ? On ne voudrait pas que notre petit maître Bérichon se porte mal.

Sourire en coin, Shawn resta appuyé contre le mur. L'homme étant sur le point de craquer, pas question de lui accorder du temps pour préparer sa réplique.

-Dites, reprit Noah, pendant que mon collègue ne va pas vous chercher de l'eau, si je vous dis le 18 février 1963, vous me dites ?

-Rien.

-Allons, monsieur Bérichon, votre amie Brassard ne reçoit-elle pas un gentil bouquet de fleurs chaque 18 février ?

-Oh... oui... c'est vrai. C'est le jour de son anniversaire.

-Vous voyez que ça vous dit quelque chose !

-Oui, mais, outre cela, je ne vois pas.

-C'est tout de même ça !

Noah allait s'étendre davantage sur le sujet lorsqu'une grosse tête binoclarde aux cheveux épais que Shawn et lui connaissaient très bien passa à travers la porte. Il s'agissait de Jimmy, leur spécialiste en informatique, qui leur fit signe de s'approcher. Surpris d'être ainsi dérangés durant un interrogatoire, les deux s'exécutèrent néanmoins. Shawn entreprit la discussion avant que Noah ne décide d'envoyer le pauvre bougre rejoindre les petits amis de Bernard.

-Fuck, Jimmy ! Mais qu'est-ce que tu fais ici ?

-Désolé, les gars, mais je travaille sur l'ordinateur que vous m'avez apporté, tout à l'heure, et bien franchement, ce n'est pas le pire problème que j'ai eu à résoudre. En fait, la personne a vidé la corbeille, mais comme vous le savez, rien n'est jamais perdu. J'ai donc démonté le portable et...

-Mais on s'en tape de ce que t'as fait pour y arriver ! l'interrompt Noah. Dis-nous plutôt ce que t'as trouvé, et vite !

-Euh... oui... désolé, Noah. J'ai trouvé un dossier dit confidentiel, et puisque Claudia m'a dit de vous prévenir dès que j'aurais quelque chose... ben voilà.

-Voilà quoi ?

-J'ai quelque chose.

-Mais quoi ? Qu'est-ce que tu as ?

-Une fenêtre, Noah, une fenêtre qui me demande un code et que je vais pouvoir ouvrir d'ici une heure ou deux.

Noah se mordit le poing et retourna sans mot dire dans la salle d'interrogatoire. Seul avec Jimmy, Shawn était désespéré.

-Jimmy, l'invectiva-t-il, ce n'est pas quelque chose, ce que tu as trouvé, it's nothing ! Tu ne peux pas nous déranger pour ça. Tu nous appelles lorsque t'as vraiment quelque chose, O.K. ?

-Oui, mais... c'est Claudia... tu sais comment elle est... elle a vrai-

ment insisté.

Bien qu'il n'eût pas le temps de rassurer son interlocuteur, Shawn n'ignorait pas qu'effectivement, Claudia insistait désormais pour que tout se dise et se sache. Mais bon... tout le monde ne gérait pas la pression aussi bien que Noah et lui. Qu'y pouvait-il ? Il remercia Jimmy et entreprit de retourner dans la salle. Alors qu'il allait ouvrir la porte, il se retourna et rappela le pauvre bougre qui tête baissée, repartait à son bureau.

-Dis-moi, Jimmy, pour le code, tu vas le faire sauter ?

-Pas exactement. En fait, j'utilise un logiciel qui va me permettre de...

-Oui, oui, mais pourquoi ne pas chercher le code, à la place ?

-Mais on ne fait jamais ça, voyons ! Ce serait beaucoup trop long. À la place, on utilise un logiciel qui nous permet de...

-C'est bon, j'ai compris.

Shawn sortit un petit carnet et un crayon de la poche de sa veste, écrivit quelque chose, déchira la page et la remit à Jimmy.

-Avant de jouer avec ton logiciel qui supprime les codes, lui dit-il, tu...

-Non, ce n'est pas un logiciel qui supprime les codes, c'est...

-Oui, Jimmy, j'ai compris ; please ! Mais avant d'utiliser le logiciel, essaie ce code pour moi, O.K. ?

-O.K.

-Si ça fonctionne, tu me préviens tout de suite.

-C'est bon, je vais essayer. Si ça marche, je viens te prévenir.

-NON ! Euh... non, Jimmy, tu ne viens pas me prévenir, tu m'appelles... O.K. ?

-O.K.

Le code en main, Jimmy repartit tout content en direction de son bureau. Non seulement Shawn et Noah avaient l'art de le traiter comme une personne à part, mais voilà que maintenant, ils le faisaient participer à une de leurs enquêtes. Décidément, il montait en grade.

Lorsque Shawn entra dans la salle d'interrogatoire, il trouva Noah qui debout face à la table, laissait Bérichon raconter son passé avec Laprise. S'il écoutait, il était clair, à voir sa tête, qu'il cherchait quelque chose devant lui permettre de piéger son adversaire, quelque chose qui lui

permettrait de l'inculper ou encore, de trouver le directeur.

-Monsieur Noah, je ne me sens en aucun cas responsable de quoi que ce soit. D'ailleurs, m'avez-vous entendu dire que je souhaitais obtenir les services d'un avocat ? Non ! Je vous écoute et réponds à vos questions depuis je ne sais combien de temps et bien franchement, j'en ai marre. De ce fait, je vous demanderais de cesser de me bousculer.

-Je ne vous bouscule pas, monsieur Bérichon, mais vous vous payez ma tête depuis le début et je dois vous dire que je commence à en avoir plein le dos !

-Eh bien... relâchez-moi ! J'ignore totalement pourquoi je suis encore ici. Je crois pourtant vous avoir dit tout ce que je sais...

-Monsieur Bérichon, est-ce que vous réalisez que trois personnes sont mortes ? Et on ne parle pas de n'importe quelles personnes, ici, on parle de trois personnes qui travaillaient pour votre associé et ami !

-Oui, je le réalise, et je trouve cela très triste, sauf que... cette histoire ne me concerne pas.

-Ça, c'est plutôt à moi d'en décider.

-Non, vous devez le prouver.

Toujours contre le mur, Shawn sentit l'une de ses fesses vibrer. Il retira son cellulaire de sa poche et consulta sa boîte de messages. Il s'agissait de Jimmy. Dès qu'il lut le texto, il afficha un large sourire avant de se détacher du mur. Devant le regard médusé de Noah qui n'en avait pas terminé avec le prévenu, il dit :

-Je pense, Noah, que nous devrions laisser monsieur Bérichon prendre une petite pause.

-Pardon ?

-Une pause, Noah, je t'assure que monsieur Bérichon en a besoin.

-Mais qu'est-ce que tu veux que ça me foute ce que monsieur Bérichon a besoin ! Qu'est-ce qui t'arrive, Shawn ? Tu sais pourtant qu'on est loin d'en avoir fini avec lui.

En guise de réponse, Shawn ouvrit la porte tout en faisant signe de le suivre. Étonné, Noah obéit. Pour Shawn, il apparaissait clair que Bérichon profiterait de l'occasion pour préparer une nouvelle défense, mais il n'en avait plus rien à faire.

-Suis-moi, Noah.

-Mais qu'est-ce que tu me fais là, Shawn ? pesta Noah. Nous

sommes à deux doigts de le faire craquer !

-Avec ce que nous allons découvrir dans un instant, il se peut que nous gagnions un temps précieux.

Dès qu'ils furent dans l'ascenseur, Shawn appuya sur le bouton menant au quatrième étage. Comme Jimmy était le seul à occuper ce plancher, Noah n'avait plus à demander où ils allaient.

-Pourquoi est-ce qu'on va voir Jimmy ? s'enquit-il. Est-ce que professeur Tournesol a trouvé quelque chose ?

Le bureau de Jimmy décrivait parfaitement sa fonction. Des claviers, des portables et des clés USB s'entassaient partout dans le petit espace, comme des bouquins dans une bibliothèque. À genoux sur son siège, le maître des lieux regardait les inspecteurs comme s'ils les voyaient pour la première fois. C'est que jamais personne ne venait le visiter. Normalement, les gens déposaient leurs appareils informatiques à la réception et lui passait les prendre. Il admirait énormément Shawn et Noah, deux vrais durs qui faisaient fi des règles et qui menaient leurs enquêtes comme bon leur semblait et surtout, sans jamais se tromper. Leur réputation était telle, qu'il aurait tout donné pour être leur ami et faire partie de leur équipe.

-Ça va, Jimmy ? s'inquiéta Shawn. Tu es tout pâle.

-Euh... oui, oui... c'est juste que je n'ai pas encore mangé. Qu'est-ce que je peux faire pour vous, les gars ?

-Ben... on vient pour le fichier. À ce qui semblerait, le code que je t'ai donné a fonctionné, non ?

Suivi de près par Noah, Shawn s'approcha du bureau. En plus de son physique d'adolescent, Jimmy avait le charisme d'un poisson rouge. Passant sa vie devant les ordinateurs, il éprouvait énormément de difficulté à s'intégrer au monde réel.

-Est-ce qu'on va bientôt me dire ce que je fous ici ? râla Noah.

-Avant qu'il fasse sauter la sécurité de l'ordinateur de Laprise, expliqua enfin Shawn, j'ai demandé à Jimmy d'essayer un code que je lui ai donné pour accéder au fichier confidentiel.

-Quel code ?

-La date d'anniversaire de Brassard.

-Et ?

-Et il a pu ouvrir le fichier.

-NON ?

-Oui !

-NON ?

-Eh oui, Noah, la date est un code.

-Bordel de merde ! Et qu'est-ce qu'il y a dans ce fichier ?

Chapitre 9

Bérichon ne comprenait plus rien à rien. Pourquoi les policiers l'avaient-ils ainsi laissé en plan ? Peut-être qu'en fin de compte, ils n'avaient rien contre lui. Après tout, craignant que leurs conversations soient épiées, il ne s'était que très peu entretenu avec Laprise depuis la commission des meurtres. De plus, il avait de moins en moins confiance en ce dernier. Après toutes ces années où il l'avait vu jouer à la perfection son rôle de directeur de banque, il en était venu à se demander si sa double identité ne l'avait pas mentalement affecté. Ce qu'il avait à faire était pourtant simple : attendre les employés, bien les surveiller, et effacer toute trace ou témoin de leur petite magouille qui depuis maintenant trente ans, leur assurait à tous deux un train de vie princier. C'était l'ancien directeur de la banque qui avait trouvé ce moyen facile de s'enrichir. Sauf qu'il ne s'était pas suffisamment montré prudent pour camoufler son stratagème. Aussi, sans l'aide de Laprise, il en aurait certes pris pour dix ans. Si la combine qu'il avait imaginée était simple, elle était toutefois risquée. L'homme avait ouvert des comptes pour des clients fictifs à qui il accordait de gros prêts. Une fois l'argent perçu, il remboursait les sommes dues par l'entremise d'autres prêts fictifs. Il s'agissait donc d'une arnaque en escalier ; le genre qui rapporte, mais qui laisse des traces. Aussi, s'il était parvenu à s'enrichir, la multitude de comptes créés, elle, n'était pas passée inaperçue. Lorsqu'ils avaient fait sa connaissance, Bérichon et Laprise avaient tout de suite flairé la bonne affaire. C'est pourquoi ils lui avaient offert leur aide pour le sortir du pétrin, moyennant qu'il leur cède son poste dès que Laprise serait devenu Pierre Germain. Fort doué, trois petites années avaient suffi pour que celui-ci obtienne un diplôme en finance. Après avoir décroché le poste de directeur, c'est à grands coups de sourires et de gentillesse de toutes sortes qu'il était parvenu à faire taire les nombreux soupçons qu'entretenait son entourage relativement à sa nomination. Avec le temps, tous finirent par accepter de voir ce jeune remplacer l'ancien. Autant Laprise était un excellent escroc, autant il était un grand acteur. Bérichon avait toujours cru que son ami agissait en tant que meneur du jeu, jusqu'au jour où cette histoire de meurtres fit surface. Dès lors, un nouveau Laprise apparut et il avait cessé de lui faire confiance. Ensemble, ils ne s'étaient pas simplement contentés de

reprendre le stratagème de bas étage de l'ancien directeur... que non ! Ils avaient fait beaucoup plus fort, allant jusqu'à blanchir l'argent que leur rapportait leur petite combine. Laprise s'occupait des chèques d'entreprises fictives déposés par les malfrats, qu'il s'agissât de chèques émis par des casinos ou tout autre apport d'argent illégal. Quant à lui, Bérichon veillait à légaliser les documents et, en cas de besoin, à assurer la défense de leurs clients. Que l'argent provînt de la prostitution ou de la drogue, tout était parfaitement blanchi par Laprise. Vraiment, ce type était un magicien.

La porte de la salle s'ouvrit sur un Noah tout souriant. À le voir ainsi, Bérichon crut voir de nouveaux points noirs.

-Alors, mon petit Bérichon, s'exclama l'inspecteur, on vous a manqué ?

-Votre familiarité commence à m'agacer, monsieur Noah.

-Attendez que je vous dise ce qu'on a découvert avant de vous énerver. Il se peut que votre température monte encore plus.

Shawn reprit sa place contre le mur, bien décidé à laisser à Noah le plaisir de mettre maître Bérichon au parfum de leur dernière trouvaille.

-Cher maître, je crois que notre ami avocat et directeur de banque, monsieur Laprise Germain, n'a pas supporté la pression. Aussi, dans la panique engendrée par son départ précipité, il nous a laissé un petit cadeau... son ordinateur.

-Ça, vous me l'avez déjà dit.

-Vous savez bien cacher les choses, vous deux, ou du moins, les transformer afin qu'elles ne paraissent pas ce qu'elles sont. Je dois admettre que c'est du travail ardu. Vous avez, je crois, réussi à merveille pendant toutes ces années. Mais malheureusement pour vous, cacher et faire disparaître sont deux choses bien différentes.

-Venez-en aux faits, monsieur Noah, je n'aime pas les gens qui tournent autour du pot !

Noah s'amusait comme un enfant. Bérichon avait les sourcils si froncés, qu'on ne voyait pratiquement plus ses yeux. Il semblait évident qu'il était en mode panique.

-Parfait, monsieur Bérichon, je vais aller aux faits. La date de naissance de Brassard est un code permettant d'accéder à un fichier

renfermant de nombreux numéros de comptes bancaires dans lesquels sont déposées des sommes plutôt importantes. Apparemment, votre directeur jouait un double jeu, et ce, non seulement avec la banque, mais avec vous aussi, puisqu'il se permettait de faire des petits transferts pour son propre compte. Vous pensiez que vous et Germain étiez riches ? Eh bien, laissez-moi vous dire que ce n'est rien comparé à la fortune qu'il a amassée dans votre dos avec l'aide d'un complice que nous n'avons pas encore identifié.

Bérichon sentit son corps se ramollir. Était-ce un plan qu'avaient imaginé les enquêteurs pour le faire passer aux aveux ? Comment Laprise avait-il pu être aussi inconscient ? Il savait que son ami était du genre à en vouloir toujours plus, sauf que cette fois, cela allait lui causer des ennuis.

-Découvrir que vous n'étiez pas le seul à profiter de l'argent détourné doit vous embêter au plus haut point, non ? Vous avez travaillé toutes ces années et avez fait confiance à votre ami pendant que lui et un complice se servaient dans le magot. Non, mais... ça doit faire mal, quand même, hein ?

-Vous ne savez rien, monsieur Noah, vous ne faites que supposer. Si Laprise a mangé une plus grosse part de gâteau, il en subira l'indigestion. Quant à la troisième personne impliquée, elle n'est pas aussi importante que vous croyez et contrairement à vous, je n'ignore pas, moi, son identité.

Là, c'est Noah qui perdit son sourire et Bérichon qui retrouva le sien. Ainsi, l'avocat en savait beaucoup plus qu'il ne l'avait d'abord laissé paraître.

-Monsieur Bérichon, reprit Noah, dites-moi tout de suite qui c'est !

-Je veux voir mon avocat.

-Tiens... vous avez changé d'avis ?

-Comme on dit dans votre monde, monsieur Noah, il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis !

-C'est ce que je croyais aussi !

-Vous devenez insultant, inspecteur.

Noah fixa Shawn, lequel, à l'aide d'un signe, lui indiqua que le prévenu y avait droit. L'avocat profitait du seul atout qu'il avait dans son jeu, soit celui de négociateur. Cela importait peu que cette crapule avait détourné l'argent de la banque. Noah et Shawn n'avaient qu'un but : arrêter

le meurtrier au plus vite et tout laissait croire que ce meurtrier pouvait être Laprise.

Les cernes sous les yeux témoignant du peu de repos qu'elle s'était accordé, Claudia fit bouillir de l'eau. Comme elle ne pourrait malheureusement pas remédier à la situation au cours de la nuit qui allait suivre, la caféine l'aiderait sûrement à tenir. Non, elle ne serait pas à son meilleur devant la petite amie de son ex, mais au moins, elle aurait peut-être mis la main au collet du dangereux tueur. Oui, elle avait peut-être un gros derrière, mais elle, au moins, servait à quelque chose en ce bas monde. Elle ouvrit son portable et commença à détailler le fichier que Jimmy lui avait fait parvenir. Outre une liste de numéros, elle y trouva les noms de différents pays, ainsi qu'une liste de comptes bancaires ouverts à l'étranger. À la suite de chacun, l'auteur du document avait indiqué une somme d'argent en dollars. Bruno avait donc été trouvé mort avec au poignet, le mot de passe permettant d'accéder au fameux fichier de Monsieur Laprise. Sachant cela, ses confrères et elle avaient au moins un mobile pour expliquer ce meurtre.

De retour chez lui, Noah servit un café à Shawn et s'assit en face de lui. L'un et l'autre étaient aussi épuisés que motivés par leur découverte du jour. Le mystère entourant la date inscrite sur le poignet de Bruno étant élucidé, restait à savoir pourquoi elle s'y trouvait.

-Dis, Noah, d'après toi, pourquoi Laprise aurait pris la date d'anniversaire de Brassard comme code ?

-Pour lui faire porter le chapeau. Puisque Brassard ne constitue une perte pour personne, elle est la candidate idéale.

-Noah... je ne t'ai pas demandé pourquoi TOI tu aurais choisi sa date de naissance, mais pourquoi LAPRISE l'a fait !

-À dire vrai, Shawn, je ne pense malheureusement pas que Brassard soit de mèche avec ces deux escrocs. Laprise a choisi une date à laquelle personne n'aurait pensé et voilà tout. Lorsque nous l'avons retrouvée sur Bruno, comment voulais-tu établir un lien avec le directeur ?

-C'est vrai que s'il n'avait pas pété les plombs, jamais nous n'aurions découvert la signification de cette date.

-«LA» signification, Shawn, on dit «LA». Rappelle-moi de t'acheter un dictionnaire pour ta fête !

-Hey ! Je ne fais pas si souvent des fautes, tu sauras !

-Tu parles mal, Shawn, mais ce n'est pas la raison de ta présence ici. Allez... retournons à nos moutons.

-What ? Moi, je parle mal ?

-Oui.

-Je parle très bien, Noah, à l'inverse de toi qui passes ton temps à insulter tout le monde !

-Quoi ? Moi, j'insulte tout le monde ?

-Oui.

Noah aurait bien voulu assouvir son envie d'envoyer balader son collègue pour une énième fois, mais la sonnerie du téléphone l'en empêcha. Il se dirigea dans le salon pour répondre et alors qu'il tendait l'oreille, Shawn l'entendit discuter au sujet de l'enquête. Puis, après avoir raccroché, Noah revint à la cuisine avant de se voir questionner :

-Qu'est-ce qu'il y a ? C'était qui ?

-Claudia. Il est bon mon café ?

-Oui, mais qu'est-ce qu'il y a ?

-Tu ne mets pas de lait ?

-Noah, dis-moi ce qu'il y a !

-Moi, je le prends noir le matin, mais le soir, je rajoute du lait. C'est mieux pour dormir. Ça dilue la caféine.

-NOAH!!!

-Ah ! Ah !... Notre Bérichon a obtenu les conditions qu'il voulait et en échange, il a balancé le nom du troisième complice.

-C'est qui ?

-Et du sucre... tu en veux ?

-Non, Noah, je ne veux pas de sucre, ni de crème ni de lait. Tout ce je veux, c'est ce nom. **DONNE-MOI CE FUKCING NOM!!!**

-Madame Marchand.

-C'est qui, celle-là ?

-Pierrette Marchand.

-Attends... Pierrette... celle qui travaille à la guérite ?

-Elle-même. Apparemment, elle est toute nouvelle dans la bande des deux pourris. D'après Bérichon, elle a été mise au courant il y a peu de temps. Monsieur Laprise l'aurait fait entrer dans l'aventure pour s'assurer d'un autre pilier dans la banque. Bérichon n'approuvait pas l'idée, mais l'autre l'a convaincu. Claudia a vérifié, et le jour où la Française s'est fait braquer, le directeur a passé un coup de fil à la guérite, ce qui n'a pas été mentionné dans le rapport de police. Selon moi, notre Laprise a donné des directives à Pierrette, comme par exemple, s'emparer de tous les documents des employés...

-Faudra passer une autre journée en salle d'interrogatoire, à ce que je vois.

-Eh oui !

Son café bu, Noah se leva et s'étira de tout son long. L'enquête progressait drôlement, ce qui l'aiderait à dormir comme un chérubin.

-Je te propose de dormir sur le sofa, Shawn. Demain matin, on va rendre une petite visite à Pierrette.

Shawn acquiesça et s'empressa d'attraper la couverture et l'oreiller que son collègue lui lança. Il ne se faisait pas d'idée quant à la nuit qui l'attendait. Il avait si hâte d'en savoir plus au sujet de l'implication de cette Pierrette, qu'il lui serait impossible de fermer l'œil.

Brassard sursauta après avoir entendu une porte claquer. Bien que la chambre était sombre, le jour apparaissait à travers les rideaux. Le réveil indiquait sept heures quarante-cinq. Elle se rassura en se disant que ce devait être Pierrette. Elle se leva de son lit et revêtit sa robe de chambre. De toute façon, elle avait assez dormi. Sa bouche la faisait encore souffrir, mais au moins, elle avait désenflé. Elle avait pris rendez-vous avec son dentiste et à la fin de son congé forcé de deux semaines, elle retournerait travailler avec un magnifique sourire aux lèvres. Elle décida d'aller boire un café en vitesse avant que Stéphane ne se lève à nouveau avec l'intention de prendre son petit déjeuner avec elle. Alors qu'elle s'apprêtait à quitter sa chambre, elle entendit des voix en provenance du salon. Stéphane devait y regarder la télévision. Sur la pointe des pieds, elle marcha

jusqu'à la cuisine, sortit le café et déposa trois cuillères pleines dans la cafetière. Soudain, le claquement d'une porte résonna. Elle reposa le pot de café sur le comptoir et tendit l'oreille, pendant que Stéphane ne semblait pas vouloir bouger du salon. Elle décida donc d'aller lui demander s'il attendait une visite. Assez bizarrement, la télé était allumée, mais personne ne la regardait. Sûrement que Stéphane était parti chercher sa ration de bière quotidienne au dépanneur du coin. À la télévision, on parlait de la série de meurtres dans laquelle la banque était plongée. Alors que le reporter décrivait le suspect en fuite, une photo de l'homme en question apparut à l'écran. Du coup, Brassard se figea. Mince, alors ! Il s'agissait de monsieur Laprise. Mais comment pouvait-on le soupçonner ? Ce n'était pas possible. Elle ne pouvait tout simplement pas le croire, persuadée qu'il s'agissait d'une nouvelle erreur commise pas les enquêteurs. Elle éteignit le poste et retourna à la cuisine. Elle brancha la cafetière en se disant qu'avant de chercher à en savoir plus, elle se prendrait un bon café, histoire d'avoir les idées plus claires. Après quoi, elle contacterait maître Bérichon pour lui demander s'il possédait davantage d'informations. C'était là la meilleure des choses à faire. Entendant un bruit dans le couloir, son sang se glaça à nouveau. Nul doute, quelqu'un se trouvait dans l'appartement. Pas de panique, ce devait sûrement être Stéphane qui revenait de l'épicerie.

-Stéphane ?

Aussitôt, les bruits de pas cessèrent.

-Stéphane... est-ce que c'est vous ? demanda-t-elle en essayant d'articuler du mieux qu'elle pouvait.

Lents et sourds, les bruits de pas se firent à nouveau entendre. Quelqu'un se dirigeait vers la cuisine.

-Fran... Francine ?

Avant même de le voir dans l'encadrement de la porte, Brassard reconnut tout de suite la voix de Laprise.

-Francine, c'est moi...

Devant elle, Laprise était chancelant, les deux mains tendues vers elle, comme s'il cherchait à l'attraper. Il avançait doucement vers le fond

de la pièce où elle s'était réfugiée, complètement apeurée. Son collègue de travail avait l'apparence d'un mort-vivant. Son manteau étant ouvert, elle ne manqua de remarquer une énorme tache de sang à la hauteur de son torse. Ses mains aussi étaient ensanglantées. Était-il blessé, ou avait-il blessé quelqu'un ?

-Jean... qu'avez-vous ?... Que voulez-vous ?

Après s'être arrêté, Laprise se mit à la fixer. Il avait l'air de tout, sauf du directeur sain et respectable qu'elle avait côtoyé durant toutes ces années. Il avait l'air complètement fou. Il refit un pas dans sa direction en disant :

-Francine, venez...

-Non, ne m'approchez pas ! Je vous en prie... NON !

Brassard se laissa tomber à genoux, les avant-bras en croix devant son visage, devinant parfaitement que l'homme qui se trouvait en face d'elle lui voulait du mal.

Dans la voiture garée en face du domicile de Pierrette, Noah attendait que Shawn termine sa conversation avec Claudia. Apparemment, Pierrette n'était pas chez elle et pour cause : elle s'était présentée au poste de police.

-Pas besoin de monter, Noah, signifia Shawn après avoir raccroché. Tu peux redémarrer, Pierrette s'est rendue. Bérichon ou Laprise ont dû lui dire que nous connaissions toute l'histoire.

-Hum... sauf que je jetterais bien un petit coup d'œil dans ses affaires, moi.

-Non, Noah, tu vas encore nous causer des ennuis. Si elle s'est rendue, il est évident qu'elle n'a rien de compromettant chez elle. Allez... on y go !

-Et si Laprise était chez elle ?

-Stop, Noah ! Tu sais bien... je sais bien que... O.K., maybe tu as raison. On va juste sonner pour voir s'il y a quelqu'un et s'il n'y a pas de réponse, on repart.

-Cool, Raoul ! On y va !

-Pourquoi tu m'appelles Raoul ?
-Quoi ?
-Pourquoi m'as-tu appelé Raoul ?
-Laisse tomber... c'est une expression.
-Et ça veut dire quoi, au juste ?
-Rien... j'en ai assez, Shawn, de toujours tout t'expliquer. Allez... sors de l'auto. On n'a pas toute la journée !

Les deux sortirent du véhicule et gravirent les marches menant à l'appartement de Pierrette. Une fois sur place, ils constatèrent que la porte d'entrée était grande ouverte. Noah pointa les empreintes de pas sur le palier, lesquelles s'étendaient jusqu'à l'intérieur de l'appartement. Shawn vit tout de suite qu'il s'agissait de traces laissées par un homme, non sans remarquer les gouttes de sang sur le plancher. Pendant que son partenaire s'installa à droite de l'entrée, il occupa le côté gauche. Leur arme bien en main, ils comptèrent jusqu'à trois avant de débouler dans la demeure. Ils n'eurent guère besoin d'avancer longtemps avant de tomber au cœur de l'action. Au bout du couloir, ils aperçurent deux hommes de dos. L'un, au sol, était immobilisé par l'autre qui assis sur lui, tenait ses bras. Noah courut et bondit sur l'individu en position assise, avant de le renverser et de le plaquer au sol. Pendant ce temps, Shawn pointa son arme vers l'autre homme, ne sachant pas qui était qui et pourquoi ils se battaient.

-Mais lâchez-le, lâchez-le ! Ch'est Sctéphane... il vient de me chauter !

Lorsque Noah se retourna en direction de la voix, il aperçut Bras-sard qui, marchant à quatre pattes, quittait sa cachette.

-NOAH !

Après avoir entendu Shawn l'appeler, il se retourna. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reconnut l'homme que son collègue venait de retourner sur le dos.

-C'est le jackpot ! lança Shawn tout sourire.

Toujours sur Stéphane, Noah attrapa les menottes accrochées à sa ceinture et les lança à Shawn afin qu'il puisse attacher son «jackpot» : Jean Pierre Laprise Germain.

-Mais ch'est pas pochible, cha ! râla Brassard. Lâchez-le, vous voyez bien que vous lui faites mal, monchieur l'inchpecteur !

Noah regarda une seconde fois en direction de la directrice qui s'était déplacée jusqu'à lui. Voyant que sous ses genoux, Stéphane gémissait, il se poussa pour lui permettre de se relever.

-Bon, lança-t-il, si quelqu'un m'expliquait ce qui s'est passé ?

-Ch'est lui, ch'est monchieur Laprise... il a échayé de m'attaquer... ch'est lui qu'il faut arrêter... ch'est pas Sctéphane ! s'énerva Brassard qui toujours à genoux, criait à pleins poumons tout en gesticulant pour tenter d'expliquer qui était qui et qui avait fait quoi.

-Madame Brassard, nous n'avons pas le temps d'apprendre le langage des signes, alors... calmez-vous et laissez ce Stéphane parler. Allez, Stéphane, expliquez-nous ce qui s'est passé et ce que vous faisiez sur monsieur Laprise.

-Je... j'étais sorti pour aller au dépanneur et quand je suis revenu, j'ai vu cet homme dans ma cuisine et Francine par terre. J'ai tout de suite senti qu'elle était en danger et j'ai sauté sur l'inconnu !

-Noah... interrompit Shawn en relevant Laprise, regarde un peu le chandail de notre directeur. Il est couvert de sang.

-Monsieur Laprise, chercha alors à savoir Noah, d'où vient tout ce sang ?

-Je... j'ai... il me faut mes pi... pilules.

L'homme semblait totalement absent. Voyant bien qu'il n'était pas en mesure de répondre à ses questions, Noah sortit son cellulaire pour prévenir Claudia de la situation.

Celle-ci raccrocha. Noah venait de lui transmettre une bonne nouvelle, ce qui était certes le bienvenu, étant donné qu'ils avaient maintenant un quatrième cadavre sur les bras. Celui-ci avait été livré à Bernard et elle espérait bien, cette fois, découvrir une preuve qui incriminerait le fameux Laprise Germain. Maintenant que Pierrette s'était rendue d'elle-même, elle souhaitait que Laprise passe très vite aux aveux. Cette histoire avait suffisamment duré. Il lui fallait arrêter le coupable, et vite.

Le bâillement de Bernard s'accompagna d'un grand bruit. Il renifla et se mit à tousser à pleins poumons. Sa fièvre, qui avait commencé à descendre, remontait. Il savait qu'il n'aurait pas dû quitter son lit, mais il accusait du retard, au boulot, et si les morts ne se souciaient guère du temps, ses patrons, eux, s'en préoccupaient. Il avait un beau cadavre tout neuf, ce matin. Ses instruments bien en place et son escabeau devant lui, il était prêt à découvrir le corps.

-Attends, Bernard, on veut voir ça !

Le médecin légiste se retourna vers Noah et Shawn qui venaient tout juste d'entrer dans la salle.

-T'es vraiment sûr qu'on veut voir ?

-Ne commence pas, Shawn ! On a du boulot, et pas juste un peu. Alors on identifie notre nouveau cadavre et on va vite interroger notre futur condamné à perpétuité.

Voyant que Noah n'était pas d'humeur à plaisanter, Bernard adopta un air sérieux que très peu lui connaissaient.

-O.K., les gars, débuta-t-il. Le rapport indique qu'encore une fois, il s'agit de quelqu'un de votre banque. Une certaine... Marlène.

Noah s'approcha de la table où gisait le corps inerte de la jeune femme. Il y avait beaucoup de sang, tant au niveau de la bouche, qu'à celui du cou et de la poitrine. Malgré tout, c'est sans mal qu'il reconnut la responsable de l'accueil. Finalement, la pauvre avait eu raison de se croire en danger. Il avait très certainement arrêté le meurtrier, mais trop tard, beaucoup trop tard.

-Ça va, Noah ? interrogea Shawn en voyant que son collègue observait le cadavre d'un air grave.

-Oui, ça va. Je suis très content qu'on ait mis la main sur ce malade ! Bernard, qu'est-ce que tu peux nous dire en lien avec ce décès ?

-Tout comme les autres, elle est morte par strangulation. Elle a perdu beaucoup de sang. C'est donc dire que l'assassin n'a pas mis beaucoup de temps avant de l'éliminer. Je ne suis pas sûr qu'elle était complètement morte quand il lui a lâché le cou. Par contre, si vous regardez juste ici, il y a quelque chose en plus...

Ce disant, Bernard pointa la poitrine de la victime. Son pull ensanglanté devait cacher une vilaine blessure. Noah se pencha sur le corps et aperçut une belle empreinte de doigt.

-Nous avons un suspect dont les vêtements sont tachés de sang. Selon moi, ça vient de là. Nous allons prendre ses empreintes et les comparer avec celle-là pour voir s'il y a une correspondance. C'est bon, vraiment très bon !

-Si ça correspond, je crois que vous aurez enfin bouclé votre enquête, les gars !

-Je ne comprends pas... elle est où la blessure ?

-LA blessure est dans la bouche, Shawn. Attends... je vais voir ça de plus près.

Bernard sauta de son escabeau et alla chercher une mini lampe de poche pour mieux examiner l'intérieur de la gorge de la victime.

-Hey ! Qu'est-ce qu'elle a dans sa main ? Viens voir, Bernard.

En effet, la main gauche de Marlène, fermée à moitié, semblait contenir quelque chose qui intriguait Shawn.

-Deux secondes, fit Bernard, je n'ai pas huit bras. Je regarde la gorge, et ensuite le reste !

À nouveau perché sur son escabeau, le médecin légiste s'attaqua donc à la bouche. Hors de question qu'il suive les directives de Shawn qu'il trouvait un peu trop à l'aise, soudainement. Frustré de se voir ainsi ignoré, Shawn s'empara d'un gant qui se trouvait sur une petite table.

-Non, Shawn ! gueula aussitôt Bernard. Tu ne touches pas à mon cadavre, c'est bien clair ?

-Ça suffit, les gars ! se fâcha Noah. Je ne suis pas ici pour jouer les nounous avec vous deux, c'est pigé ? Bernard, trouve-moi tout de suite pourquoi elle a saigné comme ça !

Vexé, Shawn enfila discrètement le gant, bien déterminé à découvrir ce qui se cachait dans la main de la défunte. Donc pendant que les deux autres se concentraient sur la tête, il écarta délicatement les doigts et s'empara de ce qui ressemblait à une grosse sangsue.

-Noah, voulut-il savoir, où est-ce qu'on a trouvé cette fille ?

- Chez elle, pourquoi ?
- Je crois que le corps a été déplacé.
- Quoi ? Mais qu'est-ce que tu racontes ?

Shawn tendit le mollusque à son collègue en lui expliquant que sûrement, la bestiole avait dû se sentir confortable dans la main inerte et encore chaude de la morte.

- Une limace, dit-il, voilà ce qu'il y avait dans sa main !
- Merde, Shawn ! Pose ça vite... ce n'est pas une limace.
- Oui, Noah, c'en est une !

-Non, Shawn, Noah a raison. Ce n'est pas une limace. Pas que je sois malacologiste, mais en tant que médecin légiste, par contre, je peux te confirmer que ce que tu tiens est une langue... Ce qui aurait un certain sens, étant donné que la bouche de cette fille n'en contient plus.

Shawn eut alors un réflexe que même Noah n'aurait pu prévoir. Il poussa un cri en jetant la langue par terre, avant de lever le pied et de l'écraser. Voilà un geste qui aurait été compris s'il s'agissait d'une limace, mais certes pas de la langue d'une défunte. Effarés, Bernard et Noah le regardèrent commettre l'irréparable.

-Oh, my God ! I'm so sorry ! Je ne sais pas pourquoi... je ... j'ai paniqué, c'est tellement dégueulasse !

-Noah, s'il te plaît, dis-moi que cet imbécile ne vient pas d'écraser la langue de cette fille par terre !

-Non, je ne te le dis pas.

-I'm so sorry !

-Sortez tout de suite !

Sans oser regarder Bernard ou Noah, pas même le bout d'humain qu'il venait d'écrabouiller, Shawn prit le chemin de la sortie. Noah le suivit peu de temps après, tout en priant Bernard de le tenir au courant. Une fois dans le couloir, il chopa son confrère par le collet et le plaqua contre le mur.

-Bordel de merde ! T'es con, ou quoi ? Nous t'avions pourtant dit de ne toucher à rien ! Tu te rends compte que si Bernard l'ouvre, on est bon pour le blâme ?

-Je te jure, Noah... j'étais persuadé que c'était une limace !

-Une limace en plein hiver... tu te fous de moi, ou quoi ?

-Tu crois que Bernard va me dénoncer ?

-Non, je ne crois pas. Quand même, on peut dire que t'en loupes pas une, toi !

De retour au poste, les deux s'entendirent sur au moins une chose. Le directeur serait beaucoup plus causant avec Shawn, et Pierrette plus intimidée par Noah. Dès que cette dernière vit la poignée de la porte bouger, elle sentit une montée de stress l'envahir. Lorsqu'elle vit apparaître Noah, elle crut bien s'évanouir.

-Bonjour, monsieur Germain.

Shawn sourit à l'homme qui lui rendit la politesse à l'aide d'un hochement de tête. En appelant le directeur par son vrai nom, il annonçait la teneur de l'interrogatoire à suivre. Connaissant déjà la moitié de l'histoire, il s'attendait à ce que le suspect lui raconte la deuxième. N'ayant plus du tout la même tête qu'au petit matin, du fait qu'on lui avait prêté des vêtements propres avant d'envoyer les siens au labo, Laprise semblait avoir repris de l'assurance, même si Shawn trouvait qu'il donnait l'impression de ne pas trop savoir où il en était. En face de qui était-il ? L'avocat, ou le directeur ? Comment devait-il l'aborder... en tant que coupable, ou en tant qu'innocent ?

-Comment allez-vous, Pierrette ? commença Noah en usant des formules de convenance à la Shawn.

-Je vais bien, monsieur Noah... enfin, je crois. Je n'ai pas l'habitude de... je... je ne me suis jamais retrouvée dans ce genre de situation.

-Eh bien, faisons en sorte qu'elle ne se prolonge pas, O.K. ?

-O.K... je veux dire... d'accord, monsieur.

-Alors, monsieur Germain, vous avez eu un parcours de vie assez différent des autres, non ?

-Oui, monsieur Shawn, j'ai effectivement un parcours assez atypique.

-Hein ?

-Mon parcours.

-Oui.

-Il est atypique.

-C'est ça... il est différent.

-Oui, c'est ça, monsieur Shawn, il est différent.

-Alors, Pierrette, expliquez-moi ce qui s'est passé le jour où la petite Française s'est fait braquer ?

-Bien... elle a reçu un papier d'un homme qui lui demandait de retirer le maximum d'argent qu'elle pouvait. Elle s'est exécutée et ensuite, elle l'a dit à madame Brassard qui elle, m'a appelée dans la guérite pour me prévenir de la situation. Je suis donc sortie pour leur venir en aide.

Shawn s'assit de l'autre côté de la table, de façon à faire face à Laprise. Croisant les bras et affichant son plus beau sourire, il poursuivit son interrogatoire en disant :

-Alors, monsieur Laprise, si vous me racontiez ce qui s'est passé la journée du braquage.

-Monsieur Shawn, je ne travaille pas au service caissier. Marlène m'a appelé pour me prévenir qu'une des caissières, Muguette, venait de se faire braquer. Je suis donc descendu afin de soutenir mes employés.

Pierrette se sentit gagner par l'envie de pleurer. Que devait dire monsieur Laprise et que devait-elle dire ?

-Pierrette, nous savons que vous avez été mise au courant de la petite combine de monsieur Laprise, tout comme nous savons que vous y êtes également impliquée. Que s'est-il passé le jour où Muguette s'est fait braquer ?

-Monsieur Laprise m'a appelée alors que je me trouvais dans la guérite, répondit Pierrette en pleurant.

-Pour vous dire quoi ?

-De... de faire attention.

-Faire attention à quoi ?

-Donc ce que vous me dites, monsieur Laprise, c'est qu'après l'appel de Marlène, vous êtes tout de suite descendu au service caissier, c'est bien cela ?

-Oui, c'est cela.

-Juste après ?

-Oui, juste après.

-Faire attention à quoi, Pierrette ?

-Je veux voir mon avocat.

-Vous voulez voir votre avocat ? Maître Bérichon, je suppose ?

- ...

-Monsieur Laprise, nous savons que vous avez appelé Pierrette tout de suite après avoir parlé à Marlène. Pourtant, dans le témoignage qu'ont recueilli les policiers, cette information n'est pas précisée. Alors, dites-moi... pourquoi cet appel ?

-Je répète ma question, Pierrette, vous deviez faire attention à quoi ?

-Monsieur Noah, je travaille dans la guérite... Il y a des sommes importantes, et donc, je dois m'assurer que tout est bien verrouillé. Il arrive parfois que les auteurs d'un vol aient des complices qui profitent de la panique qui s'installe lors d'un braquage pour voler une deuxième fois. Écoutez, monsieur Noah... il voulait simplement que je fasse attention.

-Ah ! Ça y est !

-Ça y est quoi ?

-Ça y est, je le sens !

-Vous sentez quoi ?

-Que je perds patience et qu'en ce moment, votre cher directeur est en train de vous balancer à mon collègue et de tout vous foutre sur le dos ! Alors, si vous ne voulez pas vous retrouver derrière une fenêtre à barreaux cette nuit, vous feriez mieux d'arrêter de me mener en bateau et de coopérer !

-Monsieur Laprise, nous avons eu un joli entretien avec Bérichon, et il était plutôt en colère lorsqu'il a appris que vous aviez un programme personnel. Je crois qu'il y avait des directives, dans votre plan, que vous n'avez pas respectées. Am I right ?

Laprise baissa la tête en se mordant la lèvre inférieure, pendant que ses mains agrippaient ses genoux qui recommençaient à s'entrechoquer.

-Je... mes... pi... pi... pilules.

-Monsieur Laprise, pour le moment, vous répondez à mes questions. D'où venait le sang que vous aviez sur votre chandail ?

-Marlène.

- Qu'est-il arrivé à Marlène, monsieur Laprise ? questionna Shawn en se redressant.

- ...

-Monsieur Laprise ?

- ...

-Mais répondez-moi... Qu'avez-vous fait à Marlène ?

- ...

-Monsieur Lap... Germain ?

Dès qu'il entendit le nom Germain, le directeur retrouva toute son assurance. Il leva la tête, sourit à son interlocuteur et demanda :

-Que puis-je pour vous, inspecteur ?

Du coup, Shawn sentit tous les poils de son corps se hérissier. Un fou... il interrogeait un fou !

Pierrette pleurait toujours à chaudes larmes. Lui tendant un mouchoir, Noah regrettait presque d'avoir laissé Laprise aux mains de Shawn. Le directeur avait sûrement plus à raconter que cette pauvre sotte.

-Écoutez, Pierrette, vous voyez bien que la situation que vous vivez est trop difficile pour vous. Confiez-vous, et je vais voir si je peux alléger la peine qui vous sera imposée.

-La peine... quelle peine ?

Pierrette pleura de plus belle. Elle n'avait pas pensé à cela. Elle était tout, sauf une criminelle. Elle n'avait fait qu'aider un tout petit peu son directeur. Et si elle avait accepté de le faire, ce n'était pas pour son propre bénéfice, mais pour celui de son fils.

-Monsieur l'inspecteur, est-ce que vous croyez qu'on va me mettre en prison ?

-Je ne crois rien, Pierrette, mais en revanche, je suis persuadé que si vous coopérez, les choses iront beaucoup mieux que si vous ne le faites pas.

-D'accord, monsieur Noah, fit Pierrette en se mouchant bruyamment. D'accord, je vais coopérer.

Shawn avait envie de fuir en courant. S'il y avait une chose qui le répugnait tout autant que la morgue, c'était bien de se retrouver en face d'un fou.

-O.K., monsieur Germain... euh... avez-vous une idée de ce que monsieur Laprise a pu faire à Marlène ?

-Mon Dieu, répliqua le directeur en baissant à nouveau la tête. Pauvre Marlène... je n'ai rien pu faire pour la sauver. Tout est de sa faute.

-La faute à qui ?

-À monsieur Laprise.

Shawn avait l'impression d'être au beau milieu d'un de ces films d'horreur qu'il refusait de regarder parce qu'ils lui filaient toujours des cauchemars. Pour plus de sûreté, il décida de se lever et de s'éloigner de

la table. Ce qu'il aurait donné pour que Noah soit là !

-Mais monsieur Germain... vous êtes monsieur Laprise.

Et les spasmes du directeur de reprendre. Du coup, Shawn comprit que le personnage n'était pas en mesure d'entendre cette vérité.

-Monsieur Laprise, nous avons découvert votre petite affaire, à vous et Bérichon. Nous savons que la date de naissance de madame Brassard vous servait de code. Cette date était notée sur le poignet de Bruno, ce jeune homme qu'on a retrouvé mort. Que s'est-il passé, avec lui ? Est-ce qu'il avait découvert votre escroquerie ?

-Mon Dieu... Bru... Bruno... Pauvre garçon... Jamais j'aurais... Je ne voulais pas...

-Vous ne vouliez pas quoi, monsieur Laprise, QUOI ?

-Qu'il meurt ! Germain n'aurait pas dû ! Méchant Germain ! Il voulait que Bruno l'aide et Bruno est mort... Pauvre Bruno, méchant Germain !

Shawn ne savait plus comment poser ses questions. Le suspect semblait avouer qu'il avait fait du mal, mais sans préciser de quelle façon. Rien de ce qu'il disait n'avait du sens.

Noah s'était assis en face de Pierrette afin de sembler moins impressionnant et ainsi, la mettre à l'aise. Il essaya de sourire en penchant la tête pour lui inspirer confiance, chose qu'il ne faisait jamais, mais que Shawn, en revanche, pratiquait régulièrement et avec succès.

-Vous me faites peur quand vous me regardez comme ça, monsieur Noah.

-Bon... euh... allez, Pierrette. Je commence à trouver le temps un peu long.

-Oui, pardonnez-moi. Monsieur Laprise m'a donc mise au courant de ses affaires. Il se livrait à quelques petites fraudes. Rien d'énorme, mais cela lui rapportait. Il avait confiance en moi et savait que mon fils était parti. Vous savez, monsieur Noah, j'ai un garçon qui a fait des études, mon mari est invalide et moi, je ne gagne pas beaucoup d'argent. Alors pour moi, l'aide financière apportée par monsieur Laprise était comme

gagner au loto.

Pierrette renifla fortement et se remit à parler.

-Je n'aurais pas dû... je l'ai fait pour mon fils.

-Continuez...

-Oui, excusez-moi... je suis si chamboulée. Vous savez, même si monsieur Laprise fait des choses pas très nettes, c'est un homme très gentil. Le jour où Muguette s'est fait braquer, il a eu peur que les policiers découvrent son petit jeu et m'a demandé de faire très attention à ce que je dirais et aussi, à ce que diraient les autres. Il m'a demandé d'être ses oreilles, en quelque sorte.

-C'est lui qui vous a demandé de voler les documents de la chambre forte ?

-Non, c'est moi qui l'ai fait de mon propre chef. J'avais peur pour lui, alors j'ai pensé qu'il valait mieux que les policiers aient le moins d'information possible. Mais je me suis dit que si je ne prenais que le dossier de monsieur Laprise, on allait sûrement trouver cela étrange. Alors, j'ai tout pris. C'était mon initiative. Mon patron n'en savait rien. Mais lorsqu'il y a eu les meurtres, je... j'ai paniqué. Le jour où vous nous avez annoncé la mort de Bruno, je suis revenue dans l'après-midi en prétextant un oubli. C'est là que j'ai rapporté les documents des victimes. Je... je pensais que madame Brassard les trouverait et vous les remettrait. Je ne savais pas... je ne pensais pas que ça se passerait ainsi. Je me sens si stupide.

-Vous pouvez, Pierrette. Vos bêtises ont non seulement retardé l'enquête, mais ont peut-être coûté la vie de Marlène.

-MARLÈNE ? Mon Dieu... non... pas Marlène !

La femme se mit à respirer en hoquetant, ce qui fit soupirer Noah. Ciel qu'elle l'énervait ! Elle avait tout de la ménagère naïve qui s'était laissée prendre par le séduisant escroc qui lui faisait vivre quelques émotions tout en lui permettant d'amasser un peu d'argent de poche.

-Calmez-vous, Pierrette. Bruno avait un code inscrit sur son poignet ; il s'agissait de la date de naissance de madame Brassard. Savez-vous si monsieur Laprise l'avait mis dans le coup, lui aussi ?

-Je ne sais pas... je ne sais plus... tout ce que je sais, c'est qu'après la mort de Marie-Lou, j'ai dit à monsieur Laprise que je ne voulais plus tremper dans cette histoire. Peut-être qu'il a pris un autre complice. Je

suis si désolée... si vous saviez comme je suis désolée !

-Oui, vous pouvez l'être.

Après être sorti de la pièce, Noah fit signe au policier assis dans le couloir de ramener Pierrette dans sa cellule. Un peu plus loin dans le couloir, il nota que la porte de l'autre salle d'interrogatoire était fermée. Shawn était donc toujours avec Laprise. Est-ce que ce dernier était passé aux aveux ? Un reniflement derrière lui le fit se retourner. Pierrette, accompagnée du policier, pleurait encore.

-Dis, c'est bien Shawn qui est en salle d'interrogatoire ? demanda-t-il à l'agent.

-Euh... non, monsieur, quelqu'un l'a remplacé.

-Quoi ? Mais c'est quoi cette plaisanterie ?

-C'est madame Lapointe qui interroge le suspect en ce moment.

-QUOI ?

-Madame Lap...

-Lapointe, je ne suis pas sourd ! Que fait cette connasse de psy avec mon suspect ?

-Ce sont votre collègue et Claudia, je crois, qui ont pris cette décision. Il faut voir avec eux.

Le policier n'ayant aucune envie de subir les foudres de Noah, il s'éclipsa sans attendre avec Pierrette, laissant son interlocuteur en plan. Hors de lui, ce dernier se dirigea d'un pas rapide vers le bureau de sa supérieure.

Claudia était soulagée. Monsieur Laprise retrouvé, elle n'avait plus à redouter constamment les prochaines actions de ce psychopathe. Shawn, assis en face d'elle, semblait lui aussi heureux de la situation. Sauf que dans son cas, il était plutôt difficile de savoir s'il était réellement content ou non, du fait qu'il souriait en permanence. Toutefois, dès qu'il entendit des pas résonner dans le couloir, son sourire s'estompa.

-Je crois, Shawn, que tout comme moi, tu as compris que notre cher Noah s'amène, lui dit Claudia.

Elle venait à peine de terminer sa phrase que la porte s'ouvrit. Marchant à la suite de l'inspecteur, la secrétaire tentait d'expliquer que celui-ci ne lui avait pas donné le temps d'annoncer son arrivée. Faisant

fi de ses propos, Noah entra dans le bureau et lui ferma la porte au nez.

-Je veux savoir ce que la psychiatre fout avec Laprise? gueula-t-il.

-Noah, le type est cinglé. J'ai essayé de l'interroger, mais il se double.

-Il se quoi? Mais qu'est-ce que tu racontes?

-Calme-toi, Noah. Shawn a fait de son mieux, mais cet homme est malade, il ne peut être interrogé.

-Comment ça, malade? Il est avocat! Il essaie juste d'éviter la prison et voilà tout! Claudia... laisse-moi y aller avant que cette idiote de Lapointe vienne tout gâcher.

-Non, non et non! refusa Claudia. Madame Lapointe sait ce qu'elle fait, et nous allons attendre qu'elle vienne nous dire ce qu'elle pense de tout ça. J'ai reçu le rapport de Bernard et le sang que Laprise avait sur sa chemise était celui de Marlène. Et comme l'empreinte était bien la sienne, tout l'accuse. Je sais très bien que tu n'aimes pas madame Lapointe, mais elle est mieux placée que toi pour déterminer si l'homme fait semblant ou non d'être fou.

-Et toi, évidemment, tu as fermé ta gueule!

-Shawn a eu l'intelligence de venir me faire part de ses craintes au sujet de la santé mentale du prévenu et voilà tout.

-Ah! Ah! Ah! L'intelligence... laisse-moi rire! Moi, je dirais plutôt qu'il a eu la trouille!

-Non, c'est pas vrai, se défendit Shawn.

-Ça suffit, tous les deux! les arrêta Claudia. Noah, pour avoir vu les cadavres, tu ne vas tout de même pas me dire que c'est le fait d'une personne saine d'esprit?

-Je ne dis pas ça, je dis seulement que je doute que ce soit lui et que lui envoyer Lapointe, c'est le rendre encore plus fou!

-Tu vois... toi aussi tu trouves qu'il est fou! Tu viens juste de l'avouer. Tu l'as bien entendu, hein, Claudia?

-Je vais t'en coller une, Shawn, je te jure que je vais t'en coller une!

-Ça suffit! se fâcha Claudia. Le premier qui frappe l'autre se prend un blâme, suis-je bien claire? Assieds-toi, Noah, et écoute bien. Selon le rapport de Bernard, Marlène s'est fait arracher la langue alors qu'elle était à moitié vivante. Tu vois bien que ce gars est complètement désaxé. En plus, il l'a écrasée par terre. Qui dont est assez fou pour faire une telle chose, tu peux me le dire?

-Je ne sais pas. Tu as une idée, toi, Shawn, de celui qui pourrait faire ça ?

- ...

-Taisez-vous ! Je ne veux plus rien entendre avant que Lapointe arrive.

Du coup, les hurlements en provenance du bureau de Claudia cessèrent. Noah avait été d'une impolitesse rare, se dit la secrétaire. Comment sa patronne pouvait-elle admettre ce genre de comportement ?

-Bonjour, mademoiselle.

L'employée releva la tête. Devant elle, se tenait une grande femme avec une coupe à la garçonne, une bouche rouge cerise, et une lourde odeur d'un parfum sûrement hors de prix.

-Bonjour, madame Lapointe. Claudia et les inspecteurs vous attendent. Vous pouvez y aller.

-Merci, mademoiselle.

En regardant la psychiatre se diriger vers le bureau, la secrétaire se mourait d'assister à l'entretien qui allait suivre.

Shawn et Noah s'étaient enfin calmés, mais Claudia savait parfaitement bien que ça ne durerait pas, spécialement en ce qui concernait Noah. Lorsqu'on frappa à la porte, Claudia, plutôt que de se lever pour aller répondre, se contenta de crier à la personne d'entrer, ce que fit madame Lapointe.

-Bonjour, messieurs les inspecteurs, dit cette dernière, bonjour Claudia.

-Bonjour, madame Lapointe, répliqua Claudia, asseyez-vous, s'il vous plaît.

Lapointe s'exécuta et prit place à côté des enquêteurs. Une pile de documents sur les genoux, elle était prête à révéler ses impressions sur le suspect.

-Bien... commença-t-elle, je crois que Shawn et Noah ont fait un excellent travail en arrêtant cet homme. Vous pouvez les féliciter, Claudia, car selon moi, vous tenez votre meurtrier.

-Bah tiens !

-Noah... ne recommence pas ! Continuez, madame Lapointe.

-Merci, Claudia. Donc, comme je vous le disais, l'individu repré-

sente bel et bien un danger, et je ne serais guère surprise que vos preuves suffisent à confirmer qu'il est l'auteur des meurtres dont vous l'accusez.

-Nous n'avons encore porté aucune accusation contre personne, vous saurez !

-NOAH ! Continuez, madame Lacointe.

-Lapointe, chère Claudia, avec un P comme dans Professionnel.

-Ou comme dans « péteuse de broue ».

-Noah, tais-toi ! Pardon, madame Lapointe, continuez.

-Bien. Monsieur Laprise souffre d'un sévère trouble de la personnalité. Il s'est forgé, au fil des années, une nouvelle personnalité. Si celle-ci ne remplace pas la première, elle cohabite avec elle. Dans son esprit, l'avocat et le directeur sont deux personnes différentes qui ne s'entendent pas. Germain tue, et Laprise pleure. Laprise a essayé de sauver les victimes de Germain, ce qui explique pourquoi il s'est confié à Pierrette et Bruno. Laprise cherchait de l'aide, et Germain a tué ses témoins. Selon moi, il est venu chez Pierrette en tant que Germain dans le but de la tuer. Lorsqu'il a vu madame Brassard, le choc de la surprise l'a fait passer de Germain à Laprise. Voilà pourquoi vous l'avez retrouvé dans un tel état.

-Appelez Spielberg, on a quelque chose !

-Noah, encore une réflexion de ce genre et je te fous à la porte de mon bureau !

-Non, Claudia, laissez-le s'exprimer. Monsieur Noah semble irrité par mon jugement et j'aimerais en connaître la raison.

-Vous dites n'importe quoi, voilà la raison !

-Et pourquoi est-ce n'importe quoi, monsieur Noah ?

-Parce que c'est illogique. Premièrement, les documents ont été volés par Pierrette, et non par lui. Du coup, il ne savait pas forcément où habitaient les victimes. Deuxièmement, si Germain est le tueur depuis tout ce temps, pourquoi est-ce que le dernier meurtre a été si mal organisé ? Il aurait laissé une empreinte de main sur sa victime et du sang sur ses vêtements avant de tuer Pierrette ? Si comme vous le dites c'est Germain qui tue, celui-ci aurait au moins lavé ses mains. Comment expliquez-vous ça ?

-Parce que les deux personnalités n'arrivent plus à cohabiter ensemble. La logique de l'individu n'est pas la même que la nôtre, monsieur Noah. Ce qui est rassurant, car autrement, cela voudrait dire que notre esprit serait aussi dérangé que le sien. Réfléchissez !

-Ne me dites pas de réfléchir !

-Et vous, ne m'invitez pas à le faire !

-Bordel de merde ! Ça fait un bon moment que nous travaillons sur cette enquête et vous n'allez certainement pas débarquer comme ça avec vos solutions toutes prêtes. Que cet homme soit fou, je vous le concède, mais pour ce qui est de déterminer s'il est le meurtrier, c'est à moi et simplet de le découvrir !

-Simplet ? s'offusqua aussitôt Shawn.

-Monsieur Shawn, est-ce que votre collègue vous insulte souvent de cette façon ?

-Ce n'est pas le sujet ! laissa entendre Noah.

-Tout le temps, madame Lapointe.

-Et vous ne dites rien ?

-Oui, je me défends, mais vous savez, ce n'est pas de sa faute... Il est incapable de gérer sa colère.

-Bordel, Shawn, tu...

-Mais quoi ? C'est vrai que tu gères mal ta colère... Pas vrai, Claudia ?

-Oui, c'est vrai.

Furieux, Noah se leva de sa chaise, pendant que Claudia le regardait d'un œil amusé. Une bonne thérapie avec Lapointe serait plus rigolote pour elle que bénéfique pour lui.

-Je ne gère pas mal ma colère, je gère mal cet abruti, c'est tout ! J'en ai assez de toutes ses conneries. Claudia, fous-moi cette médium dehors qu'on puisse faire progresser l'enquête !

-Mais l'enquête est terminée, Noah. Alors, assieds-toi et calme-toi.

-Mais oui, Noah, calme-toi, renchérit Shawn. Qu'est-ce qui t'arrive ? On tient enfin notre coupable, tu devrais être content.

-Toi, ta gueule !

-Vous voyez, madame Lapointe, dès que c'est trop... il m'insulte !

-J'entends bien, monsieur Shawn, et je constate aussi, monsieur Noah, que vous êtes fâché parce que cette enquête est terminée.

-Je ne suis pas fâché parce que cette enquête est terminée, car elle ne l'est pas !

-Noah, je t'ai dit de t'asseoir ! répéta Claudia. Que tu le veuilles ou non, cette enquête est terminée, alors arrête de hurler, s'il te plaît.

-Mais oui, Noah, ne te vexe pas comme ça. On en aura d'autres, des

enquêtes, tu sais ! Ce n'est pas grave, hein, Claudia ? Tu vas lui en donner d'autres, des enquêtes, pas vrai ?

-Toi, je t'ai dit de fermer ta gueule ! lâcha Noah.

-Mais vous passez votre vie à insulter les gens, à ce que je vois !

-Madame Lapointe, je passe surtout ma vie à essayer de régler des crimes sordides, vous saurez ! Quant à l'opinion que vous vous faites de moi, autant vous dire que je m'en tamponne le c...

-NOAH ! Madame Lapointe est une professionnelle qui a eu la gentillesse de passer outre la paperasse que tu connais afin de me donner une opinion sur Laprise. Grâce à elle, nous avons une idée du genre de criminel qu'il est.

-Une professionnelle, hein ? Les putes sont aussi des professionnelles et crois-en mon expérience, elles ne sont pas toutes à la hauteur. Je demande donc une contre-expertise faite par moi-même !

-Une contre-expertise faite par toi-même ? Tu n'es pas bien, ou quoi ?

-Non, votre inspecteur ne va pas bien du tout, chère Claudia.

Lapointe, toujours calme, sortit un carnet de son sac à main, nota quelque chose, déchira la feuille et la tendit à Noah.

-Voilà, cher inspecteur, je pense que ceci vous aidera à vous gérer.

-Qu'est-ce que c'est que ça ?

-Une prescription pour des calmants. Cela vous permettra de mieux dormir la nuit et votre humeur n'en sera que meilleure.

-Ça, c'est une bonne idée ! s'exclama Shawn. Madame Lapointe a raison. Ça te fera un bien énorme de dormir un peu, Noah. Il fait de l'insomnie, le pauvre.

-Dis donc, Shawn, ta mère ne t'a pas appris à fermer la bouche quand elle est remplie de conneries ?

-D'accord, les gars, merci pour le spectacle, mais madame Lapointe et moi avons du travail. Je vous dis donc au revoir.

-Quoi... c'est tout ? C'est elle qui gagne ?

-Mais de quoi parles-tu, Noah ? Ce n'est pas une question de gagner ou de perdre ! Va te reposer... Tu racontes n'importe quoi !

Noah donna un coup de pied dans l'une des chaises et prit le chemin de la sortie.

-Attends, Noah !

-Oui, Claudia.

-Tu sais, je ne crois pas que les calmants soient une mauvaise idée. Tu devrais vraiment essayer.

Noah maugréa des mots à peine audibles et claqua la porte derrière lui, pendant que Shawn, toujours assis sur sa chaise, semblait ravi de l'entretien.

-Ouf! laissa entendre Lapointe. Depuis que je croise ce Noah, je n'ai encore jamais vu l'ombre d'une amabilité sur son visage. Dites-moi, inspecteur Shawn, vous qui le connaissez si bien, quelle est son histoire ?

-Son histoire ?

-Oui, il semble avoir tout un passé, non ? D'où vient-il ?

-Euh... d'ici ?

-Ah... je croyais que... et ses parents ?

-Ils sont morts.

-Ah bon.

-Ils sont morts dans un accident de voiture alors qu'il n'avait que trois mois.

-Pauvre homme. Il a grandi à l'orphelinat ?

-Non, pas du tout. Il a tout de suite été placé chez son oncle et sa tante. Mais eux aussi sont morts. Ils ont perdu la vie dans un incendie alors que Noah n'avait que six mois.

-Seigneur !

-On peut dire qu'il porte malheur, en tout cas !

-Et ensuite ? On l'a placé à l'orphelinat ?

-Eh oui ! Mais il n'y est resté que trois semaines. Son histoire a été rapportée dans les journaux, vous voyez, et plusieurs personnes ont été touchées. Il a donc été adopté par un couple riche et très gentil.

-Et eux, comment sont-ils morts ?

-Hein ?

-Les gens qui l'ont recueilli, comment les a-t-il... je veux dire, comment sont-ils morts ?

-Ils ne sont pas morts, madame, ils sont toujours là !

-Ah... c'est bien.

-Oui, comme je vous disais, ce sont des gens très gentils. Ils ont beaucoup gâté Noah. Son père est Québécois et sa mère est Française.

Quant à moi, papa est Français et maman Irlandaise. C'est sûrement pour cette raison que Noah et moi on s'entend aussi bien. On se comprend tellement que bien souvent, on n'a même pas besoin de se parler. Vous savez, quand j'étais petit, j'ai...

-C'est bon, Shawn, l'arrêta Claudia. Ce n'est pas que ta vie est sans intérêt, mais on a du travail. Alors, si tu pouvais prendre la même direction que Noah, ça me rendrait un grand service.

-Désolé, Claudia. Au revoir, madame Lapointe, sourit Shawn avant de partir.

-Seigneur, Claudia, lança la psychiatre, ce ne doit pas être facile tous les jours !

-Que veux-tu dire ?

-Je veux dire avec Noah. Selon moi, cet homme a certaines blessures qui ne sont pas refermées et qui lui nuisent fortement dans ses relations avec les autres.

-Euh... oui... bon... faut tout de même pas exagérer. Il est difficile, mais ce n'est pas un mauvais bougre.

-Il vous plaît ?

-Pardon ?

-Il ne vous laisse pas indifférente, est-ce que je me trompe ?

-Euh... pas du tout... je... Madame Lapointe, si vous voulez, on va se remettre au boulot, d'accord ?

Claudia avait les joues en feu. Lapointe lui était utile quand venait le temps d'obtenir son avis professionnel sur certains suspects, mais en ce qui la concernait, elle n'avait nullement envie d'être psychanalysée.

Chapitre 10

Shawn coupa l'eau de son bain et essuya de sa main le miroir embué. Sa barbe avait poussé et ses joues étaient plus creuses qu'à l'habitude. Sûrement que le nombre de repas sautés et les heures de sommeil sacrifiées y étaient pour quelque chose. Vrai qu'il avait une belle gueule. Malgré qu'il ne s'en souciait pas vraiment et qu'il n'avait pas eu le temps de prendre soin de lui dernièrement, son visage était toujours aussi beau à contempler. Nu, il entra dans son bain. Enfin le calme et le repos... du moins, jusqu'à la prochaine enquête

Noah se servit un deuxième verre de whisky qu'il but aussi rapidement que le premier. Lapointe se trompait. Qui était-elle pour lui dire qu'il avait des excès de colère? Il se connaissait quand même mieux qu'elle. Après des nuits blanches et des journées à ne voir que des cadavres atrophiés, il était plus que normal qu'il soit en colère. Il se resservit un troisième verre en se disant qu'en plus d'avoir foutu le bordel dans son enquête, cette psy à la noix le faisait passer pour un demeuré. Alors qu'ils étaient si près du but, elle avait tout gâché.

Enfoncé dans sa baignoire, Shawn était aux anges. L'odeur de rose que son bain moussant dégageait lui aurait sûrement attiré les moqueries de Noah s'il avait été là. D'ailleurs, que faisait-il, celui-là, en ce moment? Sûrement qu'il devait profiter de sa soirée pour draguer dans un bar. Il n'ignorait pas que son collègue était déçu par la façon dont l'enquête s'était terminée, mais il savait qu'il s'en remettrait très vite. Épuisé comme il l'était, l'intervention de Lapointe ne pouvait plus mal tomber. Puis Shawn repensa à monsieur Laprise. Jamais il ne s'était senti aussi inconfortable lors d'un interrogatoire. S'il avait été à sa place, Noah serait sûrement allé jusqu'au bout avec ce fou. Mais pas lui. Il trouvait ce Laprise si classe et sexy, qu'il en avait eu des frissons. Il avait bien fait de respecter les règles et de ne pas s'être lancé dans une quelconque aventure

avec lui.

Noah éprouva du mal à remplir son cinquième verre. Malgré sa bonne tolérance à l'alcool, la vitesse à laquelle il buvait commençait à produire son effet. Monsieur Laprise était fou, Shawn était un lâche, Lapointe une conne et Claudia...

Il ferma la bouteille de whisky, réalisant que même dans sa tête, il n'arrivait pas à insulter sa supérieure. Elle était chiante, c'est vrai, mais avait d'excellentes raisons de l'être. Après tout, elle devait rendre des comptes et fournir un coupable à ses patrons. Et Laprise était le candidat idéal. Demain, tous les journaux en parleraient. Il se leva, et jeta le contenu de son dernier verre dans le lavabo.

Shawn sentait l'eau tiédir, pendant que ses mains fripées témoignaient de son trop long moment passé dans la baignoire. Mais depuis le temps qu'il rêvait de prendre un véritable bain, il refusait d'en sortir. Il se redressa sur son séant et décida de réchauffer l'eau afin de prolonger ce moment tant attendu. Dans sa tête, le déclic se fit dès qu'il posa la main sur le robinet d'eau chaude. Tout de suite, il sortit de la baignoire et sans prendre le temps de s'essuyer ou de passer un peignoir, il courut au salon pour fouiller dans les poches de son manteau, d'où il retira les deux photos qui leur avaient permis de découvrir l'affaire Germain-Laprise-Bérichon. Il ouvrit son ordinateur et entama ses recherches.

Noah rangea sa bouteille de whisky et se dirigea vers sa chambre, avant de retirer de sa poche les calmants prescrits par Lapointe. Pourquoi les avait-il achetés ? Il n'en avait pas la moindre idée. Toutefois, s'il ne croyait pas au diagnostic de cette grande tige, il avait encore en mémoire le petit conseil de Claudia. Disons que le fait de lui avoir suggéré de les prendre avait eu un effet. Après quelques jurons, il laissa tomber la boîte sur le plancher, non sans être déçu de lui-même. Comment songer un

instant à suivre les conseils de ces deux nanas ? Il se mit en caleçon et décida enfin de profiter d'une longue nuit de sommeil.

Shawn referma son ordinateur, remit les photos dans la poche de son manteau et s'habilla à la vitesse de l'éclair.

Noah sentait le sommeil le gagner quand un bruit sourd le fit sortir de la léthargie dans laquelle il plongeait tranquillement. Il se leva et alla chercher son cellulaire. Après avoir vu que l'appel provenait de Shawn, il l'éteignit, n'ayant aucune envie de parler à ce petit con. En retournant se coucher, il sentit quelque chose craquer sous son pied. Il souleva ce dernier et vit qu'il s'agissait du pot de calmants. Sans trop réfléchir, il le ramassa et avala deux cachets. Personne, pas même Shawn, ne le priverait de sa nuit de sommeil.

Shawn démarra sa voiture en recomposant le numéro. Pourquoi est-ce que ce foutu Noah ne répondait pas ? Bien qu'il savait que ce dernier ne prenait jamais ses messages, il lui en laissa tout de même un pour le prévenir qu'il s'amenait chez lui.

Le tonnerre résonnait dans les oreilles de Noah. Si les calmants qu'il avait pris ne l'empêchaient pas d'entendre, ils l'empêchaient toutefois d'ouvrir les yeux. Décidément, Lapointe n'avait pas menti. Jamais il ne s'était senti aussi détendu. Il était si bien, si calme. Il avait presque envie de remercier cette psy de malheur dès le lendemain matin. Après un nouveau coup de tonnerre, il parvint à ouvrir les yeux. Réalisant que le bruit provenait de sa porte, il tendit l'oreille. Son nom, quelqu'un criait son nom. Avec peine, il se leva. Comme sa tête tournait, il n'avait d'autre choix que de se déplacer tranquillement. Quelqu'un frappait à sa porte. Il l'ouvrit, et se retrouva face à face avec Shawn, lequel était à bout de souffle. Sans même remarquer l'état comateux de son ami, il entra dans l'appartement.

-Fuck, Noah ! lança-t-il. Ça fait dix minutes que j'hurle et que je frappe à ta porte comme un forcené, t'as des bouchons dans les oreilles, ou what ?

-Je... je dormais. Je croyais que c'était l'orage.

-L'orage ? T'es weird, man ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

-Rien... pourquoi t'es ici ?

-Parce que je crois que tu avais raison, Noah. Viens, je vais te montrer.

Sans plus attendre, Shawn se dirigea dans le salon, suivi très lentement par Noah. Une fois dans la pièce, il ouvrit l'ordinateur.

-Je vais t'expliquer. Assis-toi !

-Non, vaut mieux que je reste debout. Autrement, je vais m'endormir.

-O.K... euh... tu es sûr que ça va ?

-Oui.

Shawn examina Noah, avant de remarquer que malgré ses dires, il n'avait pas l'air bien du tout. Même qu'il se déplaçait comme un vieillard.

-Noah, tu te souviens des deux photos qui nous ont permis de découvrir la double identité de Laprise ?

-Qui ?

-Laprise... le directeur de la banque ! Noah... je te jure que t'es vraiment weird !

-Attends...

Noah se redressa en s'appuyant sur la table et se rendit à la salle de bain en essayant de marcher droit. De là où il était, Shawn pouvait l'entendre vomir. Pas de doute, son collègue était bien malade. Toujours avec la même lenteur, mais avec un air un peu plus réveillé, celui-ci revint avec une brosse à dents à la main.

-Tu as encore mangé ta propre cuisine, pas vrai ? interrogea Shawn.

-J'ai bu et j'ai pris des médicaments. Et là, j'ai évacué... Je devrais être O.K. bientôt.

-Des médicaments ?

-Oui, des médicaments. J'ai pris les pilules de Lapointe !

-C'est vrai ? Je suis fier de toi, Noah. Accepter, c'est le début de la guérison !

-Shawn... ne commence pas ou sinon, je vais vraiment m'énerver !

-En tout cas, tu les as bien évacués... ils ne font presque plus effet !

Shawn retrouva son sérieux et commença à taper sur le clavier de l'ordinateur. Si ce qu'il avait trouvé était confirmé par son collègue, ils n'avaient que très peu de temps devant eux.

-Tu vois, je m'étais rendu compte que les photos des employés t'intriguaient, et j'ai fini par comprendre pourquoi, expliqua Shawn en plaçant les deux photos côte à côte devant Noah. Regarde... la photo de classe des avocats est bien nette, bien centrée, et les élèves sont bien placés, ce qui n'est pas du tout le cas de la photo des employés de la banque.

-C'est vrai, elle est moins réussie, mais je ne vois pas ce que cela peut nous apporter...

-Noah, si on n'emploie pas un photographe pour réaliser une photo professionnelle, on ne demande pas non plus à un passant de les faire, mais à un employé. Regarde... le nom est indiqué en bas de la photo. Elle a été prise par un certain S. Marchand. J'ai donc fait des recherches sur les employés qui travaillaient à la banque à cette époque, afin de pouvoir mettre un visage sur ce nom.

Cela dit, Shawn retourna l'ordinateur vers Noah, avant de poursuivre en disant :

-Voilà à quoi ressemble S. Marchand !

-Bordel de merde !

Étendue sur le lit, Brassard était épuisée. En plus, sa bouche l'élançait. Bérichon, Pierrette et Laprise avaient tous été arrêtés. Les personnes qu'elle n'avait jamais suspectées étaient en fait celles qu'elle aurait dû craindre le plus. Les inspecteurs lui avaient conseillé de rester chez Pierrette au moins jusqu'au lendemain, pour éviter de devoir affronter les journalistes qui ne manqueraient pas de frapper à sa porte. Elle se sentait tellement idiote. Comment avait-elle pu être aussi naïve ? Monsieur Laprise avait toujours été un bon directeur, Bérichon un bon ami et Pierrette... Elle n'avait pas imaginé un seul instant que celle-ci pût être mêlée à tout ça. Quant à Laprise, qui aurait pu deviner qu'il était un meurtrier ? Sa tête étant trop pleine pour espérer trouver le sommeil, elle se leva et décida d'aller se faire une tisane. Une fois dans le couloir, elle s'arrêta. Aucun bruit en provenance du salon. Stéphane devait dormir. Le pauvre homme avait eu lui aussi beaucoup d'émotions. Il n'avait pas pleuré, mais toute la détresse du monde s'était lue sur son visage. Il ne lui avait pas adressé un mot de la soirée. Sûrement qu'il ne s'en remettrait pas. Elle

se demandait si un jour, elle pourrait imaginer Laprise autrement qu'avec son regard fou. Elle se savait traumatisée par toute cette aventure, mais au moins, elle avait survécu. L'avenir se trouvait devant elle et malgré la souffrance et la fatigue, elle ne s'écroulerait pas.

Shawn regardait Noah essayer d'attacher ses souliers. Le pauvre fonctionnait au ralenti alors même que toute son attention était requise. Il avait bien prévenu Claudia de la situation, et si cette dernière avait promis d'envoyer du renfort, Noah et lui se devaient d'agir vite avant qu'une nouvelle catastrophe ne survienne.

-Aaaah... Putain de chaussures ! Laisse faire... on s'en va !

-Je vais te les attacher, Noah. Tu ne peux quand même pas sortir ainsi, c'est dangereux.

-Je ne te le conseille pas, Shawn. Allez... on se dépêche !

Les souliers détachés, le bonnet trop en arrière de la tête et le manteau enfilé d'un seul côté, Noah poussa Shawn vers la porte. Celui-ci avait tenté de le convaincre de ne pas venir avec lui, mais il savait que même au ralenti, il serait toujours plus rapide que les renforts.

Brassard remua sa tisane et décida d'aller la boire au salon, ne pouvant se résigner à rester dans la cuisine. Le simple fait de penser qu'elle avait failli y perdre la vie le matin même l'angoissait au plus haut point. Elle s'assit sur le sofa, posa sa tasse sur la table basse et se leva pour regarder les photos de mariage de Pierrette qui trônaient sur un petit meuble poussiéreux, dans un coin de la pièce. À cette époque, rien ne semblait bouleverser la vie du jeune couple et tout laissait croire qu'il filait le parfait amour. Puis soudain, un des cadres attira son attention. On pouvait y voir Stéphane, encore jeune, poser fièrement, alors qu'il était vêtu d'un uniforme. Intriguée, elle prit la photo entre ses mains pour examiner attentivement l'uniforme qui lui disait quelque chose. Aussi, bien que floue, elle reconnaissait la bâtisse qui se trouvait derrière lui. Elle plissa les yeux et regarda de plus près. Du coup, elle mit sa main devant sa bouche en espérant camoufler le cri qu'elle poussa.

-Chère Francine, je me demandais quand vous alliez enfin vous souvenir de moi !

Brassard laissa tomber le cadre qui se fracassa à ses pieds et se retourna. Dans l'entrée du salon, elle aperçut Stéphane, qui, sourire aux lèvres, pointait une arme dans sa direction.

-Connasse de Lapointe !

Noah venait d'effectuer un vol plané, du haut des marches jusqu'à l'entrée de son immeuble. Shawn tenta bien de l'aider à se relever, mais il refusa, préférant se relever de lui-même. Il y parvint tant bien que mal, avant de repartir en boitant, bien décidé à ne pas traîner derrière. Lorsqu'enfin il atteignit la voiture, il n'y avait pas encore entré les deux jambes que son collègue démarra en trombe.

-Fuck, Noah ! L'heure est grave et tu es à moitié paraplégique. Lorsqu'on arrivera, je veux que tu restes dans l'auto. Tu attends les renforts et je m'occupe de l'intervention !

-Même pas en rêve, mon pote ! Je ne laisserai plus personne boussiller mon enquête !

Sans broncher, Shawn appuya à fond sur l'accélérateur.

Brassard recula contre le meuble derrière elle, avec la nette impression de revivre les événements de la veille. Alors que Stéphane s'avançait vers elle, il affichait un regard haineux

-Mon Di... Dieu, Stchéphane. Ch'était vous ? Pour...pourquoi ?

-Pourquoi ? répéta Stéphane en éclatant de rire. Vous me demandez pourquoi ? Mais voyons, Francine, vous connaissez la réponse, pas vrai ? Vous vous souvenez maintenant de moi, non ?

-Oui... enfin... très peu... vous... travailliez à la chécurité, ch'est cha ?

-C'est exact. J'étais votre agent de sécurité, celui qui était là pour protéger tout votre petit monde, dans votre merveilleuse petite banque. Vous vous souvenez de ce jour où il y a eu le braquage... celui où j'ai pris la place de votre employée pour servir d'otage aux voleurs ?

-Mon Dieu... Pierrette...

-C'est ça, Francine, Pierrette, ma femme. Cette idiote n'avait pas le courage de partir avec les malfaiteurs. Je savais que si elle faisait une crise d'angoisse, cela mettrait tout le monde en danger. J'ai donc pris sa place et je suis sorti. Une fois dehors, j'ai essayé de sauter sur le type qui m'utilisait comme bouclier humain, mais les choses ont mal tourné. Dans la panique, un des policiers a fait feu. Non seulement il m'a blessé, mais il a également atteint deux de ses collègues.

-Mais... mais... je croyais que c'était vous qui avait bleché les policiers, c'est ce qu'on nous avait dit...

-Bien sûr que c'est ce qu'on vous a dit, car après tout, ma peau n'avait que peu d'importance comparativement à celle d'un policier ou d'un directeur de banque.

-Je ne comprends pas... Pourquoi un directeur ? Stchéphane, je croyais que... vous vous méprenez, vous...

-SILENCE !

Stéphane empoigna Brassard par les cheveux et la lança sur le sofa. À moitié allongée et se tenant la tête à deux mains, elle vit que son agresseur tenait une bonne poignée de cheveux dans sa main. Devant son air haineux, elle sentit la peur l'envahir. Personne ne savait qu'il était en train de lui faire du mal et contrairement à Laprise, il n'était pas recherché. Du coup, nul ne pourrait l'empêcher de la tuer.

-Calmons-nous, Francine, calmons-nous. Comme je vous le disais, ce sont les policiers qui ont commis une erreur, ce jour-là, pas moi. Mais accuser l'un des leurs semblait trop compliqué pour ces abrutis. Ils ont donc décidé de trouver un bouc émissaire. Vous voyez, Francine, votre directeur avait des problèmes, à cette époque... il était soupçonné de détourner de l'argent. Il a été défendu à merveille par un certain Germain, un avocat plus que vicieux qui m'a fait porter le chapeau auprès des représentants de la justice. Ce même avocat a par la suite remplacé votre directeur. Il est donc devenu votre chef... sous le nom de Laprise !

-Mon Dieu !

-Oui, Francine, cette ordure de Laprise m'a envoyé en enfer.

-Mon Dieu, ch'est horrible. Mon Dieu !

-Horrible n'est pas peu dire. Voilà vingt ans que je suis à côté de la vie pendant que lui profite de la gloire. Vingt ans que je rumine ma vengeance, à écouter Pierrette me parler des employés et de son super directeur. Le jour du dernier braquage a été pour moi un cadeau du ciel, car ma femme a rapporté à la maison tous les dossiers des employés. Cette idiotie qui m'a permis de garder un lien avec votre banque durant tout ce temps était non seulement un alibi parfait, mais aussi, mon passeport pour visiter vos employés. Que doit-on craindre du mari d'une collègue, hein, Francine ? Qui peut bien se méfier du gentil Stéphane ? Car si vous, vous ne me connaissiez pas, vos employés, eux, me connaissaient.

-Stché... Stchéphane... je ne vous ai rien fait... ni Muguet et les autres.

-MOI NON PLUS, JE N'AVAIS RIEN FAIT !

En criant cela, Stéphane était à demi penché sur Brassard. Elle comprenait, elle venait de comprendre. Stéphane avait tout fait pour que monsieur Laprise soit pris pour le meurtrier.

-Mon idiotie de femme m'a épousé par pitié, continua ce dernier, pour mieux me trahir plus tard. Et avec qui ? Encore Laprise ! J'ai pensé plusieurs fois lui faire la peau, à celui-là, mais la mort était trop douce comparée à toute la souffrance que j'ai dû endurer par sa faute. Le faire passer pour un dangereux criminel a été un jeu d'enfant... Lorsque je me suis chargé d'éliminer Marlène, ce con a failli me surprendre. Il est arrivé alors que je terminais le travail. Je me suis donc enfui et l'ai laissé se condamner lui-même. Ce rat passera le reste de sa vie comme j'ai passé la mienne : prisonnier de lui-même et humilié !

-Stchéphane, je... Monsieur Laprise est en ce moment avec la police. Chi vous me faites du mal, ils cheront que ce n'est pas la bonne perchonne qu'ils détiennent.

-Vous avez raison, Francine... et c'est la raison pour laquelle vous aurez une mort différente de celles des autres, la seule qu'on ne pourra pas reprocher à Laprise, car vous vous suiciderez. Ce qui est fort plausible, après tout ce tout ce que vous avez subi.

-NON ! NON ! Je... je vous en chuplie !

Le cri sourd qui résonna derrière la porte d'entrée indiqua aux inspecteurs que Stéphane s'attaquait maintenant à Brassard. D'un coup d'épaule, Shawn ouvrit la porte et arme au poing, pénétra dans la demeure en compagnie de Noah. N'ignorant pas que le bruit provoqué par leur entrée avait certes dû alerter Stéphane, les deux redoublèrent de prudence. Ils avancèrent en se collant contre le mur, jusqu'à ce qu'un grand bruit pousse Shawn à se retourner. Derrière lui, Noah, à genoux, venait pour une énième fois de se casser la gueule.

-Connasse de Lapointe ! grommela-t-il.

-Chut, Noah !

-Oui, oui, je sais, répliqua Noah en s'appuyant contre le mur pour se relever. Quand même, quelle con...

-Tais-toi, Noah ! Je crois que Stéphane et Brassard sont dans le salon.

Shawn se retourna et tomba nez à nez avec le maître des lieux qui sortant du salon, tenait Brassard devant lui, le canon de son arme pointé sur sa tempe.

-Tiens, tiens... dit-il, vos amis ont décidé de se joindre à notre petite fête ! Posez vos armes, messieurs, si vous ne voulez pas que Francine ait un trou dans le crâne !

Sachant que l'individu n'hésiterait pas à joindre le geste à la parole, Shawn posa doucement son revolver au sol. S'il croyait que Noah allait faire de même, c'était bien mal le connaître. En lieu et place, son collègue le poussa pour se mettre devant lui et lança son arme de toutes ses forces en direction de Stéphane. Malheureusement, les effets de ses calmants eurent raison de sa vision et c'est Brassard qui reçut le fusil en plein front, à la grande stupéfaction des deux témoins de la scène.

Stéphane essaya de soulever son otage, qui assommé, ne tenait plus debout. Voyant cela, Shawn profita de l'occasion pour foncer à toute allure vers lui, dans le but de le faire tomber à la renverse. Surpris, Stéphane chuta sur Brassard qui, revenue à elle, se mit à s'agiter, pendant que son assaillant se replaçait debout. Ayant perdu son arme après être tombé, il releva Brassard pour s'en servir comme bouclier humain. Shawn lui asséna un coup de poing qu'il parvint à éviter, avant de répliquer en envoyant l'inspecteur au tapis à l'aide d'un coup de tête. Voulant intervenir alors

que son collègue gisait par terre, Noah tenta lui aussi d'envoyer un coup de poing à Stéphane, mais trop lent, l'autre parvint sans mal à l'esquiver, ce qui ne fut pas le cas de Brassard, qui le prit sur le nez. La pauvre femme s'effondra sur le plancher, ou plutôt, sur Shawn. Impressionné par tant de maladresses, Stéphane ne vit pas venir le deuxième coup de Noah, qu'il reçut directement sur une tempe. Du coup, il s'affaissa sur Brassard et Shawn. Devant cette montagne humaine, Noah s'appuya sur le mur afin de reprendre ses esprits, alors qu'à l'extérieur, le bruit des sirènes annonçait l'arrivée des renforts.

-Co... connasse de Lapointe !

Claudia tentait de mettre de l'ordre dans les informations que lui balançait Brassard dans un langage fort peu compréhensible. Assise sur les marches de l'escalier de l'immeuble de Pierrette, la femme, qui avait pris une sacrée raclée, était furieuse. Avec ses cheveux ébouriffés, sa dent cassée et son nez ensanglanté, elle était méconnaissable. Néanmoins, l'ambulancier qui lui prodiguait les premiers soins s'empessa de la rassurer en lui affirmant qu'elle n'avait rien de grave.

-Che vous jure, madame, votre inchpecteur l'a fait exprès. Il a voulu profiter de la chituation pour m'éliminer.

-Madame Brassard, monsieur Noah ne l'a pas fait exprès, j'en suis persuadée. S'il est venu ici, c'était uniquement pour vous sauver.

-En plein dans la fache qu'il m'a envoyé chon arme... il l'a fait exprès !

-Mais non, madame Brassard, je suis sûre... Écoutez, je vais vous laisser deux secondes et je vous reviens.

Hors d'elle, Brassard était convaincue que Noah avait profité de la situation pour lui faire du mal. Claudia savait que cela n'avait aucun sens, mais ne comprenait pas pourquoi cette femme était aussi amochée, alors même que Stéphane l'avait à peine touchée. Noah, qui se tenait près de Shawn, recevait lui aussi des soins. Assez bizarrement, il semblait totalement absent.

-Noah, que s'est-il passé ? chercha à savoir Claudia. Tu as vu dans quel état est madame Brassard ?

-Oui, je lui ai envoyé mon arme sur la gueule. Alors, c'est sûr, ça réveille !

-Quoi ? Mais pourquoi avoir fait ça ?

-Pas fait exprès... pouvais pas tirer... voyais pas assez bien. J'ai lancé mon arme, mais pas bien visé... à cause de Lapointe !

-Qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi parles-tu comme ça et que vient faire Lapointe dans cette histoire ?

-Il a pris deux des pilules qu'elle lui a prescrites, dit Shawn.

-C'est bon, Shawn, pas besoin d'un interprète. Oui, j'ai pris ses pilules... ça fait quatre heures que j'ai les batteries à plat.

-C'est vrai, Noah, tu les as prises ?

-Ça va, ça va ! Pas besoin d'en faire un plat ! J'ai voulu voir ce que ça ferait et maintenant que j'ai vu, je peux te dire que cette connasse est mieux de ne pas me croiser dans le couloir !

Claudia n'en revenait pas. Noah l'avait écoutée et avait pris les calmants. Prise d'une folle envie de rire, elle regarda ailleurs pour ne pas le montrer, sachant très bien que son inspecteur le prendrait mal.

-Maintenant que l'affaire est VRAIMENT réglée, dit ce dernier, est-ce qu'on peut aller se reposer ou on attend la plainte de Beetlejuice ?

-C'est bon, les gars, vous avez fait du bon boulot et je vous en remercie. Je m'occupe de madame Brassard et de Stéphane. Allez vous reposer... vous l'avez bien mérité.

Shawn se leva. Même le sac de glace collé sur sa joue ne l'empêchait pas de sourire. Il salua sa supérieure et marcha en s'appuyant sur Noah. Non sans grommeler quelques jurons, celui-ci l'aida à gagner leur voiture. Tout en les regardant s'éloigner, Claudia se dit : « Ce soir, j'ai félicité Noah et demain soir, je jure que je me le fais. Tu ne perds rien pour attendre, mon beau. »

De la même auteure :

Âmes Soeurs

Appelez-moi

Le Pacte

Vengeance

Vengeance 2 : M. Le Président

